

The Project Gutenberg EBook of Le Dernier Jour d'un Condamne, by Victor Hugo

Copyright laws are changing all over the world. Be sure to check the copyright laws for your country before downloading or redistributing this or any other Project Gutenberg eBook.

This header should be the first thing seen when viewing this Project Gutenberg file. Please do not remove it. Do not change or edit the header without written permission.

Please read the "legal small print," and other information about the eBook and Project Gutenberg at the bottom of this file. Included is important information about your specific rights and restrictions in how the file may be used. You can also find out about how to make a donation to Project Gutenberg, and how to get involved.

**\*\*Welcome To The World of Free Plain Vanilla Electronic Texts\*\***

**\*\*eBooks Readable By Both Humans and By Computers, Since 1971\*\***

**\*\*\*\*\*These eBooks Were Prepared By Thousands of Volunteers!\*\*\*\*\***

Title: Le Dernier Jour d'un Condamne

Author: Victor Hugo

Release Date: November, 2004 [EBook #6838]  
[Yes, we are more than one year ahead of schedule]  
[This file was first posted on February 1, 2003]

Edition: 10

Language: French

Character set encoding: ASCII

**\*\*\* START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE \*\*\***

Produced by Laurent Le Guillou <leguillou.laurent@free.fr>. Image files courtesy of the Bibliotheque Nationale de France gallica.bnf.fr.

Title: Le Dernier Jour d'un Condamne

Encoding: ISO-8859-1

Source:

Victor Hugo (1802-1885),  
"Oeuvres Completes de Victor Hugo",  
Tome XIX, Roman II,  
Paris, J. Hetzel & Cie, 18, rue Jacob,  
et A. Quantin & Cie, Fbrg Saint-Benoit, 7,  
1881.

OEUVRES COMPLETES

DE

VICTOR HUGO

XIX

ROMAN II

EDITION DEFINITIVE D'APRES LES MANUSCRITS ORIGINAUX

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

Preface de 1832

Il n'y avait en tete des premieres editions de cet ouvrage, publie d'abord sans nom d'auteur, que les quelques lignes qu'on va lire :

"Il y a deux manieres de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu, en effet, une liasse de papiers jaunes et inegaux sur lesquels on a trouve, enregistrees une a une, les dernieres pensees d'un miserable ; ou il s'est rencontre un homme, un reveur occupe a observer la nature au profit de l'art, un philosophe, un poete, que sais-je ? dont cette idee a ete la fantaisie, qui l'a prise ou plutot s'est laisse prendre par elle, et n'a pu s'en debarrasser qu'en la jetant dans un livre."

"De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra."

Comme on le voit, a l'epoque ou ce livre fut publie, l'auteur ne jugea pas a propos de dire des lors toute sa pensee. Il aima mieux attendre qu'elle fut comprise et voir si elle le serait. Elle l'a ete. L'auteur

aujourd'hui peut demasquer l'idee politique, l'idee sociale, qu'il avait voulu populariser sous cette innocente et candide forme litteraire. Il declare donc, ou plutot il avoue hautement que Le Dernier Jour d'un Condamne n'est autre chose qu'un plaidoyer, direct ou indirect, comme on voudra, pour l'abolition de la peine de mort. Ce qu'il a eu dessein de faire, ce qu'il voudrait que la posterite vit dans son oeuvre, si jamais elle s'occupe de si peu, ce n'est pas la defense speciale, et toujours facile, et toujours transitoire, de tel ou tel criminel choisi, de tel ou tel accuse d'election ; c'est la plaidoirie generale et permanente pour tous les accuses presents et a venir ; c'est le grand point de droit de l'humanite allegue et plaide a toute voix devant la societe, qui est la grande cour de cassation ; c'est cette supreme fin de non-recevoir, abhorrescere a sanguine, construite a tout jamais en avant de tous les proces criminels ; c'est la sombre et fatale question qui palpite obscurément au fond de toutes les causes capitales sous les triples epaisseurs de pathos dont l'enveloppe la rhetorique sanglante des gens du roi ; c'est la question de vie et de mort, dis-je, deshabillee, denudee, depouillee des entortillages sonores du parquet, brutalement mise au jour, et posee ou il faut qu'on la voie, ou il faut qu'elle soit, ou elle est reellement, dans son vrai milieu, dans son milieu horrible, non au tribunal, mais a l'echafaud, non chez le juge, mais chez le bourreau.

Voila ce qu'il a voulu faire. Si l'avenir lui decernait un jour la gloire de l'avoir fait, ce qu'il n'ose esperer, il ne voudrait pas d'autre couronne.

Il le declare donc, et il le repete, il occupe, au nom de tous les accuses possibles, innocents ou coupables, devant toutes les cours, tous les pretoires, tous les jurys, toutes les justices. Ce livre est adresse a quiconque juge. Et pour que le plaidoyer soit aussi vaste que la cause, il a du, et c'est pour cela que Le Dernier Jour d'un Condamne est ainsi fait, elaguer de toutes parts dans son sujet le contingent, l'accident, le particulier, le special, le relatif, le modifiable, l'episode, l'anecdote, l'evenement, le nom propre, et se borner (si c'est la se borner) a plaider la cause d'un condamne quelconque, execute un jour quelconque, pour un crime quelconque. Heureux si, sans autre outil que sa pensee, il a fouille assez avant pour faire saigner un coeur sous l'oes triplex du magistrat ! heureux s'il a rendu pitoyables ceux qui se croient justes ! heureux si, a force de creuser dans le juge, il a reussi quelquefois a y retrouver un homme !

Il y a trois ans, quand ce livre parut, quelques personnes imaginerent que cela valait la peine d'en contester l'idee a l'auteur. Les uns supposerent un livre anglais, les autres un livre americain. Singuliere manie de chercher a mille lieues les origines des choses, et de faire couler des sources du Nil le ruisseau qui lave votre rue ! Helas ! il n'y a en ceci ni livre anglais, ni livre americain, ni livre chinois. L'auteur a pris l'idee du Dernier Jour d'un Condamne, non dans un livre, il n'a pas l'habitude d'aller chercher ses idees si loin, mais la ou vous pouviez tous la prendre, ou vous l'aviez prise peut-etre (car qui n'a fait ou reve dans son esprit Le Dernier Jour

d'un Condamne ?), tout bonnement sur la place publique, sur la place de Greve.

C'est la qu'un jour en passant il a ramasse cette idee fatale, gisante dans une mare de sang sous les rouges moignons de la guillotine.

Depuis, chaque fois qu'au gre des funebres jeudis de la cour de cassation, il arrivait un de ces jours ou le cri d'un arret de mort se fait dans Paris, chaque fois que l'auteur entendait passer sous ses fenetres ces hurlements enroues qui ameurent des spectateurs pour la Greve, chaque fois, la douloureuse idee lui revenait, s'emparait de lui, lui emplissait la tete de gendarmes, de bourreaux et de foule, lui expliquait heure par heure les dernieres souffrances du miserable agonisant, -- en ce moment on le confesse, en ce moment on lui coupe les cheveux, en ce moment on lui lie les mains, -- le somrait, lui pauvre poete, de dire tout cela a la societe, qui fait ses affaires pendant que cette chose monstrueuse s'accomplit, le pressait, le poussait, le secouait, lui arrachait ses vers de l'esprit, s'il etait en train d'en faire, et les tuait a peine ebauches, barrait tous ses travaux, se mettait en travers de tout, l'investissait, l'obsedait, l'assiegeait. C'etait un supplice, un supplice qui commencait avec le jour, et qui durait, comme celui du miserable qu'on torturait au meme moment, jusqu'a quatre heures. Alors seulement, une fois le ponens caput expiravit crie par la voix sinistre de l'horloge, l'auteur respirait et retrouvait quelque liberte d'esprit. Un jour enfin, c'etait, a ce qu'il croit, le lendemain de l'execution d'Ulrich, il se mit a ecrire ce livre. Depuis lors il a ete soulage. Quand un de ces crimes publics, qu'on nomme executions judiciaires, a ete commis, sa conscience lui a dit qu'il n'en etait plus solidaire ; et il n'a plus senti a son front cette goutte de sang qui rejaillit de la Greve sur la tete de tous les membres de la communaute sociale.

Toutefois, cela ne suffit pas. Se laver les mains est bien, empecher le sang de couler serait mieux.

Aussi ne connaîtrait-il pas de but plus eleve, plus saint, plus auguste que celui-la : concourir a l'abolition de la peine de mort. Aussi est-ce du fond du coeur qu'il adhere aux voeux et aux efforts des hommes genereux de toutes les nations qui travaillent depuis plusieurs annees a jeter bas l'arbre patibulaire, le seul arbre que les revolutions ne deracinent pas. C'est avec joie qu'il vient a son tour, lui chetif, donner son coup de cognee, et elargir de son mieux l'entaille que Beccaria a faite, il y a soixante-six ans, au vieux gibet dresse depuis tant de siecles sur la chretiente.

Nous venons de dire que l'echafaud est le seul edifice que les revolutions ne demolissent pas. Il est rare, en effet, que les revolutions soient sobres de sang humain, et, venues qu'elles sont pour emonder, pour ebrancher, pour eteter la societe, la peine de mort est une des serpes dont elles se dessaisissent le plus malaisement.

Nous l'avouerons cependant, si jamais revolution nous parut digne et capable d'abolir la peine de mort, c'est la revolution de juillet. Il

semble, en effet, qu'il appartenait au mouvement populaire le plus clement des temps modernes de raturer la penalite barbare de Louis XI, de Richelieu et de Robespierre, et d'inscrire au front de la loi l'inviolabilite de la vie humaine. 1830 meritait de briser le couperet de 93.

Nous l'avons espere un moment. En aout 1830, il y avait tant de generosite dans l'air, un tel esprit de douceur et de civilisation flottait dans les masses, on se sentait le coeur si bien epanoui par l'approche d'un bel avenir, qu'il nous sembla que la peine de mort etait abolie de droit, d'emblee, d'un consentement tacite et unanime, comme le reste des choses mauvaises qui nous avaient genes. Le peuple venait de faire un feu de joie des guenilles de l'ancien regime. Celle-la etait la guenille sanglante. Nous la crumes dans le tas. Nous la crumes brulee comme les autres. Et pendant quelques semaines, confiant et credule, nous eumes foi pour l'avenir a l'inviolabilite de la vie, comme a l'inviolabilite de la liberte.

Et en effet deux mois s'etaient a peine ecoules qu'une tentative fut faite pour resoudre en realite legale l'utopie sublime de Cesar Bonesana.

Malheureusement, cette tentative fut gauche, maladroite, presque hypocrite, et faite dans un autre interet que l'interet general.

Au mois d'octobre 1830, on se le rappelle, quelques jours apres avoir ecarte par l'ordre du jour la proposition d'ensevelir Napoleon sous la colonne, la Chambre tout entiere se mit a pleurer et a bramer. La question de la peine de mort fut mise sur le tapis, nous allons dire quelques lignes plus bas a quelle occasion ; et alors il sembla que toutes ces entrailles de legislateurs etaient prises d'une subite et merveilleuse misericorde. Ce fut a qui parlerait, a qui gemirait, a qui leverait les mains au ciel. La peine de mort, grand Dieu ! quelle horreur ! Tel vieux procureur general, blanchi dans la robe rouge, qui avait mange toute sa vie le pain trempe de sang des requisitoires, se composa tout a coup un air piteux et attesta les dieux qu'il etait indigne de la guillotine. Pendant deux jours la tribune ne desemplit pas de harangueurs en pleureuses. Ce fut une lamentation, une myriologie, un concert de psaumes lugubres, un Super flumina Babylonis, un Stabat mater dolorosa, une grande symphonie en ut, avec chœurs, executee par tout cet orchestre d'orateurs qui garnit les premiers bancs de la Chambre, et rend de si beaux sons dans les grands jours. Tel vint avec sa basse, tel avec son fausset. Rien n'y manqua. La chose fut on ne peut plus pathetique et pitoyable. La seance de nuit surtout fut tendre, paterne et dechirante comme un cinquieme acte de Lachaussee. Le bon public, qui n'y comprenait rien, avait les larmes aux yeux. [Note : Nous ne pretendons pas envelopper dans le meme dedain tout ce qui a ete dit a cette occasion a la Chambre. Il s'est bien prononce ca et la quelques belles et dignes paroles. Nous avons applaudi, comme tout le monde, au discours grave et simple de M. de Lafayette et, dans une autre nuance, a la remarquable improvisation de M. Villemain.]

De quoi s'agissait-il donc ? d'abolir la peine de mort ?

Oui et non.

Voici le fait :

Quatre hommes du monde, quatre hommes comme il faut, de ces hommes qu'on a pu rencontrer dans un salon, et avec qui peut-être on a échangé quelques paroles polies ; quatre de ces hommes, dis-je, avaient tenté, dans les hautes régions politiques, un de ces coups hardis que Bacon appelle crimes, et que Machiavel appelle entreprises. Or, crime ou entreprise, la loi, brutale pour tous, punit cela de mort. Et les quatre malheureux étaient là, prisonniers, captifs de la loi, gardés par trois cents cocardes tricolores sous les belles ogives de Vincennes. Que faire et comment faire ? Vous comprenez qu'il est impossible d'envoyer à la Grève, dans une charrette, ignoblement liés avec de grosses cordes, dos à dos avec ce fonctionnaire qu'il ne faut pas seulement nommer, quatre hommes comme vous et moi, quatre hommes du monde ? Encore s'il y avait une guillotine en acajou !

He ! il n'y a qu'à abolir la peine de mort !

Et là-dessus, la Chambre se met en besogne.

Remarquez, messieurs, qu'hier encore vous traitiez cette abolition d'utopie, de théorie, de rêve, de folie, de poésie. Remarquez que ce n'est pas la première fois qu'on cherche à appeler votre attention sur la charrette, sur les grosses cordes et sur l'horrible machine écarlate, et qu'il est étrange que ce hideux attirail vous saute ainsi aux yeux tout à coup.

Bah ! c'est bien de cela qu'il s'agit ! Ce n'est pas à cause de vous, peuple, que nous abolissons la peine de mort, mais à cause de nous, députés qui pouvons être ministres. Nous ne voulons pas que la mécanique de Guillotin morde les hautes classes. Nous la brisons. Tant mieux si cela arrange tout le monde, mais nous n'avons songé qu'à nous. Ucalegon brûle. Éteignons le feu. Vite, supprimons le bourreau, biffons le code.

Et c'est ainsi qu'un alliage d'égoïsme altère et dénature les plus belles combinaisons sociales. C'est la veine noire dans le marbre blanc ; elle circule partout, et apparaît à tout moment à l'improviste sous le ciseau. Votre statue est à refaire.

Certes, il n'est pas besoin que nous le déclarions ici, nous ne sommes pas de ceux qui réclamaient les têtes des quatre ministres. Une fois ces infortunes arrêtées, la colère indignée que nous avait inspirée leur attentat s'est changée, chez nous comme chez tout le monde, en une profonde pitié. Nous avons songé aux préjugés d'éducation de quelques-uns d'entre eux, au cerveau peu développé de leur chef, relaps fanatique et obstiné des conspirations de 1804, blanchi avant l'âge sous l'ombre humide des prisons d'État, aux nécessités fatales de leur position commune, à l'impossibilité d'enrayer sur cette pente

rapide ou la monarchie s'était lancée elle-même à toute bride le 8 août 1829, à l'influence trop peu calculée par nous jusqu'alors de la personne royale, surtout à la dignité que l'un d'entre eux repandait comme un manteau de pourpre sur leur malheur. Nous sommes de ceux qui leur souhaitaient bien sincèrement la vie sauve, et qui étaient prêts à se dévouer pour cela. Si jamais, par impossible, leur échafaud eut été dressé un jour en Grève, nous ne doutons pas, et si c'est une illusion nous voulons la conserver, nous ne doutons pas qu'il n'y eût eu une émeute pour le renverser, et celui qui écrit ces lignes eût été de cette sainte émeute. Car, il faut bien le dire aussi, dans les crises sociales, de tous les échafauds, l'échafaud politique est le plus abominable, le plus funeste, le plus veneneux, le plus nécessaire à extirper. Cette espèce de guillotine-la prend racine dans le pavé, et en peu de temps repousse de bouture sur tous les points du sol.

En temps de révolution, prenez garde à la première tête qui tombe. Elle met le peuple en appétit.

Nous étions donc personnellement d'accord avec ceux qui voulaient épargner les quatre ministres, et d'accord de toutes manières, par les raisons sentimentales comme par les raisons politiques. Seulement, nous eussions mieux aimé que la Chambre choisît une autre occasion pour proposer l'abolition de la peine de mort.

Si on l'avait proposée, cette souhaitable abolition, non à propos de quatre ministres tombés des Tuileries à Vincennes, mais à propos du premier voleur de grands chemins venu, à propos d'un de ces misérables que vous regardez à peine quand ils passent près de vous dans la rue, auxquels vous ne parlez pas, dont vous évitez instinctivement le coudolement poudreux ; malheureux dont l'enfance déguenillée a couru pieds nus dans la boue des carrefours, grelottant l'hiver au rebord des quais, se chauffant au soupirail des cuisines de M. Vefour chez qui vous dînez, détarrant ça et là une croute de pain dans un tas d'ordures et l'essuyant avant de la manger, grattant tout le jour le ruisseau avec un clou pour y trouver un liard, n'ayant d'autre amusement que le spectacle gratis de la fête du roi et les exécutions en Grève, cet autre spectacle gratis ; pauvres diables, que la faim pousse au vol, et le vol au reste ; enfants déshérités d'une société marâtre, que la maison de force prend à douze ans, le bague à dix-huit, l'échafaud à quarante ; infortunes qu'avec une école et un atelier vous auriez pu rendre bons, moraux, utiles, et dont vous ne savez que faire, les versant, comme un fardeau inutile, tantôt dans la rouge fourmière de Toulon, tantôt dans le muet enclos de Clamart, leur retranchant la vie après leur avoir ôté la liberté ; si c'eût été à propos d'un de ces hommes que vous eussiez proposé d'abolir la peine de mort, oh ! alors, votre séance eût été vraiment digne, grande, sainte, majestueuse, vénérable. Depuis les augustes pères de Trente invitant les hérétiques au concile au nom des entrailles de Dieu, per viscera Dei, parce qu'on espère leur conversion, quoniam sancta synodus sperat hereticorum conversionem, jamais assemblée d'hommes n'aurait présentée au monde spectacle plus sublime, plus illustre et plus miséricordieux. Il a toujours appartenu à ceux qui sont vraiment forts et vraiment grands d'avoir souci du faible et du petit. Un

conseil de brahmanes serait beau prenant en main la cause du paria. Et ici, la cause du paria, c'était la cause du peuple. En abolissant la peine de mort, a cause de lui et sans attendre que vous fussiez intéressés dans la question, vous faisiez plus qu'une oeuvre politique, vous faisiez une oeuvre sociale.

Tandis que vous n'avez pas même fait une oeuvre politique en essayant de l'abolir, non pour l'abolir, mais pour sauver quatre malheureux ministres pris la main dans le sac des coups d'Etat !

Qu'est-il arrivé ? c'est que, comme vous n'étiez pas sincères, on a été défiant. Quand le peuple a vu qu'on voulait lui donner le change, il s'est fâché contre toute la question en masse, et, chose remarquable ! il a pris fait et cause pour cette peine de mort dont il supporte pourtant tout le poids. C'est votre maladresse qui l'a amené là. En abordant la question de biais et sans franchise, vous l'avez compromise pour longtemps. Vous jouiez une comédie. On l'a sifflée.

Cette farce pourtant, quelques esprits avaient eu la bonté de la prendre au sérieux. Immédiatement après la fameuse séance, ordre avait été donné aux procureurs généraux, par un garde des sceaux honnête homme, de suspendre indéfiniment toutes exécutions capitales. C'était en apparence un grand pas. Les adversaires de la peine de mort respirèrent. Mais leur illusion fut de courte durée.

Le procès des ministres fut mené à fin. Je ne sais quel arrêt fut rendu. Les quatre vies furent épargnées. Ham fut choisi comme juste milieu entre la mort et la liberté. Ces divers arrangements une fois faits, toute peur s'évanouit dans l'esprit des hommes d'Etat dirigeants, et, avec la peur, l'humanité s'en alla. Il ne fut plus question d'abolir le supplice capital ; et une fois qu'on n'eut plus besoin d'elle, l'utopie redevint utopie, la théorie, théorie, la poésie, poésie !

Il y avait pourtant toujours dans les prisons quelques malheureux condamnés vulgaires qui se promenaient dans les preaux depuis cinq ou six mois, respirant l'air, tranquilles désormais, sûrs de vivre, prenant leur sursis pour leur grâce. Mais attendez.

Le bourreau, à vrai dire, avait eu grand-peur. Le jour où il avait entendu nos faiseurs de lois parler humanité, philanthropie, progrès, il s'était cru perdu. Il s'était caché, le misérable, il s'était blotti sous sa guillotine, mal à l'aise au soleil de juillet comme un oiseau de nuit en plein jour, tâchant de se faire oublier, se bouchant les oreilles et n'osant souffler. On ne le voyait plus depuis six mois. Il ne donnait plus signe de vie. Peu à peu cependant il s'était rassuré dans ses ténèbres. Il avait écouté du côté des Chambres et n'avait plus entendu prononcer son nom. Plus de ces grands mots sonores dont il avait eu si grand frayeur. Plus de commentaires déclamatoires du Traité des Délits et des Peines. On s'occupait de toute autre chose, de quelque grave intérêt social, d'un chemin vicinal, d'une subvention pour l'Opéra-Comique, ou d'une saignée de

cent mille francs sur un budget apoplectique de quinze cents millions. Personne ne songeait plus a lui, coupe-tete. Ce que voyant, l'homme se tranquillise, il met sa tete hors de son trou, et regarde de tous cotes ; il fait un pas, puis deux, comme je ne sais plus quelle souris de La Fontaine, puis il se hasarde a sortir tout a fait de dessous son echafaudage, puis il saute dessus, le raccommode, le restaure, le fourbit, le caresse, le fait jouer, le fait reluire, se remet a suifer la vieille mecanique rouillee que l'oisivete detraquait ; tout a coup il se retourne, saisit au hasard par les cheveux dans la premiere prison venue un de ces infortunes qui comptaient sur la vie, le tire a lui, le depouille, l'attache, le boucle, et voila les executions qui recommencent.

Tout cela est affreux, mais c'est de l'histoire.

Oui, il y a eu un sursis de six mois accorde a de malheureux captifs, dont on a gratuitement aggrave la peine de cette facon en les faisant reprendre a la vie ; puis, sans raison, sans necessite, sans trop savoir pourquoi, pour le plaisir, on a un beau matin revoke le sursis et l'on a remis froidement toutes ces creatures humaines en coupe reglee. Eh ! mon Dieu ! je vous le demande, qu'est-ce que cela nous faisait a tous que ces hommes vecussent ? Est-ce qu'il n'y a pas en France assez d'air a respirer pour tout le monde ?

Pour qu'un jour un miserable commis de la chancellerie, a qui cela etait egal, se soit leve de sa chaise en disant : -- Allons ! personne ne songe plus a l'abolition de la peine de mort. Il est temps de se remettre a guillotiner ! -- il faut qu'il se soit passe dans le coeur de cet homme-la quelque chose de bien monstrueux.

Du reste, disons-le, jamais les executions n'ont ete accompagnees de circonstances plus atroces que depuis cette revocation du sursis de juillet, jamais l'anecdote de la Greve n'a ete plus revoltante et n'a mieux prouve l'execration de la peine de mort. Ce redoublement d'horreur est le juste chatiment des hommes qui ont remis le code du sang en vigueur. Qu'ils soient punis par leur oeuvre. C'est bien fait.

Il faut citer ici deux ou trois exemples de ce que certaines executions ont eu d'epouvantable et d'impie. Il faut donner mal aux nerfs aux femmes des procureurs du roi. Une femme, c'est quelquefois une conscience.

Dans le midi, vers la fin du mois de septembre dernier, nous n'avons pas bien presents a l'esprit le lieu, le jour, ni le nom du condamne, mais nous les retrouverons si l'on conteste le fait, et nous croyons que c'est a Pamiers ; vers la fin de septembre donc, on vient trouver un homme dans sa prison, ou il jouait tranquillement aux cartes : on lui signifie qu'il faut mourir dans deux heures, ce qui le fait trembler de tous ses membres, car, depuis six mois qu'on l'oubliait, il ne comptait plus sur la mort ; on le rase, on le tond, on le garrotte, on le confesse ; puis on le brouette entre quatre gendarmes, et a travers la foule, au lieu de l'execution. Jusqu'ici rien que de simple. C'est comme cela que cela se fait. Arrive a l'echafaud, le

bourreau le prend au pretre, l'emporte, le ficelle sur la bascule, l'enfourne, je me sers ici du mot d'argot, puis il lache le couperet. Le lourd triangle de fer se detache avec peine, tombe en cahotant dans ses rainures, et, voici l'horrible qui commence, entaille l'homme sans le tuer. L'homme pousse un cri affreux. Le bourreau, deconcerte, releve le couperet et le laisse retomber. Le couperet mord le cou du patient une seconde fois, mais ne le tranche pas. Le patient hurle, la foule aussi. Le bourreau rehisse encore le couperet, esperant mieux du troisieme coup. Point. Le troisieme coup fait jaillir un troisieme ruisseau de sang de la nuque du condamne, mais ne fait pas tomber la tete. Abregeons. Le couteau remonta et retomba cinq fois, cinq fois il entama le condamne, cinq fois le condamne hurla sous le coup et secoua sa tete vivante en criant grace ! Le peuple indigne prit des pierres et se mit dans sa justice a lapider le miserable bourreau. Le bourreau s'enfuit sous la guillotine et s'y tapit derriere les chevaux des gendarmes. Mais vous n'etes pas au bout. Le supplicie, se voyant seul sur l'echafaud, s'etait redresse sur la planche, et la, debout, effroyable, ruisselant de sang, soutenant sa tete a demi coupee qui pendait sur son epaule, il demandait avec de faibles cris qu'on vint le detacher. La foule, pleine de pitie, etait sur le point de forcer les gendarmes et de venir a l'aide du malheureux qui avait subi cinq fois son arret de mort. C'est en ce moment-la qu'un valet du bourreau, jeune homme de vingt ans monte sur l'echafaud, dit au patient de se tourner pour qu'il le delie, et, profitant de la posture du mourant qui se livrait a lui sans defiance, saute sur son dos et se met a lui couper peniblement ce qui lui restait de cou avec je ne sais quel couteau de boucher. Cela s'est fait. Cela s'est vu. Oui.

Aux termes de la loi, un juge a du assister a cette execution. D'un signe il pouvait tout arreter. Que faisait-il donc au fond de sa voiture, cet homme pendant qu'on massacrait un homme ? Que faisait ce punisseur d'assassins, pendant qu'on assassinait en plein jour, sous ses yeux, sous le souffle de ses chevaux, sous la vitre de sa portiere ?

Et le juge n'a pas ete mis en jugement ! et le bourreau n'a pas ete mis en jugement ! Et aucun tribunal ne s'est enquis de cette monstrueuse extermination de toutes les lois sur la personne sacree d'une creature de Dieu !

Au dix-septieme siecle, a l'epoque de barbarie du code criminel, sous Richelieu, sous Christophe Fouquet, quand M. de Chalais fut mis a mort devant le Bouffay de Nantes par un soldat maladroit qui, au lieu d'un coup d'epee, lui donna trente-quatre coups [Note : La Porte dit vingt-deux, mais Aubery dit trente-quatre. M. de Chalais cria jusqu'au vingtieme.] d'une doloire de tonnelier, du moins cela parut-il irregulier au parlement de Paris : il y eut enquete et proces, et si Richelieu ne fut pas puni, si Christophe Fouquet ne fut pas puni, le soldat le fut. Injustice sans doute, mais au fond de laquelle il y avait de la justice.

Ici, rien. La chose a eu lieu apres juillet, dans un temps de douces moeurs et de progres, un an apres la celebre lamentation de la Chambre

sur la peine de mort. Eh bien ! le fait a passe absolument inaperçu. Les journaux de Paris l'ont publie comme une anecdote. Personne n'a ete inquiete. On a su seulement que la guillotine avait ete disloquee expres par quelqu'un qui voulait nuire a l'executeur des hautes oeuvres. C'etait un valet du bourreau, chasse par son maitre, qui, pour se venger, lui avait fait cette malice.

Ce n'etait qu'une espielerie. Continuons.

A Dijon, il y a trois mois, on a mene au supplice une femme. (Une femme !) Cette fois encore, le couteau du docteur Guillotin a mal fait son service. La tete n'a pas ete tout a fait coupee. Alors les valets de l'executeur se sont attelés aux pieds de la femme, et a travers les hurlements de la malheureuse, et a force de tiraillements et de soubresauts, ils lui ont separe la tete du corps par arrachement.

A Paris, nous revenons au temps des executions secretes. Comme on n'ose plus decapiter en Greve depuis juillet, comme on a peur, comme on est lache, voici ce qu'on fait. On a pris dernièrement a Bicetre un homme, un condamne a mort, un nomme Desandrieux, je crois ; on l'a mis dans une espece de panier traine sur deux roues, clos de toutes parts, cadenas et verrouille ; puis, un gendarme en tete, un gendarme en queue, a petit bruit et sans foule, on a ete deposer le paquet a la barriere deserte de Saint-Jacques. Arrives la, il etait huit heures du matin, a peine jour, il y avait une guillotine toute fraiche dressee et pour public quelque douzaine de petits garçons groupes sur les tas de pierres voisins autour de la machine inattendue ; vite, on a tire l'homme du panier, et, sans lui donner le temps de respirer, furtivement, sournoisement, honteusement, on lui a escamote sa tete. Cela s'appelle un acte public et solennel de haute justice. Infame derision !

Comment donc les gens du roi comprennent-ils le mot civilisation ? Ou en sommes-nous ? La justice ravalee aux stratagemes et aux supercheries ! la loi aux expedients ! monstrueux !

C'est donc une chose bien redoutable qu'un condamne a mort, pour que la societe le prenne en traitre de cette facon !

Soyons juste pourtant, l'execution n'a pas ete tout a fait secreta. Le matin on a crie et vendu comme de coutume l'arret de mort dans les carrefours de Paris. Il parait qu'il y a des gens qui vivent de cette vente. Vous entendez ? du crime d'un infortune, de son chatiment, de ses tortures, de son agonie, on fait une denree, un papier qu'on vend un sou. Concevez-vous rien de plus hideux que ce sou, vert de grise dans le sang ? Qui est-ce donc qui le ramasse ?

Voila assez de faits. En voila trop. Est-ce que tout cela n'est pas horrible ?

Qu'avez-vous a alleguer pour la peine de mort ?

Nous faisons cette question serieusement : nous la faisons pour qu'on

y reponde : nous la faisons aux criminalistes, et non aux lettres bavards. Nous savons qu'il y a des gens qui prennent l'excellence de la peine de mort pour texte a paradoxe comme tout autre theme. Il y en a d'autres qui n'aiment la peine de mort que parce qu'ils haissent tel ou tel qui l'attaque. C'est pour eux une question quasi litteraire, une question de personnes, une question de noms propres. Ceux-la sont les envieux, qui ne font pas plus faute aux bons juristes qu'aux grands artistes. Les Joseph Grippa ne manquent pas plus aux Filangieri que les Torregiani aux Michel-Ange et les Scudery aux Corneille.

Ce n'est pas a eux que nous nous adressons, mais aux hommes de loi proprement dits, aux dialecticiens, aux raisonneurs, a ceux qui aiment la peine de mort pour la peine de mort, pour sa beaute, pour sa bonte, pour sa grace.

Voyons, qu'ils donnent leurs raisons.

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort necessaire. D'abord, -- parce qu'il importe de retrancher de la communaute sociale un membre qui lui a deja nui et qui pourrait lui nuire encore. -- S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpetuelle suffirait. A quoi bon la mort ? Vous objectez qu'on peut s'echapper d'une prison ? faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas a la solidite des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des menageries ?

Pas de bourreau ou le geolier suffit.

Mais, reprend-on, -- il faut que la societe se venge, que la societe punisse. -- Ni l'un, ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu.

La societe est entre deux. Le chatiment est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand et de si petit ne lui sied. Elle ne doit pas "punir pour se venger" ; elle doit corriger pour ameliorer. Transformez de cette facon la formule des criminalistes, nous la comprenons et nous y adherons.

Reste la troisieme et derniere raison, la theorie de l'exemple. -- Il faut faire des exemples ! il faut epouvanter par le spectacle du sort reserve aux criminels ceux qui seraient tentes de les imiter ! Voila bien a peu pres textuellement la phrase eternelle dont tous les requisitoires des cinq cents parquets de France ne sont que des variations plus ou moins sonores. Eh bien ! nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. Loin d'edifier le peuple, il le demoralise, et ruine en lui toute sensibilite, partant toute vertu. Les preuves abondent, et encombreraient notre raisonnement si nous voulions en citer. Nous signalerons pourtant un fait entre mille, parce qu'il est le plus recent. Au moment ou nous ecrivons, il n'a que dix jours de date. Il est du 5 mars, dernier jour du carnaval. A Saint-Pol, immediatement apres l'execution d'un incendiaire nomme Louis Camus, une troupe de masques est venue danser autour de l'echafaud encore fumant. Faites donc des exemples ! le mardi gras vous rit au nez.

Que si, malgré l'expérience, vous tenez à votre théorie routinière de l'exemple, alors rendez-nous le seizième siècle, soyez vraiment formidables, rendez-nous la variété des supplices, rendez-nous Farinacci, rendez-nous les tourmenteurs-jures, rendez-nous le gibet, la roue, le bucher, l'estrapade, l'essorillement, l'ecartèlement, la fosse à enfouir vif, la cuve à bouillir vif ; rendez-nous, dans tous les carrefours de Paris, comme une boutique de plus ouverte parmi les autres, le hideux étal du bourreau, sans cesse garni de chair fraîche. Rendez-nous Montfaucon, ses seize piliers de pierre, ses brutes assises, ses caves à ossements, ses poutres, ses crocs, ses chaînes, ses brochettes de squelettes, son éminence de plâtre tachetée de corbeaux, ses potences succursales, et l'odeur du cadavre que par le vent du nord-est il répand à larges bouffées sur tout le faubourg du Temple. Rendez-nous dans sa permanence et dans sa puissance ce gigantesque apprentis du bourreau de Paris. A la bonne heure ! Voilà de l'exemple en grand. Voilà de la peine de mort bien comprise. Voilà un système de supplices qui a quelque proportion. Voilà qui est horrible, mais qui est terrible.

Ou bien faites comme en Angleterre. En Angleterre, pays de commerce, on prend un contrebandier sur la côte de Douvres, on le pend pour l'exemple, pour l'exemple on le laisse accroché au gibet ; mais, comme les intempéries de l'air pourraient détériorer le cadavre, on l'enveloppe soigneusement d'une toile enduite de goudron, afin d'avoir à le renouveler moins souvent. O terre d'économie ! goudronner les pendus !

Cela pourtant a encore quelque logique. C'est la façon la plus humaine de comprendre la théorie de l'exemple.

Mais vous, est-ce bien sérieusement que vous croyez faire un exemple quand vous egorgillez misérablement un pauvre homme dans le coin le plus désert des boulevards extérieurs ? En Grève, en plein jour, passe encore ; mais à la barrière Saint-Jacques ! mais à huit heures du matin ! Qui est-ce qui passe là ? Qui est-ce qui va là ? Qui est-ce qui sait que vous tuez un homme là ? Qui est-ce qui se doute que vous faites un exemple là ? Un exemple pour qui ? Pour les arbres du boulevard, apparemment.

Ne voyez-vous donc pas que vos exécutions publiques se font en tapinois ? Ne voyez-vous donc pas que vous vous cachez ? Que vous avez peur et honte de votre œuvre ? Que vous balbutiez ridiculement votre *discite justitiam moniti* ? Qu'au fond vous êtes ébranlés, interdits, inquiets, peu certains d'avoir raison, gagnés par le doute général, coupant des têtes par routine et sans trop savoir ce que vous faites ? Ne sentez-vous pas au fond du cœur que vous avez tout au moins perdu le sentiment moral et social de la mission de sang que vos prédécesseurs, les vieux parlementaires, accomplissaient avec une conscience si tranquille ? La nuit, ne retournez-vous pas plus souvent qu'eux la tête sur votre oreiller ? D'autres avant vous ont ordonné des exécutions capitales, mais ils s'estimaient dans le droit, dans le juste, dans le bien. Jovenel des Ursins se croyait un juge ; Elie de

Thorrette se croyait un juge ; Laubardemont, La Reynie et Laffemas eux-mêmes se croyaient des juges ; vous, dans votre for intérieur, vous n'êtes pas bien sûrs de ne pas être des assassins !

Vous quittez la Greve pour la barrière Saint-Jacques, la foule pour la solitude, le jour pour le crépuscule. Vous ne faites plus fermement ce que vous faites. Vous vous cachez, vous dis-je !

Toutes les raisons pour la peine de mort, les voilà donc démolies. Voilà tous les syllogismes de parquets mis à néant. Tous ces copeaux de requisiottes, les voilà balayés et réduits en cendres. Le moindre attouchement de la logique dissout tous les mauvais raisonnements.

Que les gens du roi ne viennent donc plus nous demander des têtes, à nous jurés, à nous hommes, en nous adjurant d'une voix caressante au nom de la société à protéger, de la vindicte publique à assurer, des exemples à faire. Rhetorique, ampoule, et néant que tout cela ! un coup d'épingle dans ces hyperboles, et vous les désenfilez. Au fond de ce doux verbiage, vous ne trouvez que dureté de cœur, cruauté, barbarie, envie de prouver son zèle, nécessité de gagner ses honoraires. Taisez-vous, mandarins ! Sous la patte de velours du juge on sent les ongles du bourreau.

Il est difficile de songer de sang-froid à ce que c'est qu'un procureur royal criminel. C'est un homme qui gagne sa vie à envoyer les autres à l'échafaud. C'est le pourvoyeur titulaire des places de Greve. Du reste, c'est un monsieur qui a des prétentions au style et aux lettres, qui est beau parleur ou croit l'être, qui recite au besoin un vers latin ou deux avant de conclure à la mort, qui cherche à faire de l'effet, qui intéresse son amour-propre, ô misère ! là où d'autres ont leur vie engagée, qui a ses modèles à lui, ses types désespérants à atteindre, ses classiques, son Bellart, son Marchangy, comme tel poète à Racine et tel autre Boileau. Dans le débat, il tire du côté de la guillotine, c'est son rôle, c'est son état. Son requisiotte, c'est son œuvre littéraire, il le fleurit de métaphores, il le parfume de citations, il faut que cela soit beau à l'audience, que cela plaise aux dames. Il a son bagage de lieux communs encore très neufs pour la province, ses élégances d'élocution, ses recherches, ses raffinements d'écrivain. Il hait le mot propre presque autant que nos poètes tragiques de l'école de Delille. N'ayez pas peur qu'il appelle les choses par leur nom. Fi donc ! Il a pour toute idée dont la nudité vous revolterait des déguisements complets d'épithètes et d'adjectifs. Il rend M. Samson présentable. Il gaze le couperet. Il estompe la bascule. Il entortille le panier rouge dans une périphrase. On ne sait plus ce que c'est. C'est douceâtre et décent. Vous le représentez-vous, la nuit, dans son cabinet, élaborant à loisir et de son mieux cette harangue qui fera dresser un échafaud dans six semaines ? Le voyez-vous suant sang et eau pour emboîter la tête d'un accusé dans le plus fatal article du code ? Le voyez-vous scier avec une loi mal faite le cou d'un misérable ? Remarquez-vous comme il fait infuser dans un gachis de tropes et de synecdoches deux ou trois textes veneneux pour en exprimer et en extraire à grand-peine la mort d'un homme ? N'est-il pas vrai que, tandis qu'il écrit, sous

sa table, dans l'ombre, il a probablement le bourreau accroupi a ses pieds, et qu'il arrete de temps en temps sa plume pour lui dire, comme le maitre a son chien : -- Paix la ! paix la ! tu vas avoir ton os !

Du reste, dans la vie privee, cet homme du roi peut etre un honnete homme, bon pere, bon fils, bon mari, bon ami, comme disent toutes les epitaphes du Pere-Lachaise.

Esperons que le jour est prochain ou la loi abolira ces fonctions funebres. L'air seul de notre civilisation doit dans un temps donne user la peine de mort.

On est parfois tente de croire que les defenseurs de la peine de mort n'ont pas bien reflechi a ce que c'est. Mais pesez donc un peu a la balance de quelque crime que ce soit ce droit exorbitant que la societe s'arroge d'oter ce qu'elle n'a pas donne, cette peine, la plus irreparable des peines irreparables !

De deux choses l'une :

Ou l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents, sans adherents dans ce monde. Et dans ce cas, il n'a recu ni education, ni instruction, ni soins pour son esprit, ni soins pour son coeur ; et alors de quel droit tuez-vous ce miserable orphelin ? Vous le punissez de ce que son enfance a rampe sur le sol sans tige et sans tuteur ! Vous lui imputez a forfait l'isolement ou vous l'avez laisse ! De son malheur vous faites son crime ! Personne ne lui a appris a savoir ce qu'il faisait. Cet homme ignore. Sa faute est a sa destinee, non a lui. Vous frappez un innocent.

Ou cet homme a une famille ; et alors croyez-vous que le coup dont vous l'egorgez ne blesse que lui seul ? que son pere, que sa mere, que ses enfants, n'en saigneront pas ? Non. En le tuant, vous decapitez toute sa famille. Et ici encore vous frappez des innocents.

Gauche et aveugle penalite, qui, de quelque cote qu'elle se tourne, frappe l'innocent !

Cet homme, ce coupable qui a une famille, sequestrez-le. Dans sa prison, il pourra travailler encore pour les siens. Mais comment les fera-t-il vivre du fond de son tombeau ? Et songez-vous sans frissonner a ce que deviendront ces petits garcons, ces petites filles, auxquelles vous otez leur pere, c'est-a-dire leur pain ? Est-ce que vous comptez sur cette famille pour approvisionner dans quinze ans, eux le bagne, elles le musico ? Oh ! les pauvres innocents !

Aux colonies, quand un arret de mort tue un esclave, il y a mille francs d'indemnite pour le proprietaire de l'homme. Quoi ! vous dedommez le maitre, et vous n'indemnez pas la famille ! Ici aussi ne prenez-vous pas un homme a ceux qui le possedent ? N'est-il pas, a un titre bien autrement sacre que l'esclave vis-a-vis du maitre, la propriete de son pere, le bien de sa femme, la chose de ses enfants ?

Nous avons déjà convaincu votre loi d'assassinat. La voici convaincue de vol.

Autre chose encore. L'ame de cet homme, y songez-vous ? Savez-vous dans quel état elle se trouve ? Osez-vous bien l'expédier si lestement ? Autrefois du moins, quelque foi circulait dans le peuple ; au moment suprême, le souffle religieux qui était dans l'air pouvait amollir le plus endurci ; un patient était en même temps un pénitent ; la religion lui ouvrait un monde au moment où la société lui en fermait un autre ; toute âme avait conscience de Dieu ; l'échafaud n'était qu'une frontière du ciel. Mais quelle espérance mettez-vous sur l'échafaud maintenant que la grosse foule ne croit plus ? maintenant que toutes les religions sont attaquées du dry-rot, comme ces vieux vaisseaux qui pourrissent dans nos ports, et qui jadis peut-être ont découvert des mondes ? maintenant que les petits enfants se moquent de Dieu ? De quel droit lancez-vous dans quelque chose dont vous doutez vous-mêmes les âmes obscures de vos condamnés, ces âmes telles que Voltaire et M. Pigault-Lebrun les ont faites ? Vous les livrez à votre aumônier de prison, excellent vieillard sans doute ; mais croit-il et fait-il croire ? Ne grossit-il pas comme une corvée son œuvre sublime ? Est-ce que vous le prenez pour un prêtre, ce bonhomme qui coudoie le bourreau dans la charrette ? Un écrivain plein d'âme et de talent l'a dit avant nous : C'est une horrible chose de conserver le bourreau après avoir ôté le confesseur !

Ce ne sont là, sans doute, que des "raisons sentimentales", comme disent quelques dédaigneux qui ne prennent leur logique que dans leur tête. À nos yeux, ce sont les meilleures. Nous préférons souvent les raisons du sentiment aux raisons de la raison. D'ailleurs les deux séries se tiennent toujours, ne l'oublions pas. Le Traité des Délits est greffé sur l'Esprit des Lois. Montesquieu a engendré Beccaria.

La raison est pour nous, le sentiment est pour nous, l'expérience est aussi pour nous. Dans les états modèles, où la peine de mort est abolie, la masse des crimes capitaux suit d'année en année une baisse progressive. Pesez ceci.

Nous ne demandons cependant pas pour le moment une brusque et complète abolition de la peine de mort, comme celle où s'était si étourdiment engagée la Chambre des députés. Nous désirons, au contraire, tous les essais, toutes les précautions, tous les tâtonnements de la prudence. D'ailleurs, nous ne voulons pas seulement l'abolition de la peine de mort, nous voulons un remaniement complet de la pénalité sous toutes ses formes, du haut en bas, depuis le verrou jusqu'au couperet, et le temps est un des ingrédients qui doivent entrer dans une pareille œuvre pour qu'elle soit bien faite. Nous comptons développer ailleurs, sur cette matière, le système d'idées que nous croyons applicable. Mais, indépendamment des abolitions partielles pour le cas de fausse monnaie, d'incendie, de vols qualifiés, etc., nous demandons que dès à présent, dans toutes les affaires capitales, le président soit tenu de poser au jury cette question : L'accusé a-t-il agi par passion ou par intérêt ? et que, dans le cas où le jury répondrait :

L'accuse a agi par passion, il n'y ait pas condamnation a mort. Ceci nous epargnerait du moins quelques executions revoltantes. Ulbach et Debacker seraient sauves. On ne guillotinerait plus Othello.

Au reste, qu'on ne s'y trompe pas, cette question de la peine de mort murit tous les jours. Avant peu, la societe entiere la resoudra comme nous.

Que les criminalistes les plus entetes y fassent attention, depuis un siecle la peine de mort va s'amoindrissant. Elle se fait presque douce. Signe de decrepitude. Signe de faiblesse. Signe de mort prochaine. La torture a disparu. La roue a disparu. La potence a disparu. Chose etrange ! la guillotine elle-meme est un progres.

M. Guillotin etait un philanthrope.

Oui, l'horrible Themis dentue et vorace de Farinace et de Vouglans, de Delancre et d'Isaac Loisel, de d'Oppede et de Machault, deperit. Elle maigrit. Elle se meurt.

Voila deja la Greve qui n'en veut plus. La Greve se rehabilite. La vieille buveuse de sang s'est bien conduite en juillet. Elle veut mener desormais meilleure vie et rester digne de sa derniere belle action. Elle qui s'etait prostituee depuis trois siecles a tous les echafauds, la pudeur la prend. Elle a honte de son ancien metier. Elle veut perdre son vilain nom. Elle repudie le bourreau. Elle lave son pave.

A l'heure qu'il est, la peine de mort est deja hors de Paris. Or, disons-le bien ici, sortir de Paris c'est sortir de la civilisation.

Tous les symptomes sont pour nous. Il semble aussi qu'elle se rebute et qu'elle rechigne, cette hideuse machine, ou plutot ce monstre fait de bois et de fer qui est a Guillotin ce que Galatee est a Pygmalion. Vues d'un certain cote, les effroyables executions que nous avons detaillees plus haut sont d'excellents signes. La guillotine hesite. Elle en est a manquer son coup. Tout le vieil echafaudage de la peine de mort se detraque.

L'infame machine partira de France, nous y comptons, et, s'il plait a Dieu, elle partira en boitant, car nous tacherons de lui porter de rudes coups.

Qu'elle aille demander l'hospitalite ailleurs, a quelque peuple barbare, non a la Turquie, qui se civilise, non aux sauvages, qui ne voudraient pas d'elle [Le "parlement" d'Otahiti vient d'abolir la peine de mort.] ; mais qu'elle descende quelques echelons encore de l'echelle de la civilisation, qu'elle aille en Espagne ou en Russie.

L'edifice social du passe reposait sur trois colonnes, le pretre, le roi, le bourreau. Il y a deja longtemps qu'une voix a dit : Les dieux s'en vont ! Dernierement une autre voix s'est elevee et a crie : Les rois s'en vont ! Il est temps maintenant qu'une troisieme voix s'eleve

et dise : Le bourreau s'en va !

Ainsi l'ancienne societe sera tombee pierre a pierre ; ainsi la providence aura complete l'ecroulement du passe.

A ceux qui ont regrette les dieux, on a pu dire : Dieu reste. A ceux qui regrettent les rois, on peut dire : la patrie reste. A ceux qui regretteraient le bourreau, on n'a rien a dire.

Et l'ordre ne disparaîtra pas avec le bourreau ; ne le croyez point. La voute de la societe future ne croulera pas pour n'avoir point cette clef hideuse. La civilisation n'est autre chose qu'une serie de transformations successives. A quoi donc allez-vous assister ? a la transformation de la penalite. La douce loi du Christ penetrera enfin le code et rayonnera a travers. On regardera le crime comme une maladie, et cette maladie aura ses medecins qui remplaceront vos juges, ses hopitaux qui remplaceront vos bagnes. La liberte et la sante se ressembleront. On versera le baume et l'huile ou l'on appliquait le fer et le feu. On traitera par la charite ce mal qu'on traitait par la colere. Ce sera simple et sublime. La croix substituee au gibet. Voila tout.

15 mars 1832.

#### UNE COMEDIE A PROPOS D'UNE TRAGEDIE

[Note : Nous avons cru devoir reimprimer ici l'espece de preface en dialogue qu'on va lire, et qui accompagnait la quatrieme edition du Dernier Jour d'un condamne. Il faut se rappeler, en la lisant, au milieu de quelles objections politiques, morales et litteraires les premieres editions de ce livre furent publiees. (Edition de 1832).]

#### PERSONNAGES :

MADAME DE BLINVAL.  
LE CHEVALIER.  
ERGASTE.  
UN POETE ELEGIAQUE.  
UN PHILOSOPHE.  
UN GROS MONSIEUR.  
UN MONSIEUR MAIGRE.  
DES FEMMES.  
UN LAQUAIS.

Un salon.

UN POETE ELEGIAQUE, lisant.

[...]

Le lendemain, des pas traversaient la forêt,  
Un chien le long du fleuve en aboyant errait ;  
Et quand la bachelette en larmes  
Revint s'asseoir, le coeur rempli d'alarmes,  
Sur la tant vieille tour de l'antique chatel,  
Elle entendit les flots gemir, la triste Isaure,  
Mais plus n'entendit la mandore Du gentil menestrel !

TOUT L'AUDITOIRE.

Bravo ! charmant ! ravissant !

On bat des mains.

MADAME DE BLINVAL.

Il y a dans cette fin un mystere indefinissable qui tire les larmes  
des yeux.

LE POETE ELEGIAQUE, modestement.

La catastrophe est voilee.

LE CHEVALIER, hochant la tete.

Mandore, menestrel, c'est du romantique, ca !

LE POETE ELEGIAQUE.

Oui, monsieur, mais du romantique raisonnable, du vrai romantique. Que  
voulez-vous ? Il faut bien faire quelques concessions.

LE CHEVALIER.

Des concessions ! des concessions ! c'est comme cela qu'on perd le  
gout. Je donnerais tous les vers romantiques seulement pour ce  
quatrain :

De par le Pinde et par Cythere,  
Gentil-Bernard est averti

Que l'Art d'Aimer doit samedi  
Venir souper chez l'Art de Plaire.

Voilà la vraie poesie ! L'Art d'Aimer qui soupe samedi chez l'Art de Plaire ! a la bonne heure ! Mais aujourd'hui c'est la mandore, le menestrel. On ne fait plus de poesies fugitives. Si j'etais poete, je ferais des poesies fugitives : mais je ne suis pas poete, moi.

LE POETE ELEGIAQUE.

Cependant, les elegies...

LE CHEVALIER.

Poesies fugitives, monsieur. (Bas a Mme de Blinval) Et puis, chatel n'est pas francais ; on dit castel.

QUELQU'UN, au poete elegiaque.

Une observation, monsieur. Vous dites l'antique chatel, pourquoi pas le gothique !

LE POETE ELEGIAQUE.

Gothique ne se dit pas en vers.

LE QUELQU'UN.

Ah ! c'est different.

LE POETE ELEGIAQUE, poursuivant.

Voyez-vous bien, monsieur, il faut se borner. Je ne suis pas de ceux qui veulent desorganiser le vers francais, et nous ramener a l'epoque des Ronsard et des Brebeuf. Je suis romantique, mais modere. C'est comme pour les emotions. Je les veux douces, reveuses, melancoliques, mais jamais de sang, jamais d'horreurs. Voiler les catastrophes. Je sais qu'il y a des gens, des fous, des imaginations en delire qui... Tenez, mesdames, avez-vous lu le nouveau roman ?

LES DAMES.

Quel roman ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Le Dernier Jour...

UN GROS MONSIEUR.

Assez, monsieur ! je sais ce que vous voulez dire. Le titre seul me fait mal aux nerfs.

MADAME DE BLINVAL.

Et a moi aussi. C'est un livre affreux. Je l'ai la.

LES DAMES.

Voyons, voyons.

On se passe le livre de main en main.

QUELQU'UN, lisant.

Le Dernier jour d'un...

LE GROS MONSIEUR.

Grace, madame !

MADAME DE BLINVAL.

En effet, c'est un livre abominable, un livre qui donne le cauchemar, un livre qui rend malade.

UNE FEMME, bas.

Il faudra que je lise cela.

LE GROS MONSIEUR.

Il faut convenir que les moeurs vont se depravant de jour en jour. Mon Dieu, l'horrible idee ! developper, creuser, analyser, l'une apres l'autre et sans en passer une seule, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures morales que doit eprouver un homme condamne a mort, le jour de l'execution ! Cela n'est-il pas atroce ? Comprenez-vous, mesdames, qu'il se soit trouve un ecrivain pour cette idee, et un public pour cet ecrivain ?

LE CHEVALIER.

Voila en effet qui est souverainement impertinent.

MADAME DE BLINVAL.

Qu'est-ce que c'est que l'auteur ?

LE GROS MONSIEUR.

Il n'y avait pas de nom a la premiere edition.

LE POETE ELEGIAQUE.

C'est le meme qui a deja fait deux autres romans... ma foi, j'ai oublie les titres. Le premier commence a la Morgue et finit a la Greve. A chaque chapitre, il y a un ogre qui mange un enfant.

LE GROS MONSIEUR.

Vous avez lu cela, monsieur ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Oui, monsieur : la scene se passe en Islande.

LE GROS MONSIEUR.

En Islande, c'est epouvantable !

LE POETE ELEGIAQUE.

Il a fait en outre des odes, des ballades, je ne sais quoi, ou il y a des monstres qui ont des corps bleus.

LE CHEVALIER, riant.

Corbleu ! cela doit faire un furieux vers.

LE POETE ELEGIAQUE.

Il a publie aussi un drame, -- on appelle cela un drame, -- ou l'on

trouve ce beau vers :

Demain vingt-cinq juin mil six cent cinquante sept.

QUELQU'UN

Ah, ce vers !

LE POETE ELEGIAQUE.

Cela peut s'ecrire en chiffres, voyez-vous, mesdames :

Demain, 25 juin 1657.

Il rit. On rit.

LE CHEVALIER.

C'est une chose particuliere que la poesie d'a present.

LE GROS MONSIEUR.

Ah ca ! il ne sait pas versifier, cet homme-la ! Comment donc s'appelle-t-il deja ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Il a un nom aussi difficile a retenir qu'a prononcer. Il y a du goth, du visigoth, de l'ostrogoth dedans.

Il rit.

MADAME DE BLINVAL.

C'est un vilain homme.

LE GROS MONSIEUR.

Un abominable homme.

UNE JEUNE FEMME.

Quelqu'un qui le connait m'a dit...

LE GROS MONSIEUR.

Vous connaissez quelqu'un qui le connaît ?

LA JEUNE FEMME.

Oui, et qui dit que c'est un homme doux, simple, qui vit dans la retraite et passe ses journées à jouer avec ses petits enfants.

LE POETE.

Et ses nuits à rêver des œuvres de ténèbres. -- C'est singulier ; voilà un vers que j'ai fait tout naturellement. Mais c'est qu'il y est, le vers :

Et ses nuits à rêver des œuvres de ténèbres.

Avec une bonne césure. Il n'y a plus que l'autre rime à trouver. Pardieu ! funèbres.

MADAME DE BLINVAL.

Quidquid tentabat dicere, versus erat.

LE GROS MONSIEUR.

Vous disiez donc que l'auteur en question a des petits enfants. Impossible, madame. Quand on a fait cet ouvrage-là ! un roman atroce !

QUELQU'UN.

Mais, ce roman, dans quel but l'a-t-il fait ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Est-ce que je sais, moi ?

UN PHILOSOPHE.

A ce qu'il paraît, dans le but de concourir à l'abolition de la peine de mort.

LE GROS MONSIEUR.

Une horreur, vous dis-je !

LE CHEVALIER.

Ah ca ! c'est donc un duel avec le bourreau ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Il en veut terriblement a la guillotine.

UN MONSIEUR MAIGRE.

Je vois cela d'ici. Des declamations.

LE GROS MONSIEUR.

Point. Il y a a peine deux pages sur ce texte de la peine de mort. Tout le reste, ce sont des sensations.

LE PHILOSOPHE.

Voila le tort. Le sujet meritait le raisonnement. Un drame, un roman ne prouve rien. Et puis, j'ai lu le livre, et il est mauvais.

LE POETE ELEGIAQUE.

Detestable ! Est-ce que c'est la de l'art ? C'est passer les bornes, c'est casser les vitres. Encore, ce criminel, si je le connaissais ? mais point. Qu'a-t-il fait ? on n'en sait rien. C'est peut-etre un fort mauvais drole. On n'a pas le droit de m'interesser a quelqu'un que je ne connais pas.

LE GROS MONSIEUR.

On n'a pas le droit de faire eprouver a son lecteur des souffrances physiques. Quand je vois des tragedies, on se tue, eh bien ! cela ne me fait rien. Mais ce roman, il vous fait dresser les cheveux sur la tete, il vous fait venir la chair de poule, il vous donne de mauvais rêves. J'ai ete deux jours au lit pour l'avoir lu.

LE PHILOSOPHE.

Ajoutez a cela que c'est un livre froid et compasse.

LE POETE.

Un livre !... un livre !...

LE PHILOSOPHE.

Oui. -- Et comme vous disiez tout a l'heure, monsieur, ce n'est point la de veritable esthetique. Je ne m'interesse pas a une abstraction, a une entite pure. Je ne vois point la une personnalite qui s'adequate avec la mienne. Et puis le style n'est ni simple ni clair. Il sent l'archaisme. C'est bien la ce que vous disiez, n'est-ce pas ?

LE POETE.

Sans doute, sans doute. Il ne faut pas de personnalites.

LE PHILOSOPHE.

Le condamne n'est pas interessant.

LE POETE.

Comment interesserait-il ? il a un crime et pas de remords. J'eusse fait tout le contraire. J'eusse conte l'histoire de mon condamne. Ne de parents honnetes. Une bonne education. De l'amour. De la jalousie. Un crime qui n'en soit pas un. Et puis des remords, des remords, beaucoup de remords. Mais les lois humaines sont implacables : il faut qu'il meure. Et la j'aurais traite ma question de la peine de mort. A la bonne heure !

MADAME DE BLINVAL.

Ah ! Ah !

LE PHILOSOPHE.

Pardon. Le livre, comme l'entend monsieur, ne prouverait rien. La particularite ne regit pas la generalite.

LE POETE.

Eh bien ! mieux encore ; pourquoi n'avoir pas choisi pour heros, par exemple... Malesherbes, le vertueux Malesherbes ? son dernier jour, son supplice ? Oh ! alors, beau et noble spectacle ! J'eusse pleure, j'eusse fremi, j'eusse voulu monter sur l'echafaud avec lui.

LE PHILOSOPHE.

Pas moi.

LE CHEVALIER.

Ni moi. C'était un révolutionnaire, au fond, que votre M. de Malesherbes.

LE PHILOSOPHE.

L'échafaud de Malesherbes ne prouve rien contre la peine de mort en général.

LE GROS MONSIEUR.

La peine de mort ! à quoi bon s'occuper de cela ? Qu'est-ce que cela vous fait, la peine de mort ? Il faut que cet auteur soit bien mal né de venir nous donner le cauchemar à ce sujet avec son livre !

MADAME DE BLINVAL.

Ah ! oui, un bien mauvais cœur !

LE GROS MONSIEUR.

Il nous force à regarder dans les prisons, dans les bagnes, dans Bicêtre. C'est fort désagréable. On sait bien que ce sont des cloaques. Mais qu'importe à la société ?

MADAME DE BLINVAL.

Ceux qui ont fait les lois n'étaient pas des enfants.

LE PHILOSOPHE.

Ah ! cependant ! en présentant les choses avec vérité...

LE MONSIEUR MAIGRE.

Eh ! c'est justement ce qui manque, la vérité. Que voulez-vous qu'un poète sache sur de pareilles matières ? Il faudrait être au moins procureur du roi. Tenez : j'ai lu dans une citation qu'un journal fait de ce livre, que le condamné ne dit rien quand on lui lit son arrêt de

mort ; eh bien, moi, j'ai vu un condamne qui, dans ce moment-la, a  
pousse un grand cri. -- Vous voyez.

LE PHILOSOPHE.

Permettez...

LE MONSIEUR MAIGRE.

Tenez, messieurs, la guillotine, la Greve, c'est de mauvais gout. Et  
la preuve, c'est qu'il parait que c'est un livre qui corrompt le gout,  
et vous rend incapable d'emoions pures, fraiches, naives. Quand donc  
se leveront les defenseurs de la saine litterature ? Je voudrais etre,  
et mes requisitoires m'en donneraient peut-etre le droit, membre de  
l'academie francaise... -- Voila justement monsieur Ergaste, qui en  
est. Que pense-t-il du Dernier Jour d'un Condamne ?

ERGASTE.

Ma foi, monsieur, je ne l'ai lu ni ne le lirai. Je dinais hier chez  
Mme de Senange, et la marquise de Morival en a parle au duc de  
Melcour. On dit qu'il y a des personnalites contre la magistrature,  
et surtout contre le president d'Alimont. L'abbe de Floricour aussi  
etait indigne. Il parait qu'il y a un chapitre contre la religion, et  
un chapitre contre la monarchie. Si j'etais procureur du roi !...

LE CHEVALIER.

Ah bien oui, procureur du roi ! et la charte ! et la liberte de la  
presse ! Cependant, un poete qui veut supprimer la peine de mort, vous  
conviendrez que c'est odieux. Ah ! ah ! dans l'ancien regime,  
quelqu'un qui se serait permis de publier un roman contre la  
torture !... Mais depuis la prise de la Bastille, on peut tout  
ecrire. Les livres font un mal affreux.

LE GROS MONSIEUR.

Affreux. On etait tranquille, on ne pensait a rien. Il se coupait  
bien de temps en temps en France une tete par-ci par-la, deux tout au  
plus par semaine. Tout cela sans bruit, sans scandale. Ils ne  
disaient rien. Personne n'y songeait. Pas du tout, voila un  
livre... -- un livre qui vous donne un mal de tete horrible !

LE MONSIEUR MAIGRE.

Le moyen qu'un jure condamne apres l'avoir lu !

ERGASTE.

Cela trouble les consciences.

MADAME DE BLINVAL.

Ah ! les livres ! les livres ! Qui eut dit cela d'un roman ?

LE POETE.

Il est certain que les livres sont bien souvent un poison subversif de l'ordre social.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Sans compter la langue, que messieurs les romantiques revolutionnent aussi.

LE POETE.

Distinguons, monsieur ; il y a romantiques et romantiques.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Le mauvais gout, le mauvais gout.

ERGASTE.

Vous avez raison. Le mauvais gout.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Il n'y a rien a repondre a cela.

LE PHILOSOPHE, appuye au fauteuil d'une dame.

Ils disent la des choses qu'on ne dit meme plus rue Mouffetard.

ERGASTE.

Ah ! l'abominable livre !

MADAME DE BLINVAL.

He ! ne le jetez pas au feu. Il est a la loueuse.

LE CHEVALIER.

Parlez-moi de notre temps. Comme tout s'est deprave depuis, le gout et les moeurs ! Vous souvient-il de notre temps, madame de Blinval ?

MADAME DE BLINVAL.

Non, monsieur, il ne m'en souvient pas.

LE CHEVALIER.

Nous etions le peuple le plus doux, le plus gai, le plus spirituel. Toujours de belles fetes, de jolis vers. C'etait charmant. Y a-t-il rien de plus galant que le madrigal de M. de La Harpe sur le grand bal que Mme la marechale de Mailly donna en mil sept cent... l'annee de l'execution de Damiens ?

LE GROS MONSIEUR, soupirant.

Heureux temps ! Maintenant les moeurs sont horribles, et les livres aussi. C'est le beau vers de Boileau :

Et la chute des arts suit la decadence des moeurs.

LE PHILOSOPHE, bas au poete.

Soupe-t-on dans cette maison ?

LE POETE ELEGIAQUE.

Oui, tout a l'heure.

LE MONSIEUR MAIGRE.

Maintenant on veut abolir la peine de mort, et pour cela on fait des romans cruels, immoraux et de mauvais gout, Le Dernier jour d'un Condamne, que sais-je ?

LE GROS MONSIEUR.

Tenez, mon cher, ne parlons plus de ce livre atroce ; et, puisque je

vous rencontre, dites-moi, que faites-vous de cet homme dont nous avons rejete le pourvoi depuis trois semaines ?

LE MONSIEUR MAIGRE.

Ah ! un peu de patience ! je suis en conge ici. Laissez-moi respirer. A mon retour. Si cela tarde trop pourtant, j'ecrirai a mon substitut...

UN LAQUAIS, entrant.

Madame est servie.

Preface de 1829

Il y a deux manieres de se rendre compte de l'existence de ce livre. Ou il y a eu, en effet, une liasse de papiers jaunes et inegaux sur lesquels on a trouve, enregistrees une a une, les dernieres pensees d'un miserable ; ou il s'est rencontre un homme, un reveur occupe a observer la nature au profit de l'art, un philosophe, un poete, que sais-je ? dont cette idee a ete la fantaisie, qui l'a prise ou plutot s'est laisse prendre par elle, et n'a pu s'en debarrasser qu'en la jetant dans un livre. De ces deux explications, le lecteur choisira celle qu'il voudra.

Avant-propos de la premiere edition de 1829 parue sans nom d'auteur, et datee de 18..

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

I

Bicetre

Condamne a mort !

Voilà cinq semaines que j'habite avec cette pensée, toujours seul avec elle, toujours glacé de sa présence, toujours courbé sous son poids !

Autrefois, car il me semble qu'il y a plutôt des années que des semaines, j'étais un homme comme un autre homme. Chaque jour, chaque heure, chaque minute avait son idée. Mon esprit, jeune et riche, était plein de fantaisies. Il s'amusait à me les dérouler les unes après les autres, sans ordre et sans fin, brodant d'inepuisables arabesques cette rude et mince étoffe de la vie. C'étaient des jeunes filles, de splendides chapes d'évêque, des batailles gagnées, des théâtres pleins de bruit et de lumière, et puis encore des jeunes filles et de sombres promenades la nuit sous les larges bras des marronniers. C'était toujours fête dans mon imagination. Je pouvais penser à ce que je voulais, j'étais libre.

Maintenant je suis captif. Mon corps est aux fers dans un cachot, mon esprit est en prison dans une idée. Une horrible, une sanglante, une implacable idée ! Je n'ai plus qu'une pensée, qu'une conviction, qu'une certitude : condamné à mort !

Quoi que je fasse, elle est toujours là, cette pensée infernale, comme un spectre de plomb à mes côtés, seule et jalouse, chassant toute distraction, face à face avec moi misérable, et me secouant de ses deux mains de glace quand je veux détourner la tête ou fermer les yeux. Elle se glisse sous toutes les formes ou mon esprit voudrait la fuir, se mêle comme un refrain horrible à toutes les paroles qu'on m'adresse, se colle avec moi aux grilles hideuses de mon cachot ; m'obsède éveillé, espionne mon sommeil convulsif, et reparait dans mes rêves sous la forme d'un couteau.

Je viens de m'éveiller en sursaut, poursuivi par elle et me disant : -- Ah ! ce n'est qu'un rêve ! -- Hé bien ! avant même que mes yeux lourds aient eu le temps de s'entr'ouvrir assez pour voir cette fatale pensée écrite dans l'horrible réalité qui m'entoure, sur la dalle mouillée et suante de ma cellule, dans les rayons pâles de ma lampe de nuit, dans la trame grossière de la toile de mes vêtements, sur la sombre figure du soldat de garde dont la giberne reluit à travers la grille du cachot, il me semble que déjà une voix à murmure à mon oreille : -- Condamné à mort !

II

C'était par une belle matinée d'août.

Il y avait trois jours que mon procès était entamé ; trois jours que mon nom et mon crime ralliaient chaque matin une nuée de spectateurs, qui venaient s'abattre sur les bancs de la salle d'audience comme des corbeaux autour d'un cadavre ; trois jours que toute cette fantasmagorie des juges, des témoins, des avocats, des procureurs du

roi, passait et repassait devant moi, tantot grotesque, tantot sanglante, toujours sombre et fatale. Les deux premieres nuits, d'inquietude et de terreur, je n'en avais pu dormir ; la troisieme, j'en avais dormi d'ennui et de fatigue. A minuit, j'avais laisse les jures deliberant. On m'avait ramene sur la paille de mon cachot, et j'etais tombe sur-le-champ dans un sommeil profond, dans un sommeil d'oubli. C'etaient les premieres heures de repos depuis bien des jours.

J'etais encore au plus profond de ce profond sommeil lorsqu'on vint me reveiller. Cette fois il ne suffit point du pas lourd et des souliers ferres du guichetier, du cliquetis de son noeud de clefs, du grincement rauque des verrous ; il fallut pour me tirer de ma lethargie sa rude voix a mon oreille et sa main rude sur mon bras. -- Levez-vous donc ! -- J'ouvris les yeux, je me dressai effare sur mon seant. En ce moment, par l'etrote et haute fenetre de ma cellule, je vis au plafond du corridor voisin, seul ciel qu'il me fut donne d'entrevoir ce reflet jaune ou des yeux habitues aux tenebres d'une prison savent si bien reconnaitre le soleil. J'aime le soleil.

-- Il fait beau, dis-je au guichetier.

Il resta un moment sans me repondre, comme ne sachant si cela valait la peine de depenser une parole ; puis avec quelque effort il murmura brusquement :

-- C'est possible.

Je demeurais immobile, l'esprit a demi endormi, la bouche souriante, l'oeil fixe sur cette douce reverberation doree qui diapravit le plafond.

-- Voila une belle journee, repetai-je.

-- Oui, me repondit l'homme, on vous attend.

Ce peu de mots, comme le fil qui rompt le vol de l'insecte, me rejeta violemment dans la realite. Je revis soudain, comme dans la lumiere d'un eclaire, la sombre salle des assises, le fer a cheval des juges charges de haillons ensanglantes, les trois rangs de temoins aux faces stupides, les deux gendarmes aux deux bouts de mon banc, et les robes noires s'agiter, et les tetes de la foule fourmiller au fond dans l'ombre, et s'arreter sur moi le regard fixe de ces douze jures, qui avaient veille pendant que je dormais !

Je me levai ; mes dents claquaient, mes mains tremblaient et ne savaient ou trouver mes vetements, mes jambes etaient faibles. Au premier pas que je fis, je trebuchai comme un portefaix trop charge. Cependant je suivis le geolier.

Les deux gendarmes m'attendaient au seuil de la cellule. On me remit les menottes. Cela avait une petite serrure compliquee qu'ils fermerent avec soin. Je laissai faire ; c'etait une machine sur une

machine.

Nous traversames une cour interieure. L'air vif du matin me ranima. Je levai la tete. Le ciel etait bleu, et les rayons chauds du soleil, decoupees par les longues cheminees, tracaient de grands angles de lumiere au faite des murs hauts et sombres de la prison. Il faisait beau en effet.

Nous montames un escalier tournant en vis ; nous passames un corridor, puis un autre, puis un troisieme ; puis une porte basse s'ouvrit. Un air chaud, mele de bruit, vint me frapper au visage ; c'etait le souffle de la foule dans la salle des assises. J'entrai.

Il y eut a mon apparition une rumeur d'armes et de voix. Les banquettes se deplacerent bruyamment, les cloisons craquerent ; et, pendant que je traversais la longue salle entre deux masses de peuple murees de soldats, il me semblait que j'etais le centre auquel se rattachaient les fils qui faisaient mouvoir toutes ces faces beantes et penchees.

En cet instant je m'aperçus que j'etais sans fers ; mais je ne pus me rappeler ou ni quand on me les avait otes.

Alors il se fit un grand silence. J'etais parvenu a ma place. Au moment ou le tumulte cessa dans la foule, il cessa aussi dans mes idees. Je compris tout a coup clairement ce que je n'avais fait qu'entrevoir confusement jusqu'alors, que le moment decisif etait venu, et que j'etais la pour entendre ma sentence.

L'explicite qui pourra, de la maniere dont cette idee me vint elle ne me causa pas de terreur. Les fenetres etaient ouvertes ; l'air et le bruit de la ville arrivaient librement du dehors ; la salle etait claire comme pour une noce ; les gais rayons du soleil tracaient ca et la la figure lumineuse des croisees, tantot allongee sur le plancher, tantot developpee sur les tables, tantot brisee a l'angle des murs ; et de ces losanges eclatants aux fenetres chaque rayon decoupait dans l'air un grand prisme de poussiere d'or.

Les juges, au fond de la salle, avaient l'air satisfait, probablement de la joie d'avoir bientot fini. Le visage du president, doucement eclaire par le reflet d'une vitre, avait quelque chose de calme et de bon ; et un jeune assesseur causait presque gaiement en chiffonnant son rabat avec une jolie dame en chapeau rose, placee par faveur derriere lui.

Les jures seuls paraissaient blemes et abattus, mais c'etait apparemment de fatigue d'avoir veille toute la nuit. Quelques-uns baillaient. Rien, dans leur contenance, n'annonçait des hommes qui viennent de porter une sentence de mort ; et sur les figures de ces bons bourgeois je ne devinais qu'une grande envie de dormir.

En face de moi une fenetre etait toute grande ouverte. J'entendais rire sur le quai des marchandes de fleurs ; et, au bord de la croisee,

une jolie petite plante jaune, toute penetree d'un rayon de soleil, jouait avec le vent dans une fente de la pierre.

Comment une idee sinistre aurait-elle pu poindre parmi tant de gracieuses sensations ? Inonde d'air et de soleil, il me fut impossible de penser a autre chose qu'a la liberte ; l'esperance vint rayonner en moi comme le jour autour de moi ; et, confiant, j'attendis ma sentence comme on attend la delivrance et la vie.

Cependant mon avocat arriva. On l'attendait. Il venait de dejeuner copieusement et de bon appetit. Parvenu a sa place, il se pencha vers moi avec un sourire.

-- J'espere, me dit-il.

-- N'est-ce pas ? repondis-je, leger et souriant aussi.

-- Oui, reprit-il ; je ne sais rien encore de leur declaration, mais ils auront sans doute ecarte la premeditation, et alors ce ne sera que les travaux forces a perpetuite.

-- Que dites-vous la, monsieur ? repliquai-je indigne ; plutot cent fois la mort !

Oui, la mort ! -- Et d'ailleurs, me repetait je ne sais quelle voix interieure, qu'est-ce que je risque a dire cela ? A-t-on jamais prononce sentence de mort autrement qu'a minuit, aux flambeaux, dans une salle sombre et noire, et par une froide nuit de pluie et d'hiver ? Mais au mois d'aout, a huit heures du matin, un si beau jour, ces bons jures, c'est impossible ! Et mes yeux revenaient se fixer sur la jolie fleur jaune au soleil.

Tout a coup le president, qui n'attendait que l'avocat, m'invita a me lever. La troupe porta les armes ; comme par un mouvement electrique, toute l'assemblee fut debout au meme instant. Une figure insignifiante et nulle, placee a une table au-dessous du tribunal, c'etait, je pense, le greffier, prit la parole, et lut le verdict que les jures avaient prononce en mon absence. Une sueur froide sortit de tous mes membres ; je m'appuyai au mur pour ne pas tomber.

-- Avocat, avez-vous quelque chose a dire sur l'application de la peine ? demanda le president.

J'aurais eu, moi, tout a dire, mais rien ne me vint. Ma langue resta collee a mon palais.

Le defenseur se leva.

Je compris qu'il cherchait a attenuer la declaration du jury, et a mettre dessous, au lieu de la peine qu'elle provoquait, l'autre peine, celle que j'avais ete si blesse de lui voir esperer.

Il fallut que l'indignation fut bien forte, pour se faire jour a

travers les mille emotions qui se disputaient ma pensee. Je voulus repeter a haute voix ce que je lui avais deja dit : Plutot cent fois la mort ! Mais l'haleine me manqua et je ne pus que l'arreter rudement par le bras, en criant avec une force convulsive : Non !

Le procureur general combattit l'avocat, et je l'ecoutai avec une satisfaction stupide. Puis les juges sortirent, puis ils rentrent, et le president me lut mon arret.

-- Condamne a mort ! dit la foule ; et, tandis qu'on m'emmenait, tout ce peuple se rua sur mes pas avec le fracas d'un edifice qui se demolit. Moi je marchais, ivre et stupefait. Une revolution venait de se faire en moi. Jusqu'a l'arret de mort, je m'etais senti respirer, palpiter, vivre dans le meme milieu que les autres hommes ; maintenant je distinguais clairement comme une cloture entre le monde et moi. Rien ne m'apparaissait plus sous le meme aspect qu'auparavant. Ces larges fenetres lumineuses, ce beau soleil, ce ciel pur, cette jolie fleur, tout cela etait blanc et pale, de la couleur d'un linceul. Ces hommes, ces femmes, ces enfants qui se pressaient sur mon passage, je leur trouvais des airs de fantomes.

Au bas de l'escalier, une noire et sale voiture grillee m'attendait. Au moment d'y monter, je regardai au hasard dans la place. -- Un condamne a mort ! criaient les passants en courant vers la voiture.

A travers le nuage qui me semblait s'etre interpose entre les choses et moi, je distinguai deux jeunes filles qui me suivaient avec des yeux avides ; -- Bon, dit la plus jeune en battant des mains, ce sera dans six semaines !

III

Condamne a mort !

Eh bien, pourquoi non ? Les hommes, je me rappelle l'avoir lu dans je ne sais quel livre ou il n'y avait que cela de bon, les hommes sont tous condammes a mort avec des sursis indefinis. Qu'y a-t-il donc de si change a ma situation ?

Depuis l'heure ou mon arret m'a ete prononce, combien sont morts qui s'arrangeaient pour une longue vie ! Combien m'ont devance qui, jeunes, libres et sains, comptaient bien aller voir tel jour tomber ma tete en place de Greve ! Combien d'ici la peut-etre qui marchent et respirent au grand air, entrent et sortent a leur gre, et qui me devanceront encore !

Et puis, qu'est-ce que la vie a donc de si regrettable pour moi ? En verite, le jour sombre et le pain noir du cachot, la portion de bouillon maigre puisee au baquet des galeriens, etre rudoye, moi qui

suis raffine par l'éducation, être brutalisé des guichetiers et des gardes-chiourme, ne pas voir un être humain qui me croie digne d'une parole et à qui je le rende, sans cesse tressaillir et de ce que j'ai fait et de ce qu'on me fera ; voilà à peu près les seuls biens que puisse m'enlever le bourreau.

Ah ! n'importe, c'est horrible !

#### IV

La voiture noire me transporta ici, dans ce hideux Bicêtre.

Vu de loin, cet édifice a quelque majesté. Il se déroule à l'horizon, au front d'une colline, et à distance garde quelque chose de son ancienne splendeur, un air de château de roi. Mais à mesure que vous approchez, le palais devient mesuré. Les pignons dégradés blessent l'œil. Je ne sais quoi de honteux et d'appauvri salit ces royales façades ; on dirait que les murs ont une lèpre. Plus de vitres, plus de glaces aux fenêtres ; mais de massifs barreaux de fer entre-croisés, auxquels se colle ça et là quelque pauvre figure d'un galerien ou d'un fou.

C'est la vie vue de près.

#### V

À peine arrive, des mains de fer s'emparèrent de moi. On multiplia les précautions ; point de couteau, point de fourchette pour mes repas ; la camisole de force, une espèce de sac de toile à voilure, emprisonna mes bras ; on répondait de ma vie. Je m'étais pourvu en cassation. On pouvait avoir pour six ou sept semaines cette affaire onéreuse, et il importait de me conserver sain et sauf à la place de Grève.

Les premiers jours on me traita avec une douceur qui m'était horrible. Les regards d'un guichetier sentent l'échafaud. Par bonheur, au bout de peu de jours, l'habitude reprit le dessus ; ils me confondirent avec les autres prisonniers dans une commune brutalité, et n'eurent plus de ces distinctions inaccoutumées de politesse qui me remettaient sans cesse le bourreau sous les yeux. Ce ne fut pas la seule amélioration. Ma jeunesse, ma docilité, les soins de l'aumônier de la prison, et surtout quelques mots en latin que j'adressai au concierge, qui ne les comprit pas, m'ouvrirent la promenade une fois par semaine avec les autres détenus, et firent disparaître la camisole ou j'étais paralysé. Après bien des hésitations, on m'a aussi donné de l'encre, du papier, des plumes, et une lampe de nuit.

Tous les dimanches, apres la messe, on me lache dans le preau, a l'heure de la recreation. La, je cause avec les detenus ; il le faut bien. Ils sont bonnes gens, les miserables. Ils me content leurs tours, ce serait a faire horreur ; mais je sais qu'ils se vantent. Ils m'apprennent a parler argot, a rouscailler bigorne, comme ils disent. C'est toute une langue entee sur la langue generale comme une espece d'excroissance hideuse, comme une verrue. Quelquefois une energie singuliere, un pittoresque effrayant : il y a du raisine sur le trimar (du sang sur le chemin), epouser la veuve (etre pendu), comme si la corde du gibet etait veuve de tous les pendus. La tete d'un voleur a deux noms : la sorbonne, quand elle medite, raisonne et conseille le crime ; la tronche, quand le bourreau la coupe. Quelquefois de l'esprit de vaudeville : un cachemire d'osier (une hotte de chiffonnier), la menteuse (la langue) ; et puis partout, a chaque instant, des mots bizarres, mysterieux, laids et sordides, venus on ne sait d'ou : le taule (le bourreau), la cone (la mort), la placarde (la place des executions). On dirait des crapauds et des araignees. Quand on entend parler cette langue, cela fait l'effet de quelque chose de sale et de poudreux, d'une liasse de haillons que l'on secouerait devant vous.

Du moins ces hommes-la me plaignent, ils sont les seuls. Les geoliers, les guichetiers, les porte-clefs, -- je ne leur en veux pas -- causent et rient, et parlent de moi, devant moi, comme d'une chose.

VI

Je me suis dit :

-- Puisque j'ai le moyen d'ecrire, pourquoi ne le ferais-je pas ? Mais quoi ecrire ? Pris entre quatre murailles de pierre nue et froide, sans liberte pour mes pas, sans horizon pour mes yeux, pour unique distraction machinalement occupe tout le jour a suivre la marche lente de ce carre blanchatre que le judas de ma porte decoupe vis-a-vis sur le mur sombre, et, comme je le disais tout a l'heure, seul a seul avec une idee, une idee de crime et de chatiment, de meurtre et de mort ! Est-ce que je puis avoir quelque chose a dire, moi qui n'ai plus rien a faire dans ce monde ? Et que trouverai-je dans ce cerveau fletri et vide qui vaille la peine d'etre ecrit ?

Pourquoi non ? Si tout, autour de moi, est monotone et decolore, n'y a-t-il pas en moi une tempete, une lutte, une tragedie ? Cette idee fixe qui me possede ne se presente-t-elle pas a moi a chaque heure, a chaque instant, sous une nouvelle forme, toujours plus hideuse et plus ensablantee a mesure que le terme approche ? Pourquoi n'essayerais-je pas de me dire a moi-meme tout ce que j'eprouve de violent et d'inconnu dans la situation abandonnee ou me voila ? Certes, la matiere est riche ; et, si abregee que soit ma vie, il y aura bien

encore dans les angoisses, dans les terreurs, dans les tortures qui la rempliront, de cette heure a la derniere, de quoi user cette plume et tarir cet encrier. -- D'ailleurs ces angoisses, le seul moyen d'en moins souffrir, c'est de les observer, et les peindre m'en distraira.

Et puis, ce que j'ecrirai ainsi ne sera peut-etre pas inutile. Ce journal de mes souffrances, heure par heure, minute par minute, supplice par supplice, si j'ai la force de le mener jusqu'au moment ou il me sera physiquement impossible de continuer, cette histoire, necessairement inachevee, mais aussi complete que possible, de mes sensations, ne portera-t-elle point avec elle un grand et profond enseignement ? N'y aurait-il pas dans ce proces-verbal de la pensee agonisante, dans cette progression toujours croissante de douleurs, dans cette espece d'autopsie intellectuelle d'un condamne, plus d'une lecon pour ceux qui condamnent ? Peut-etre cette lecture leur rendra-t-elle la main moins legere, quand il s'agira quelque autre fois de jeter une tete qui pense, une tete d'homme, dans ce qu'ils appellent la balance de la justice ? Peut-etre n'ont-ils jamais reflechi, les malheureux, a cette lente succession de tortures que renferme la formule expeditive d'un arret de mort ? Se sont-ils jamais seulement arretes a cette idee poignante que dans l'homme qu'ils retranchent il y a une intelligence, une intelligence qui avait compte sur la vie, une ame qui ne s'est point disposee pour la mort ? Non. Ils ne voient dans tout cela que la chute verticale d'un couteau triangulaire, et pensent sans doute que, pour le condamne, il n'y a rien avant, rien apres.

Ces feuilles les detromperont. Publiees peut-etre un jour, elles arreteront quelques moments leur esprit sur les souffrances de l'esprit ; car ce sont celles-la qu'ils ne soupconnent pas. Ils sont triomphants de pouvoir tuer sans presque faire souffrir le corps. Eh ! c'est bien de cela qu'il s'agit ! Qu'est-ce que la douleur physique pres de la douleur morale ! Horreur et pitie, des lois faites ainsi ! Un jour viendra, et peut-etre ces Memoires, derniers confidents d'un miserable, y auront-ils contribue...

A moins qu'apres ma mort le vent ne joue dans le preau avec ces morceaux de papier souilles de boue, ou qu'ils n'aillent pourrir a la pluie, colles en etoiles a la vitre cassee d'un guichetier.

## VII

Que ce que j'ecris ici puisse etre un jour utile a d'autres, que cela arrete le juge pret a juger, que cela sauve des malheureux, innocents ou coupables, de l'agonie a laquelle je suis condamne, pourquoi ? a quoi bon ? qu'importe ? Quand ma tete aura ete coupee, qu'est-ce que cela me fait qu'on en coupe d'autres ? Est-ce que vraiment j'ai pu penser ces folies ? Jeter bas l'echafaud apres que j'y aurai monte ! je vous demande un peu ce qui m'en reviendra.

Quoi ! le soleil, le printemps, les champs pleins de fleurs, les oiseaux qui s'éveillent le matin, les nuages, les arbres, la nature, la liberté, la vie, tout cela n'est plus à moi ?

Ah ! c'est moi qu'il faudrait sauver ! -- Est-il bien vrai que cela ne se peut, qu'il faudra mourir demain, aujourd'hui peut-être, que cela est ainsi ? O Dieu ! l'horrible idée a se briser la tête au mur de son cachot !

VIII

Comptons ce qui me reste.

Trois jours de délai après l'arrêt prononcé pour le pourvoi en cassation.

Huit jours d'oubli au parquet de la cour d'assises, après quoi les pièces, comme ils disent, sont envoyées au ministre.

Quinze jours d'attente chez le ministre, qui ne sait seulement pas qu'elles existent, et qui, cependant, est supposé les transmettre, après examen, à la cour de cassation.

La, classement, numérotage, enregistrement ; car la guillotine est encombrée, et chacun ne doit passer qu'à son tour.

Quinze jours pour veiller à ce qu'il ne vous soit pas fait de passe-droit.

Enfin la cour s'assemble, d'ordinaire un jeudi, rejette vingt pourvois en masse, et renvoie le tout au ministre, qui renvoie au procureur général, qui renvoie au bourreau. Trois jours.

Le matin du quatrième jour, le substitut du procureur général se dit, en mettant sa cravate : -- Il faut pourtant que cette affaire finisse. -- Alors, si le substitut du greffier n'a pas quelque déjeuner d'amis qui l'en empêche, l'ordre d'exécution est minute, rédigé, mis au net, expédié, et le lendemain dès l'aube on entend dans la place de Grève clouer une charpente, et dans les carrefours hurler à pleine voix des crieurs enrôlés.

En tout six semaines. La petite fille avait raison.

Or, voilà cinq semaines au moins, six peut-être, je n'ose compter, que je suis dans ce cabanon de Bicêtre, et il me semble qu'il y a trois jours, c'était jeudi.

## IX

Je viens de faire mon testament.

A quoi bon ? Je suis condamne aux frais, et tout ce que j'ai y suffira a peine. La guillotine, c'est fort cher.

Je laisse une mere, je laisse une femme, je laisse un enfant.

Une petite fille de trois ans, douce, rose, frele, avec de grands yeux noirs et de longs cheveux chatains.

Elle avait deux ans et un mois quand je l'ai vue pour la derniere fois.

Ainsi, apres ma mort, trois femmes sans fils, sans mari, sans pere ; trois orphelines de differente espece ; trois veuves du fait de la loi.

J'admets que je sois justement puni ; ces innocentes, qu'ont-elles fait ? N'importe ; on les deshonore, on les ruine ; c'est la justice.

Ce n'est pas que ma pauvre vieille mere m'inquiete ; elle a soixante-quatre ans, elle mourra du coup. Ou si elle va quelques jours encore, pourvu que jusqu'au dernier moment elle ait un peu de cendre chaude dans sa chaufferette, elle ne dira rien.

Ma femme ne m'inquiete pas non plus ; elle est deja d'une mauvaise sante et d'un esprit faible, elle mourra aussi.

A moins qu'elle ne devienne folle. On dit que cela fait vivre ; mais du moins, l'intelligence ne souffre pas ; elle dort, elle est comme morte.

Mais ma fille, mon enfant, ma pauvre petite Marie, qui rit, qui joue, qui chante a cette heure, et ne pense a rien, c'est celle-la qui me fait mal !

## X

Voici ce que c'est que mon cachot :

Huit pieds carres ; quatre murailles de pierre de taille qui s'appuient a angle droit sur un pave de dalles exhausse d'un degre au-dessus du corridor exterieur.

A droite de la porte, en entrant, une espece d'enfoncement qui fait la derision d'une alcove. On y jette une botte de paille ou le prisonnier est cense reposer et dormir, vetu d'un pantalon de toile et d'une veste de coutil, hiver comme ete.

Au-dessus de ma tete, en guise de ciel, une noire voute en ogive -- c'est ainsi que cela s'appelle -- a laquelle d'epaisses toiles d'araignee pendent comme des haillons.

Du reste, pas de fenetres, pas meme de soupirail ; une porte ou le fer cache le bois.

Je me trompe ; au centre de la porte, vers le haut, une ouverture de neuf pouces carres, coupee d'une grille en croix, et que le guichetier peut fermer la nuit.

Au dehors, un assez long corridor, eclaire, aere au moyen de soupiraux etroits au haut du mur, et divise en compartiments de maconnerie qui communiquent entre eux par une serie de portes cintrees et basses ; chacun de ces compartiments sert en quelque sorte d'antichambre a un cachot pareil au mien. C'est dans ces cachots que l'on met les forcats condamnes par le directeur de la prison a des peines de discipline. Les trois premiers cabanons sont reserves aux condamnes a mort, parce qu'etant plus voisins de la geole, ils sont plus commodes pour le geolier.

Ces cachots sont tout ce qui reste de l'ancien chateau de Bicetre tel qu'il fut bati, dans le quinzieme siecle, par le cardinal de Winchester, le meme qui fit bruler Jeanne d'Arc. J'ai entendu dire cela a des curieux qui sont venus me voir l'autre jour dans ma loge, et qui me regardaient a distance comme une bete de la menagerie. Le guichetier a eu cent sous.

J'oubliais de dire qu'il y a nuit et jour un factionnaire de garde a la porte de mon cachot, et que mes yeux ne peuvent se lever vers la lucarne carree sans rencontrer ses deux yeux fixes toujours ouverts.

Du reste, on suppose qu'il y a de l'air et du jour dans cette boite de pierre.

XI

Puisque le jour ne parait pas encore, que faire de la nuit ? Il m'est venu une idee. Je me suis leve et j'ai promene ma lampe sur les quatre murs de ma cellule. Ils sont couverts d'ecritures, de dessins, de figures bizarres, de noms qui se melent et s'effacent les uns les autres. Il semble que chaque condamne ait voulu laisser trace, ici du moins. C'est du crayon, de la craie, du charbon, des lettres noires, blanches, grises, souvent de profondes entailles dans la pierre, ca et

la des caracteres rouilles qu'on dirait écrits avec du sang. Certes, si j'avais l'esprit plus libre, je prendrais interet a ce livre etrange qui se developpe page a page a mes yeux sur chaque pierre de ce cachot. J'aimerais a recomposer un tout de ces fragments de pensee, epars sur la dalle ; a retrouver chaque homme sous chaque nom ; a rendre le sens et la vie a ces inscriptions mutilees, a ces phrases demembrees, a ces mots tronques, corps sans tete, comme ceux qui les ont écrits.

A la hauteur de mon chevet, il y a deux coeurs enflammes, perces d'une fleche, et au-dessus : Amour pour la vie. Le malheureux ne prenait pas un long engagement.

A cote, une espece de chapeau a trois cornes avec une petite figure grossierement dessinee au-dessus, et ces mots : Vive l'empereur !

Encore des coeurs enflammes, avec cette inscription, caracteristique dans une prison : J'aime et j'adore Mathieu Danvin. JACQUES.

Sur le mur oppose on lit ce mot : Papavoine. Le P majuscule est brode d'arabesques et enjolive avec soin.

Un couplet d'une chanson obscene.

Un bonnet de liberte sculpte assez profondement dans la pierre, avec ceci dessous : -- Bories. -- La Republique. C'etait un des quatre sous-officiers de La Rochelle. Pauvre jeune homme ! Que leurs pretendues necessites politiques sont hideuses ! Pour une idee, pour une reverie, pour une abstraction, cette horrible realite qu'on appelle la guillotine ! Et moi qui me plaignais, moi, miserable qui ai commis un veritable crime, qui ai verse du sang !

Je n'irai pas plus loin dans ma recherche. -- Je viens de voir, crayonnee en blanc au coin du mur, une image epouvantable, la figure de cet echafaud qui, a l'heure qu'il est, se dresse peut-etre pour moi. -- La lampe a failli me tomber des mains.

XII

Je suis revenu m'asseoir precipitamment sur ma paille, la tete dans les genoux. Puis mon effroi d'enfant s'est dissipe, et une etrange curiosite m'a repris de continuer la lecture de mon mur.

A cote du nom de Papavoine j'ai arrache une enorme toile d'araignee, tout epaissie par la poussiere et tendue a l'angle de la muraille. Sous cette toile il y avait quatre ou cinq noms parfaitement lisibles, parmi d'autres dont il ne reste rien qu'une tache sur le mur. -- DAUTUN, 1815. -- POULAIN, 1818. -- JEAN MARTIN, 1821. -- CASTAING, 1823. J'ai lu ces noms, et de lugubres souvenirs me sont venus.

Dautun, celui qui a coupe son frere en quartiers, et qui allait la nuit dans Paris jetant la tete dans une fontaine, et le tronc dans un egout ; Poulain, celui qui a assassine sa femme ; Jean Martin, celui qui a tire un coup de pistolet a son pere au moment ou le vieillard ouvrait une fenetre ; Castaing, ce medecin qui a empoisonne son ami, et qui, le soignant dans cette derniere maladie qu'il lui avait faite, au lieu de remede lui redonnait du poison ; et apres de ceux-la, Papavoine, l'horrible fou qui tuait les enfants a coups de couteau sur la tete !

Voila, me disais-je, et un frisson de fièvre me montait dans les reins, voila quels ont ete avant moi les hotes de cette cellule. C'est ici, sur la meme dalle ou je suis, qu'ils ont pense leurs dernieres pensees, ces hommes de meurtre et de sang ! C'est autour de ce mur, dans ce carre etroit, que leurs derniers pas ont tourne comme ceux d'une bete fauve. Ils se sont succede a de courts intervalles ; il parait que ce cachot ne desemplit pas. Ils ont laisse la place chaude, et c'est a moi qu'ils l'ont lisee. J'irai a mon tour les rejoindre au cimetiere de Clamart, ou l'herbe pousse si bien !

Je ne suis ni visionnaire, ni superstitieux, il est probable que ces idees me donnaient un acces de fièvre ; mais, pendant que je revais ainsi, il m'a semble tout a coup que ces noms fatals etaient ecrits avec du feu sur le mur noir ; un tintement de plus en plus precipite a eclate dans mes oreilles ; une lueur rousse a rempli mes yeux ; et puis il m'a paru que le cachot etait plein d'hommes, d'hommes etranges qui portaient leur tete dans leur main gauche, et la portaient par la bouche, parce qu'il n'y avait pas de chevelure. Tous me montraient le poing, excepte le parricide.

J'ai ferme les yeux avec horreur, alors j'ai tout vu plus distinctement.

Reve, vision ou realite, je serais devenu fou, si une impression brusque ne m'eut reveille a temps.

J'etais pres de tomber a la renverse lorsque j'ai senti se trainer sur mon pied nu un ventre froid et des pattes velues ; c'etait l'araignee que j'avais derangee et qui s'enfuyait.

Cela m'a depose. -- O les epouvantables spectres ! -- Non, c'etait une fumee, une imagination de mon cerveau vide et convulsif. Chimere a la Macbeth ! Les morts sont morts, ceux-la surtout. Ils sont bien cadennasses dans le sepulcre. Ce n'est pas la une prison dont on s'evade. Comment se fait-il donc que j'aie eu peur ainsi ?

La porte du tombeau ne s'ouvre pas en dedans.

J'ai vu, ces jours passes, une chose hideuse.

Il etait a peine jour, et la prison etait pleine de bruit. On entendait ouvrir et fermer les lourdes portes, grincer les verrous et les cadenas de fer, carillonner les trousseaux de clefs entre-choques a la ceinture des geoliers, trembler les escaliers du haut en bas sous des pas precipites, et des voix s'appeler et se repondre des deux bouts des longs corridors. Mes voisins de cachot, les forcats en punition, etaient plus gais qu'a l'ordinaire. Tout Bicetre semblait rire, chanter, courir, danser.

Moi, seul muet dans ce vacarme, seul immobile dans ce tumulte, etonne et attentif, j'ecoutais.

Un geolier passa.

Je me hasardai a l'appeler et a lui demander si c'etait fete dans la prison.

-- Fete si l'on veut ! me repondit-il. C'est aujourd'hui qu'on ferre les forcats qui doivent partir demain pour Toulon. Voulez-vous voir ? cela vous amusera.

C'etait en effet, pour un reclus solitaire, une bonne fortune qu'un spectacle, si odieux qu'il fut. J'acceptai l'amusement.

Le guichetier prit les precautions d'usage pour s'assurer de moi, puis me conduisit dans une petite cellule vide, et absolument demeublee, qui avait une fenetre grillee, mais une veritable fenetre a hauteur d'appui, et a travers laquelle on apercevait reellement le ciel.

-- Tenez, me dit-il, d'ici vous verrez et vous entendrez. Vous serez seul dans votre loge, comme le roi.

Puis il sortit et referma sur moi serrures, cadenas et verrous.

La fenetre donnait sur une cour carree assez vaste, et autour de laquelle s'elevait des quatre cotes, comme une muraille, un grand batiment de pierre de taille a six etages. Rien de plus degrade, de plus nu, de plus miserable a l'oeil que cette quadruple facade percee d'une multitude de fenetres grillees auxquelles se tenaient colles, du bas en haut, une foule de visages maigres et blemes, presses les uns au-dessus des autres, comme les pierres d'un mur, et tous pour ainsi dire encadres dans les entre-croisements des barreaux de fer. C'etaient les prisonniers, spectateurs de la ceremonie en attendant leur jour d'etre acteurs. On eut dit des ames en peine aux soupiraux du purgatoire qui donnent sur l'enfer.

Tous regardaient en silence la cour vide encore. Ils attendaient. Parmi ces figures eteintes et mornes, ca et la brilliaient quelques yeux percants et vifs comme des points de feu.

Le carre de prisons qui enveloppe la cour ne se referme pas sur

lui-meme. Un des quatre pans de l'edifice (celui qui regarde le levant) est coupe vers son milieu, et ne se rattache au pan voisin que par une grille de fer. Cette grille s'ouvre sur une seconde cour, plus petite que la premiere, et, comme elle, bloquee de murs et de pignons noiratres.

Tout autour de la cour principale, des bancs de pierre s'adossent a la muraille. Au milieu se dresse une tige de fer courbee, destinee a porter une lanterne.

Midi sonna. Une grande porte cochere, cachee sous un enfoncement, s'ouvrit brusquement. Une charrette, escortee d'especes de soldats sales et honteux, en uniformes bleus, a epaulettes rouges et a bandoulieres jaunes, entra lourdement dans la cour avec un bruit de ferraille. C'etait la chiourme et les chaines.

Au meme instant, comme si ce bruit reveillait tout le bruit de la prison, les spectateurs des fenetres, jusqu'alors silencieux et immobiles, eclaterent en cris de joie, en chansons, en menaces, en imprecations melees d'eclats de rire poignants a entendre. On eut cru voir des masques de demons. Sur chaque visage parut une grimace, tous les poings sortirent des barreaux, toutes les voix hurlerent, tous les yeux flamboyerent, et je fus epouvante de voir tant d'etincelles reparaitre dans cette cendre.

Cependant les argousins, parmi lesquels on distinguait, a leurs vetements propres et a leur effroi, quelques curieux venus de Paris, les argousins se mirent tranquillement a leur besogne. L'un d'eux monta sur la charrette, et jeta a ses camarades les chaines, les colliers de voyage, et les liasses de pantalons de toile. Alors ils se depecerent le travail ; les uns allerent etendre dans un coin de la cour les longues chaines qu'ils nommaient dans leur argot les ficelles ; les autres deployerent sur le pave les taffetas, les chemises et les pantalons ; tandis que les plus sagaces examinaient un a un, sous l'oeil de leur capitaine, petit vieillard trapu, les carcans de fer, qu'ils eprouvaient ensuite en les faisant etinceler sur le pave. Le tout aux acclamations railleuses des prisonniers, dont la voix n'etait dominee que par les rires bruyants des forcats pour qui cela se preparait, et qu'on voyait relegues aux croisees de la vieille prison qui donne sur la petite cour.

Quand ces apprets furent termines, un monsieur brode en argent, qu'on appelait monsieur l'inspecteur donna un ordre au directeur de la prison ; et un moment apres voila que deux ou trois portes basses vomirent presque en meme temps, et comme par bouffees, dans la cour, des nuees d'hommes hideux, hurlants et deguenilles. C'etaient les forcats.

A leur entree, redoublement de joie aux fenetres. Quelques-uns d'entre eux, les grands noms du bagne, furent salues d'acclamations et d'applaudissements qu'ils recevaient avec une sorte de modestie fiere. La plupart avaient des especes de chapeaux tresses de leurs propres mains, avec la paille du cachot, et toujours d'une forme

étrange, afin que dans les villes où l'on passerait le chapeau fit remarquer la tête. Ceux-là étaient plus applaudis encore. Un, surtout, excita des transports d'enthousiasme ; un jeune homme de dix-sept ans, qui avait un visage de jeune fille. Il sortait du cachot, où il était au secret depuis huit jours ; de sa botte de paille il s'était fait un vêtement qui l'enveloppait de la tête aux pieds, et il entra dans la cour en faisant la roue sur lui-même avec l'agilité d'un serpent. C'était un baladin condamné pour vol. Il y eut une rage de battements de mains et de cris de joie. Les galériens y répondaient, et c'était une chose effrayante que cet échange de gaietés entre les forçats en titre et les forçats aspirants. La société avait beau ; être là, représentée par les geoliers et les curieux épouvantés, le crime la narguait en face, et de ce chatiment horrible faisait une fête de famille.

A mesure qu'ils arrivaient, on les poussait, entre deux haies de gardes-chiourme, dans la petite cour grillée, où la visite des médecins les attendait. C'est là que tous tentaient un dernier effort pour éviter le voyage, alléguant quelque excuse de santé, les yeux malades, la jambe boiteuse, la main mutilée. Mais presque toujours on les trouvait bons pour le bain ; et alors chacun se résignait avec insouciance, oubliant en peu de minutes sa prétendue infirmité de toute la vie.

La grille de la petite cour se rouvrit. Un gardien fit l'appel par ordre alphabétique ; et alors ils sortirent un à un, et chaque forçat s'alla ranger debout dans un coin de la grande cour, près d'un compagnon donné par le hasard de sa lettre initiale. Ainsi chacun se voit réduit à lui-même ; chacun porte sa chaîne pour soi, côte à côte avec un inconnu ; et si par hasard un forçat a un ami, la chaîne l'en sépare. Dernière des misères.

Quand il y en eut à peu près une trentaine de sortis, on referma la grille. Un argousin les aligna avec son bâton, jeta devant chacun d'eux une chemise, une veste et un pantalon de grosse toile, puis fit un signe, et tous commencèrent à se déshabiller. Un incident inattendu vint, comme à point nommé, changer cette humiliation en torture.

Jusqu'alors le temps avait été assez beau, et, si la bise d'octobre refroidissait l'air, de temps en temps aussi elle ouvrait ça et là dans les brumes grises du ciel une crevasse par où tombait un rayon de soleil. Mais à peine les forçats se furent-ils dépouillés de leurs haillons de prison, au moment où ils s'offraient nus et debout à la visite soupçonneuse des gardiens, et aux regards curieux des étrangers qui tournaient autour d'eux, pour examiner leurs épaules, le ciel devint noir, une froide averse d'automne éclata brusquement, et se déchargea à torrents dans la cour carrée, sur les têtes découvertes, sur les membres nus des galériens, sur leurs misérables sayons étalés sur le pavé.

En un clin d'œil le préau se vida de tout ce qui n'était pas argousin ou galérien. Les curieux de Paris allèrent s'abriter sous les auvents des portes.

Cependant la pluie tombait a flots. On ne voyait plus dans la cour que les forcats nus et ruisselants sur le pave noye. Un silence morne avait succede a leurs bruyantes bravades. Ils grelotaient, leurs dents claquaient ; leurs jambes maigries, leurs genoux noueux s'entre-choquaient ; et c'etait pitie de les voir appliquer sur leurs membres bleus ces chemises trempées, ces vestes, ces pantalons degouttant de pluie. La nudite eut ete meilleure.

Un seul, un vieux, avait conserve quelque gaiete. Il s'ecria, en s'essuyant avec sa chemise mouillee, que cela n'etait pas dans le programme ; puis se prit a rire en montrant le poing au ciel.

Quand ils eurent revetu les habits de route, on les mena par bandes de vingt ou trente a l'autre coin du preau, ou les cordons allonges a terre les attendaient. Ces cordons sont de longues et fortes chaines coupees transversalement de deux en deux pieds par d'autres chaines plus courtes, a l'extremite desquelles se rattache un carcan carre, qui s'ouvre au moyen d'une charniere pratiquee a l'un des angles et se ferme a l'angle oppose par un boulon de fer, rive pour tout le voyage sur le cou du galerien. Quand ces cordons sont developpes a terre, ils figurent assez bien la grande arete d'un poisson.

On fit asseoir les galeriens dans la boue, sur les pavés inondés ; on leur essaya les colliers ; puis deux forgerons de la chiourme, armes d'enclumes portatives, les leur riverent a froid a grands coups de masses de fer. C'est un moment affreux, ou les plus hardis palissent. Chaque coup de marteau, assene sur l'enclume appuyee a leur dos, fait rebondir le menton du patient ; le moindre mouvement d'avant en arriere lui ferait sauter le crane comme une coquille de noix.

Après cette operation, ils devinrent sombres. On n'entendait plus que le grelottement des chaines, et par intervalles un cri et le bruit sourd du baton des gardes-chiourme sur les membres des recalcitrants. Il y en eut qui pleurerent ; les vieux frissonnaient et se mordaient les levres. Je regardai avec terreur tous ces profils sinistres dans leurs cadres de fer.

Ainsi, après la visite des medecins, la visite des geoliers ; après la visite des geoliers, le ferrage. Trois actes a ce spectacle.

Un rayon de soleil reparut. On eut dit qu'il mettait le feu a tous ces cerveaux. Les forcats se leverent a la fois, comme par un mouvement convulsif. Les cinq cordons se rattachèrent par les mains, et tout a coup se formerent en ronde immense autour de la branche de la lanterne. Ils tournaient a fatiguer les yeux. Ils chantaient une chanson du bagne, une romance d'argot, sur un air tantot plaintif, tantot furieux et gai ; on entendait par intervalles des cris greles, des eclats de rire déchirés et haletants se meler aux mysterieuses paroles ; puis des acclamations furibondes ; et les chaines qui s'entre-choquaient en cadence servaient d'orchestre a ce chant plus rauque que leur bruit. Si je cherchais une image du sabbat, je ne la voudrais ni meilleure ni pire.

On apporta dans le preau un large baquet. Les gardes-chiourme rompirent la danse des forcats a coups de baton, et les conduisirent a ce baquet, dans lequel on voyait nager je ne sais quelles herbes dans je ne sais quel liquide fumant et sale. Ils mangerent.

Puis, ayant mange, ils jeterent sur le pave ce qui restait de leur soupe et de leur pain bis, et se remirent a danser et a chanter. Il parait qu'on leur laisse cette liberte le jour du ferrage et la nuit qui le suit.

J'observais ce spectacle etrange avec une curiosite si avide, si palpitante, si attentive, que je m'etais oublie moi-meme. Un profond sentiment de pitie me remuait jusqu'aux entrailles, et leurs rires me faisaient pleurer.

Tout a coup, a travers la reverie profonde ou j'etais tombe, je vis la ronde hurlante s'arreter et se taire. Puis tous les yeux se tournerent vers la fenetre que j'occupais. -- Le condamne ! le condamne ! crierent-ils tous en me montrant du doigt ; et les explosions de joie redoublerent.

Je restai petrifie.

J'ignore d'ou ils me connaissaient et comment ils m'avaient reconnu.

-- Bonjour ! bonsoir ! me crierent-ils avec leur ricanement atroce. Un des plus jeunes, condamne aux galeres perpetuelles, face luisante et plombee, me regarda d'un air d'envie en disant : -- Il est heureux ! il sera rogne ! Adieu, camarade !

Je ne puis dire ce qui se passait en moi. J'etais leur camarade en effet. La Greve est soeur de Toulon. J'etais meme place plus bas qu'eux ; ils me faisaient honneur. Je frissonnai.

Oui, leur camarade ! Et quelques jours plus tard, j'aurais pu aussi, moi, etre un spectacle pour eux.

J'etais demeure a la fenetre, immobile, perclus, paralyse. Mais quand je vis les cinq cordons s'avancer, se ruer vers moi avec des paroles d'une infernale cordialite ; quand j'entendis le tumultueux fracas de leurs chaines, de leurs clameurs, de leurs pas, au pied du mur, il me sembla que cette nuée de demons escaladait ma miserable cellule ; je poussai un cri, je me jetai sur la porte d'une violence a la briser ; mais pas moyen de fuir ; les verrous etaient tires en dehors. Je heurtai, j'appelai avec rage. Puis il me sembla entendre de plus pres encore les effrayantes voix des forcats. Je crus voir leurs tetes hideuses paraître deja au bord de ma fenetre, je poussai un second cri d'angoisse, et je tombai evanou.

Quand je revins a moi, il etait nuit. J'etais couche dans un grabat ; une lanterne qui vacillait au plafond me fit voir d'autres grabats alignes des deux cotes du mien. Je compris qu'on m'avait transporte a l'infirmierie.

Je restai quelques instants eveille, mais sans pensee et sans souvenir, tout entier au bonheur d'etre dans un lit. Certes, en d'autres temps, ce lit d'hospital et de prison m'eut fait reculer de degout et de pitie ; mais je n'etais plus le meme homme. Les draps etaient gris et rudes au toucher, la couverture maigre et trouee ; on sentait la paillasse a travers le matelas ; qu'importe ! mes membres pouvaient se deroidir a l'aise entre ces draps grossiers ; sous cette couverture, si mince qu'elle fut, je sentais se dissiper peu a peu cet horrible froid de la moelle des os dont j'avais pris l'habitude. -- Je me rendormis.

Un grand bruit me reveilla ; il faisait petit jour. Ce bruit venait du dehors ; mon lit etait a cote de la fenetre, je me levai sur mon seant pour voir ce que c'etait.

La fenetre donnait sur la grande cour de Bicetre. Cette cour etait pleine de monde ; deux haies de veterans avaient peine a maintenir libre, au milieu de cette foule, un etroit chemin qui traversait la cour. Entre ce double rang de soldats cheminaient lentement, cahotees a chaque pave, cinq longues charrettes chargees d'hommes ; c'etaient les forcats qui partaient.

Ces charrettes etaient decouvertes. Chaque cordon en occupait une. Les forcats etaient assis de cote sur chacun des bords, adosses les uns aux autres, separees par la chaine commune, qui se developpait dans la longueur du chariot, et sur l'extremite de laquelle un argousin debout, fusil charge, tenait le pied. On entendait bruire leurs fers, et, a chaque secousse de la voiture, on voyait sauter leurs tetes et balloter leurs jambes pendantes.

Une pluie fine et penetrante glacait l'air, et collait sur leurs genoux leurs pantalons de toile, de gris devenus noirs. Leurs longues barbes, leurs cheveux courts ruisselaient ; leurs visages etaient violets ; on les voyait grelotter, et leurs dents grincaient de rage et de froid. Du reste, pas de mouvements possibles. Une fois rive a cette chaine, on n'est plus qu'une fraction de ce tout hideux qu'on appelle le cordon, et qui se meut comme un seul homme. L'intelligence doit abdiquer, le carcan du bagne la condamne a mort ; et quant a l'animal lui-meme, il ne doit plus avoir de besoins et d'appetits qu'a heures fixes. Ainsi, immobiles, la plupart demi-nus, tetes decouvertes et pieds pendants, ils commencent leur voyage de vingt-cinq jours, charges sur les memes charrettes, vetus des memes vetements pour le soleil a plomb de juillet et pour les froides pluies de novembre. On dirait que les hommes veulent mettre le ciel de moitie dans leur office de bourreaux.

Il s'était établi entre la foule et les charrettes je ne sais quel horrible dialogue ; injures d'un cote, bravades de l'autre, imprecations des deux parts ; mais, a un signe du capitaine, je vis les coups de baton pleuvoir au hasard dans les charrettes, sur les epaules ou sur les tetes, et tout rentra dans cette espece de calme exterieur qu'on appelle l'ordre. Mais les yeux etaient pleins de vengeance, et les poings des miserables se crispaient sur leurs genoux.

Les cinq charrettes, escortees de gendarmes a cheval et d'argousins a pied, disparurent successivement sous la haute porte cintree de Bicetre ; une sixieme les suivit, dans laquelle ballottaient pele-mele les chaudieres, les gamelles de cuivre et les chaines de rechange. Quelques gardes-chiourme qui s'etaient attardes a la cantine sortirent en courant pour rejoindre leur escouade. La foule s'ecoula. Tout ce spectacle s'evanouit comme une fantasmagorie. On entendit s'affaiblir par degres dans l'air le bruit lourd des roues et des pieds des chevaux sur la route pavee de Fontainebleau, le claquement des fouets, le cliquetis des chaines, et les hurlements du peuple qui souhaitait malheur au voyage des galeriens.

Et c'est la pour eux le commencement !

Que me disait-il donc, l'avocat ? Les galeres ! Ah ! oui, plutot mille fois la mort, plutot l'echafaud que le bagne, plutot le neant que l'enfer ; plutot livrer mon cou au couteau de Guillotin qu'au carcan de la chiourme ! Les galeres, juste ciel !

XV

Malheureusement je n'etais pas malade. Le lendemain il fallut sortir de l'infirmerie. Le cachot me reprit.

Pas malade ! en effet, je suis jeune, sain et fort. Le sang coule librement dans mes veines ; tous mes membres obeissent a tous mes caprices ; je suis robuste de corps et d'esprit, constitue pour une longue vie ; oui, tout cela est vrai ; et cependant j'ai une maladie, une maladie mortelle, une maladie faite de la main des hommes.

Depuis que je suis sorti de l'infirmerie, il m'est venu une idee poignante, une idee a me rendre fou, c'est que j'aurais peut-etre pu m'evader si l'on m'y avait laisse. Ces medecins, ces soeurs de charite, semblaient prendre interet a moi. Mourir si jeune et d'une telle mort ! On eut dit qu'ils me plaignaient, tant ils etaient empressees autour de mon chevet. Bah ! curiosite ! Et puis, ces gens qui guerissent vous guerissent bien d'une fièvre, mais non d'une sentence de mort. Et pourtant cela leur serait si facile ! une porte ouverte ! Qu'est-ce que cela leur ferait ?

Plus de chance maintenant ! Mon pourvoi sera rejete, parce que tout est en regle ; les temoins ont bien temoigne, les plaideurs ont bien plaide, les juges ont bien juge. Je n'y compte pas, a moins que... Non, folie ! plus d'esperance ! Le pourvoi, c'est une corde qui vous tient suspendu au-dessus de l'abime, et qu'on entend craquer a chaque instant, jusqu'a ce qu'elle se casse. C'est comme si le couteau de la guillotine mettait six semaines a tomber.

Si j'avais ma grace ? -- Avoir ma grace ! Et par qui ? et pourquoi ? et comment ? Il est impossible qu'on me fasse grace. L'exemple ! comme ils disent.

Je n'ai plus que trois pas a faire : Bicetre, la Conciergerie, la Greve.

XVI

Pendant le peu d'heures que j'ai passees a l'infirmerie, je m'etais assis pres d'une fenetre, au soleil -- il avait reparu -- ou du moins recevant du soleil tout ce que les grilles de la croisee m'en laissaient.

J'etais la, ma tete pesante et embrassee dans mes deux mains, qui en avaient plus qu'elles n'en pouvaient porter, mes coudes sur mes genoux, les pieds sur les barreaux de ma chaise ; car l'abattement fait que je me courbe et me replie sur moi-meme comme si je n'avais plus ni os dans les membres ni muscles dans la chair.

L'odeur etouffee de la prison me suffoquait plus que jamais, j'avais encore dans l'oreille tout ce bruit de chaines des galeriens, j'eprouvais une grande lassitude de Bicetre. Il me semblait que le bon Dieu devrait bien avoir pitie de moi et m'envoyer au moins un petit oiseau pour chanter la, en face, au bord du toit.

Je ne sais si ce fut le bon Dieu ou le demon qui m'exauca ; mais presque au meme moment j'entendis s'elever sous ma fenetre une voix, non celle d'un oiseau, mais bien mieux : la voix pure, fraiche, veloutee d'une jeune fille de quinze ans. Je levai la tete comme en sursaut, j'ecoutai avidement la chanson qu'elle chantait. C'etait un air lent et langoureux, une espece de roucoulement triste et lamentable ; voici les paroles :

C'est dans la rue du Mail Ou j'ai ete coltige,  
Malure, Par trois coquins de railles,  
Lirlonfa malurette, Sur mes -sique 'ont fonce,  
Lirlonfa malure.

Je ne saurais dire combien fut amer mon desappointement. La voix

continua :

Sur mes sique' ont fonce,  
Malure. Ils m'ont mis la tartouve,  
Lirlonfa malurette, Grand Meudon est aboule,  
Lirlonfa malure. Dans mon trimin rencontre,  
Lirlonfa malurette, Un peigre du quartier  
Lirlonfa malure.

Un peigre du quartier  
Malure. -- Va-t'en dire a ma largue,  
Lirlonfa malurette,  
Que je suis enfourraile,  
Lirlonfa malure. Ma largue tout en colere,  
Lirlonfa malurette,

M'dit : Qu'as-tu donc morfille ?  
Lirlonfa malure.

M'dit : Qu'as-tu donc morfille ?  
Malure. -- J'ai fait suer un chene,  
Lirlonfa malurette, Son auberg j'ai engante,  
Lirlonfa malure, Son auberg et sa toquante,  
Lirlonfa malurette, Et ses attach's de ces,  
Lirlonfa malure.

Et ses attach's de ces,  
Malure. Ma largu' part pour Versailles,  
Lirlonfa malurette, Aux pieds d' sa majeste,  
Lirlonfa malure. Elle lui fonce un babillard,  
Lirlonfa malurette, Pour m' faire defourrailler  
Lirlonfa malure.

Pour m'faire defourrailler  
Malure. -- Ah ! si j'en defourraile,  
Lirlonfa malurette, Ma largue j'entiferai,  
Lirlonfa malure.  
J' li ferai porter fontange,  
Lirlonfa malurette,  
Et souliers galuches, Lirlonfa malure.  
Et souliers galuches,

Malure. Mais grand dabe qui s'fache,  
Lirlonfa malurette,  
Dit : -- Par mon caloquet,  
Lirlonfa malure,

J' li ferai danser une danse,  
Lirlonfa malurette, Ou il n'y a pas de plancher  
Lirlonfa malure.

Je n'en ai pas entendu et n'aurais pu en entendre davantage. Le sens a  
demi compris et a demi cache de cette horrible plainte ; cette

lutte du brigand avec le guet, ce voleur qu'il rencontre et qu'il  
depeche a sa femme, cet epouvantable message : J'ai assassine un homme  
et je suis arrete, j'ai fait suer un chene et je suis enfourraile ;  
cette femme qui court a Versailles avec un placet, et cette Majeste  
qui s'indigne et menace le coupable de lui faire danser la danse ou il  
n'y a pas de plancher ; et tout cela chante sur l'air le plus doux et  
par la plus douce voix qui ait jamais endormi l'oreille humaine !...  
J'en suis reste navre, glace, aneanti. C'etait une chose repoussante  
que toutes ces monstrueuses paroles sortant de cette bouche vermeille  
et fraiche. On eut dit la bave d'une limace sur une rose.

Je ne saurais rendre ce que j'eouvais ; j'etais a la fois blesse et  
caresse. Le patois de la caverne et du bagne, cette langue  
ensanglantee et grotesque, ce hideux argot, marie a une voix de jeune  
fille, gracieuse transition de la voix d'enfant a la voix de femme !  
tous ces mots difformes et mal faits, chantes, cadences, perles !

Ah ! qu'une prison est quelque chose d'infame ! Il y a un venin qui y  
saliit tout. Tout s'y fletrit, meme la chanson d'une fille de quinze  
ans ! Vous y trouvez un oiseau, il a de la boue sur son aile ; vous y  
cueillez une jolie fleur, vous la respirez ; elle pue.

## XVII

Oh ! si je m'evadais, comme je courrais a travers champs !

Non, il ne faudrait pas courir. Cela fait regarder et soupconner. Au  
contraire, marcher lentement, tete levee, en chantant. Tacher d'avoir  
quelque vieux sarrau bleu a dessins rouges. Cela deguise bien. Tous  
les maraichers des environs en portent.

Je sais aupres d'Arcueil un fourre d'arbres a cote d'un marais, ou,  
etant au college, je venais avec mes camarades pecher des grenouilles  
tous les jeudis. C'est la que je me cacherais jusqu'au soir.

La nuit tombee, je reprendrais ma course. J'irais a Vincennes. Non, la  
riviere m'empecherait. J'irais a Arpajon. -- Il aurait mieux valu  
prendre du cote de Saint-Germain, et aller au Havre, et m'embarquer  
pour l'Angleterre. -- N'importe ! j'arrive a Longjumeau. Un gendarme  
passe ; il me demande mon passeport... Je suis perdu !

Ah ! malheureux reveur, brise donc d'abord le mur epais de trois pieds  
qui t'emprisonne ! La mort ! la mort !

Quand je pense que je suis venu tout enfant, ici, a Bicetre, voir le  
grand puits et les fous !

## XVIII

Pendant que j'écrivais tout ceci, ma lampe a pali, le jour est venu, l'horloge de la chapelle a sonné six heures. --

Qu'est-ce que cela veut dire ? Le guichetier de garde vient d'entrer dans mon cachot, il a ôté sa casquette, m'a salué, s'est excusé de me déranger et m'a demandé, en adoucissant de son mieux sa rude voix, ce que je désirais à déjeuner...

Il m'a pris un frisson. -- Est-ce que ce serait pour aujourd'hui ?

## XIX

C'est pour aujourd'hui !

Le directeur de la prison lui-même vient de me rendre visite. Il m'a demandé en quoi il pourrait m'être agréable ou utile, a exprimé le désir que je n'eusse pas à me plaindre de lui ou de ses subordonnés, s'est informé avec intérêt de ma santé et de la façon dont j'avais passé la nuit ; en me quittant, il m'a appelé monsieur !

C'est pour aujourd'hui !

## XX

Il ne croit pas, ce geolier, que j'aie à me plaindre de lui et de ses sous-geoliers. Il a raison. Ce serait mal à moi de me plaindre ; ils ont fait leur métier, ils m'ont bien gardé ; et puis ils ont été polis à l'arrivée et au départ. Ne dois-je pas être content ?

Ce bon geolier, avec son sourire benin, ses paroles caressantes, son œil qui flatte et qui espionne, ses grosses et larges mains, c'est la prison incarnée, c'est Bicêtre qui s'est fait homme. Tout est prison autour de moi ; je retrouve la prison sous toutes les formes, sous la forme humaine comme sous la forme de grille ou de verrou. Ce mur, c'est de la prison en pierre ; cette porte, c'est de la prison en bois ; ces guichetiers, c'est de la prison en chair et en os. La prison est une espèce d'être horrible, complet, indivisible, moitié maison, moitié homme. Je suis sa proie ; elle me couve, elle m'enlace de tous ses replis. Elle m'enferme dans ses murailles de granit, me cadenasse sous ses serrures de fer, et me surveille avec ses yeux de geolier.

Ah ! miserable ! que vais-je devenir ? qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ?

XXI

Je suis calme maintenant. Tout est fini, bien fini. Je suis sorti de l'horrible anxiété ou m'avait jeté la visite du directeur. Car, je l'avoue, j'espérais encore. -- Maintenant, Dieu merci, je n'espère plus.

Voici ce qui vient de se passer :

Au moment où six heures et demie sonnaient, -- non, c'était l'avant-quart -- la porte de mon cachot s'est rouverte. Un vieillard à tête blanche, vêtu d'une redingote brune, est entré. Il a entr'ouvert sa redingote. J'ai vu une soutane, un rabat. C'était un prêtre.

Ce prêtre n'était pas l'aumônier de la prison. Cela était sinistre.

Il s'est assis en face de moi avec un sourire bienveillant ; puis a secoué la tête et levé les yeux au ciel, c'est-à-dire à la voûte du cachot. Je l'ai compris.

-- Mon fils, m'a-t-il dit, êtes-vous préparé ?

Je lui ai répondu d'une voix faible :

-- Je ne suis pas préparé, mais je suis prêt.

Pendant ma vue s'est troublée, une sueur glacée est sortie à la fois de tous mes membres, j'ai senti mes tempes se gonfler, et j'avais les oreilles pleines de bourdonnements.

Pendant que je vacillais sur ma chaise comme endormi, le bon vieillard parlait. C'est du moins ce qu'il m'a semblé, et je crois me souvenir que j'ai vu ses lèvres remuer, ses mains s'agiter, ses yeux reluire.

La porte s'est rouverte une seconde fois. Le bruit des verrous nous arracha, moi à ma stupeur, lui à son discours. Une espèce de monsieur, en habit noir, accompagné du directeur de la prison, s'est présenté, et m'a salué profondément. Cet homme avait sur le visage quelque chose de la tristesse officielle des employés des pompes funèbres. Il tenait un rouleau de papier à la main.

-- Monsieur, m'a-t-il dit avec un sourire de courtoisie, je suis huissier près la cour royale de Paris. J'ai l'honneur de vous apporter un message de la part de monsieur le procureur général.

La première secousse était passée. Toute ma présence d'esprit m'était

revenue.

-- C'est monsieur le procureur general, lui ai-je repondu, qui a demande si instamment ma tete ? Bien de l'honneur pour moi qu'il m'ecrive. J'espere que ma mort lui va faire grand plaisir ; car il me serait dur de penser qu'il l'a sollicitee avec tant d'ardeur et qu'elle lui etait indifferente.

J'ai dit tout cela, et j'ai repris d'une voix ferme :

-- Lisez, monsieur !

Il s'est mis a me lire un long texte, en chantant a la fin de chaque ligne et en hesitant au milieu de chaque mot. C'etait le rejet de mon pourvoi.

-- L'arret sera executee aujourd'hui en place de Greve, a-t-il ajoute quand il a eu termine, sans lever les yeux de dessus son papier timbre. Nous partons a sept heures et demie precises pour la Conciergerie. Mon cher monsieur aurez-vous l'extreme bonte de me suivre ?

Depuis quelques instants je ne l'ecoutais plus. Le directeur causait avec le pretre ; lui avait l'oeil fixe sur son papier ; je regardais la porte, qui etait restee entrouverte... -- Ah ! miserable ! quatre fusiliers dans le corridor !

L'huissier a repete sa question, en me regardant cette fois.

-- Quand vous voudrez, lui ai-je repondu. A votre aise !

Il m'a salue en disant :

-- J'aurai l'honneur de venir vous chercher dans une demi-heure.

Alors ils m'ont laisse seul.

Un moyen de fuir, mon Dieu ! un moyen quelconque ! Il faut que je m'evade ! il le faut ! sur-le-champ ! par les portes, par les fenetres, par la charpente du toit ! quand meme je devrais laisser de ma chair apres les poutres !

O rage ! demons ! malediction ! Il faudrait des mois pour percer ce mur avec de bons outils, et je n'ai ni un clou, ni une heure !

XXII

De la Conciergerie.

Me voici transfere, comme dit le proces-verbal.

Mais le voyage vaut la peine d'etre conte.

Sept heures et demie sonnaient lorsque l'huissier s'est presente de nouveau au seuil de mon cachot. -- Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends. -- Helas ! lui et d'autres !

Je me suis leve, j'ai fait un pas ; il m'a semble que je n'en pourrais faire un second, tant ma tete etait lourde et mes jambes faibles. Cependant je me suis remis et j'ai continue d'une allure assez ferme. Avant de sortir du cabanon, j'y ai promene un dernier coup d'oeil. -- Je l'aimais, mon cachot. -- Puis, je l'ai laisse vide et ouvert ; ce qui donne a un cachot un air singulier.

Au reste, il ne le sera pas longtemps. Ce soir on y attend quelqu'un, disaient les porte-clefs, un condamne que la cour d'assises est en train de faire a l'heure qu'il est.

Au detour du corridor l'aumonier nous a rejoints. Il venait de dejeuner.

Au sortir de la geole, le directeur m'a pris affectueusement la main, et a renforce mon escorte de quatre veterans.

Devant la porte de l'infirmerie, un vieillard moribond m'a crie : Au revoir !

Nous sommes arrives dans la cour. J'ai respire ; cela m'a fait du bien.

Nous n'avons pas marche longtemps a l'air. Une voiture attellee de chevaux de poste stationnait dans la premiere cour ; c'est la meme voiture qui m'avait amene ; une espece de cabriolet oblong, divise en deux sections par une grille transversale de fil de fer si epaisse qu'on la dirait tricotee. Les deux sections ont chacune une porte, l'une devant, l'autre derriere la carriole. Le tout si sale, si noir si poudreux, que le corbillard des pauvres est un carrosse du sacre en comparaison.

Avant de m'ensevelir dans cette tombe a deux roues, j'ai jete un regard dans la cour, un de ces regards desesperes devant lesquels il semble que les murs devraient crouler. La cour, espece de petite place plantee d'arbres, etait plus encombree encore de spectateurs que pour les galeriens. Deja la foule !

Comme le jour du depart de la chaine, il tombait une pluie de la saison, une pluie fine et glacee qui tombe encore a l'heure ou j'ecris, qui tombera sans doute toute la journee, qui durera plus que moi.

Les chemins etaient effondres, la cour pleine de fange et d'eau. J'ai eu plaisir a voir cette foule dans cette boue.

Nous sommes montes, l'huissier et un gendarme, dans le compartiment de

devant ; le pretre, moi et un gendarme dans l'autre. Quatre gendarmes a cheval autour de la voiture. Ainsi, sans le postillon, huit hommes pour un homme.

Pendant que je montais, il y avait une vieille aux yeux gris qui disait : -- J'aime encore mieux cela que la chaine.

Je conçois. C'est un spectacle qu'on embrasse plus aisement d'un coup d'oeil, c'est plus tot vu. C'est tout aussi beau et plus commode. Rien ne vous distrait. Il n'y a qu'un homme, et sur cet homme seul autant de misere que sur tous les forcats a la fois. Seulement cela est moins eparpille ; c'est une liqueur concentree, bien plus savoureuse.

La voiture s'est ebranlee. Elle a fait un bruit sourd en passant sous la voute de la grande porte, puis a debouche dans l'avenue, et les lourds battants de Bicetre se sont refermes derriere elle. Je me sentais emporte avec stupeur, comme un homme tombe en lethargie qui ne peut ni remuer ni crier et qui entend qu'on l'enterre. J'ecoutais vaguement les paquets de sonnettes pendus au cou des chevaux de poste sonner en cadence et comme par hoquets, les roues ferrees bruire sur le pave ou cogner la caisse en changeant d'orniere, le galop sonore des gendarmes autour de la carriole, le fouet claquant du postillon. Tout cela me semblait comme un tourbillon qui m'emportait.

A travers le grillage d'un judas perce en face de moi, mes yeux s'etaient fixes machinalement sur l'inscription gravee en grosses lettres au-dessus de la grande porte de Bicetre : HOSPICE DE LA VIEILLESSE.

-- Tiens, me disais-je, il parait qu'il y a des gens qui vieillissent, la.

Et, comme on fait entre la veille et le sommeil, je retournais cette idee en tous sens dans mon esprit engourdi de douleur. Tout a coup la carriole, en passant de l'avenue dans la grande route, a change le point de vue de la lucarne. Les tours de Notre-Dame sont venues s'y encadrer, bleues et a demi effacees dans la brume de Paris. Sur-le-champ le point de vue de mon esprit a change aussi. J'etais devenu machine comme la voiture. A l'idee de Bicetre a succede l'idee des tours de Notre-Dame. -- Ceux qui seront sur la tour ou est le drapeau verront bien, me suis-je dit en souriant stupidement.

Je crois que c'est a ce moment-la que le pretre s'est remis a me parler. Je l'ai laisse dire patiemment. J'avais deja dans l'oreille le bruit des roues, le galop des chevaux, le fouet du postillon. C'etait un bruit de plus.

J'ecoutais en silence cette chute de paroles monotones qui assoupissaient ma pensee comme le murmure d'une fontaine, et qui passaient devant moi, toujours diverses et toujours les memes, comme les ormeaux tordus de la grande route, lorsque la voix breve et saccadee de l'huissier, place sur le devant, est venue subitement me secouer.

-- Eh bien ! monsieur l'abbé, disait-il avec un accent presque gai, qu'est-ce que vous savez de nouveau ?

C'est vers le prêtre qu'il se retournait en parlant ainsi.

L'aumonier, qui me parlait sans relâche, et que la voiture assourdissait, n'a pas répondu.

-- He ! he ! a repris l'huissier en haussant la voix pour avoir le dessus sur le bruit des roues ; infernale voiture !

Infernale ! En effet. Il a continué :

-- Sans doute, c'est le cahot ; on ne s'entend pas. Qu'est-ce que je voulais donc dire ? Faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que je voulais dire, monsieur l'abbé ! -- Ah ! savez-vous la grande nouvelle de Paris, aujourd'hui ?

J'ai tressailli, comme s'il parlait de moi.

-- Non, a dit le prêtre, qui avait enfin entendu, je n'ai pas eu le temps de lire les journaux ce matin. Je verrai cela ce soir. Quand je suis occupé comme cela toute la journée, je recommande au portier de me garder mes journaux, et je les lis en rentrant.

-- Bah ! a repris l'huissier, il est impossible que vous ne sachiez pas cela. La nouvelle de Paris ! la nouvelle de ce matin !

J'ai pris la parole.

-- Je crois la savoir.

L'huissier m'a regardé.

-- Vous ! vraiment ! En ce cas, qu'en dites-vous ?

-- Vous êtes curieux ! lui ai-je dit.

-- Pourquoi, monsieur ? a répliqué l'huissier. Chacun a son opinion politique. Je vous estime trop pour croire que vous n'avez pas la votre. Quant à moi, je suis tout à fait d'avis du rétablissement de la garde nationale. J'étais sergent de ma compagnie, et, ma foi, c'était fort agréable.

Je l'ai interrompu.

-- Je ne croyais pas que ce fut de cela qu'il s'agissait.

-- Et de quoi donc ? Vous disiez savoir la nouvelle...

-- Je parlais d'une autre, dont Paris s'occupe aussi aujourd'hui.

L'imbecile n'a pas compris ; sa curiosité s'est éveillée.

-- Une autre nouvelle ? Ou diable avez-vous pu apprendre des nouvelles ? Laquelle, de grâce, mon cher monsieur ? Savez-vous ce que c'est, monsieur l'abbé ? êtes-vous plus au courant que moi ? Mettez-moi au fait, je vous prie. De quoi s'agit-il ? -- Voyez-vous, j'aime les nouvelles. Je les conte à monsieur le président, et cela l'amuse.

Et mille billevesées. Il se tournait tour à tour vers le prêtre et vers moi, et je ne répondais qu'en haussant les épaules.

-- Eh bien ! m'a-t-il dit, à quoi pensez-vous donc ?

-- Je pense, ai-je répondu, que je ne penserai plus ce soir.

-- Ah ! c'est cela ! a-t-il répliqué. Allons, vous êtes trop triste ! M. Castaing causait.

Puis, après un silence :

-- J'ai conduit M. Papavoine ; il avait sa casquette de loutre et fumait son cigare. Quant aux jeunes gens de La Rochelle, ils ne parlaient qu'entre eux. Mais ils parlaient.

Il a fait encore une pause, et a poursuivi :

-- Des fous ! des enthousiastes ! Ils avaient l'air de mépriser tout le monde. Pour ce qui est de vous, je vous trouve vraiment bien pensif, jeune homme.

-- Jeune homme ! lui ai-je dit, je suis plus vieux que vous ; chaque quart d'heure qui s'écoule me vieillit d'une année.

Il s'est retourné, m'a regardé quelques minutes avec un étonnement inepte, puis s'est mis à ricaner lourdement.

-- Allons, vous voulez rire, plus vieux que moi ! je serais votre grand-père.

-- Je ne veux pas rire, lui ai-je répondu gravement.

Il a ouvert sa tabatière.

-- Tenez, cher monsieur, ne vous fâchez pas ; une prise de tabac, et ne me gardez pas rancune.

-- N'ayez pas peur ; je n'aurai pas longtemps à vous la garder.

En ce moment sa tabatière, qu'il me tendait, a rencontré le grillage qui nous séparait. Un cahot a fait qu'elle l'a heurté assez violemment et est tombée tout ouverte sous les pieds du gendarme.

-- Maudit grillage ! s'est ecrie l'huissier.

Il s'est tourne vers moi.

-- Eh bien ! ne suis-je pas malheureux ? tout mon tabac est perdu !

-- Je perds plus que vous, ai-je repondu en souriant.

Il a essaye de ramasser son tabac, en grommelant entre ses dents :

-- Plus que moi ! cela est facile a dire. Pas de tabac jusqu'a Paris !  
c'est terrible !

L'aumonier alors lui a adresse quelques paroles de consolation, et je ne sais si j'etais preoccupe, mais il m'a semble que c'etait la suite de l'exhortation dont j'avais eu le commencement. Peu a peu la conversation s'est engagee entre le pretre et l'huissier ; je les ai laisses parler de leur cote, et je me suis mis a penser du mien.

En abordant la barriere, j'etais toujours preoccupe sans doute, mais Paris m'a paru faire un plus grand bruit qu'a l'ordinaire.

La voiture s'est arretee un moment devant l'octroi. Les douaniers de ville l'ont inspectee. Si c'eut ete un mouton ou un boeuf qu'on eut mene a la boucherie, il aurait fallu leur jeter une bourse d'argent ; mais une tete humaine ne paie pas de droit. Nous avons passe.

Le boulevard franchi, la carriole s'est enfoncee au grand trot dans ces vieilles rues tortueuses du faubourg Saint-Marceau et de la Cite, qui serpentent et s'entrecoupent comme les mille chemins d'une fourmilere. Sur le pave de ces rues etroites le roulement de la voiture est devenu si bruyant et si rapide, que je n'entendais plus rien du bruit exterieur. Quand je jetais les yeux par la petite lucarne carree, il me semblait que le flot des passants s'arretait pour regarder la voiture, et que des bandes d'enfants couraient sur sa trace. Il m'a semble aussi voir de temps en temps dans les carrefours ca et la un homme ou une vieille en haillons, quelquefois les deux ensemble, tenant en main une liasse de feuilles imprimees que les passants se disputaient, en ouvrant la bouche comme pour un grand cri.

Huit heures et demie sonnaient a l'horloge du Palais au moment ou nous sommes arrives dans la cour de la Conciergerie. La vue de ce grand escalier, de cette noire chapelle, de ces guichets sinistres, m'a glace. Quand la voiture s'est arretee, j'ai cru que les battements de mon coeur allaient s'arreter aussi.

J'ai recueilli mes forces ; la porte s'est ouverte avec la rapidite de l'eclair ; j'ai saute a bas du cachot roulant, et je me suis enfonce a grands pas sous la voute entre deux haies de soldats. Il s'etait deja forme une foule sur mon passage.

Tant que j'ai marche dans les galeries publiques du Palais de Justice, je me suis senti presque libre et a l'aise ; mais toute ma resolution m'a abandonne quand on a ouvert devant moi des portes basses, des escaliers secrets, des couloirs interieurs, de longs corridors etouffes et sourds, ou il n'entre que ceux qui condamnent ou ceux qui sont condammes.

L'huissier m'accompagnait toujours. Le pretre m'avait quitte pour revenir dans deux heures ; il avait ses affaires.

On m'a conduit au cabinet du directeur, entre les mains duquel l'huissier m'a remis. C'etait un echange. Le directeur l'a prie d'attendre un instant, lui annoncant qu'il allait avoir du gibier a lui remettre, afin qu'il le conduisit sur-le-champ a Bicetre par le retour de la carriole. Sans doute le condamne d'aujourd'hui, celui qui doit coucher ce soir sur la botte de paille que je n'ai pas eu le temps d'user.

-- C'est bon, a dit l'huissier au directeur, je vais attendre un moment ; nous ferons les deux proces-verbaux a la fois, cela s'arrange bien.

En attendant, on m'a depose dans un petit cabinet attenant a celui du directeur. La on m'a laisse seul, bien verrouille.

Je ne sais a quoi je pensais, ni depuis combien de temps j'etais la, quand un brusque et violent eclat de rire a mon oreille m'a reveille de ma reverie.

J'ai leve les yeux en tressaillant. Je n'etais plus seul dans la cellule. Un homme s'y trouvait avec moi, un homme d'environ cinquante-cinq ans, de moyenne taille ; ride, voute, grisonnant ; a membres trapus ; avec un regard louche dans des yeux gris, un rire amer sur le visage ; sale, en guenilles, demi-nu, repoussant a voir.

Il parait que la porte s'etait ouverte, l'avait vomi, puis s'etait refermee sans que je m'en fusse apercu. Si la mort pouvait venir ainsi !

Nous nous sommes regardes quelques secondes fixement, l'homme et moi ; lui, prolongeant son rire qui ressemblait a un rale ; moi, demi-etonne, demi-effraye.

-- Qui etes-vous ? lui ai-je dit enfin.

-- Drole de demande ! a-t-il repondu. Un friauche.

-- Un friauche ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cette question a redoublé sa gaieté.

-- Cela veut dire, s'est-il écrié au milieu d'un éclat de rire, que le taule jouera au panier avec ma sorbonne dans six semaines, comme il va faire avec ta tronche dans six heures. -- Ha ! ha ! il paraît que tu comprends maintenant.

En effet, j'étais pâle, et mes cheveux se dressaient. C'était l'autre condamné, le condamné du jour, celui qu'on attendait à Bicêtre, mon héritier.

Il a continué :

-- Que veux-tu ? voilà mon histoire à moi. Je suis fils d'un bon peigre ; c'est dommage que Charlot [Note : Le bourreau.] ait pris la peine un jour de lui attacher sa cravate. C'était quand regnait la potence, par la grâce de Dieu. À six ans, je n'avais plus ni père ni mère ; l'été, je faisais la roue dans la poussière au bord des routes, pour qu'on me jetât un sou par la portière des chaises de poste ; l'hiver, j'allais pieds nus dans la boue en soufflant dans mes doigts tout rouges ; on voyait mes cuisses à travers mon pantalon. À neuf ans, j'ai commencé à me servir de mes louches [Note : Mes mains.], de temps en temps je vidais une fouillouse [Note : une poche.], je filais une pelure [Note : Je volais un manteau.] ; à dix ans, j'étais un marlou [Note : Un filou.]. Puis j'ai fait des connaissances ; à dix-sept, j'étais un grinche [Note : Un voleur.]. Je forçais une boutanche, je faussais une tournante. [Note : Je forçais une boutique, je faussais une clef.] On m'a pris. J'avais l'âge, on m'a envoyé ramer dans la petite marine [Note : Les galères.]. Le bagne, c'est dur ; coucher sur une planche, boire de l'eau claire, manger du pain noir, trainer un imbécile de boulet qui ne sert à rien ; des coups de bâton et des coups de soleil. Avec cela on est tondu, et moi qui avais de beaux cheveux châtains !... N'importe ! j'ai fait mon temps. Quinze ans, cela s'arrache ! J'avais trente-deux ans. Un beau matin on me donna une feuille de route et soixante-six francs que je m'étais amassés dans mes quinze ans de galères, en travaillant seize heures par jour, trente jours par mois, et douze mois par année. C'est égal, je voulais être honnête homme avec mes soixante-six francs, et j'avais de plus beaux sentiments sous mes guenilles qu'il n'y en a sous une serpillière de ratichon [Notes : Une soutane d'abbé.]. Mais que les diables soient avec le passeport ! Il était jaune, et on avait écrit dessus forcat libéré. Il fallait montrer cela partout où je passais et le présenter tous les huit jours au maire du village où l'on me forçait de taper [Note : Habiter.]. La belle recommandation ! un galérien ! Je faisais peur, et les petits enfants se sauvaient, et l'on fermait les portes. Personne ne voulait me donner d'ouvrage. Je mangeai mes soixante-six francs. Et puis il fallut vivre. Je montrai mes bras bons au travail, on ferma les portes. J'offris ma journée pour quinze sous, pour dix sous, pour cinq sous. Point. Que faire ? Un jour, j'avais faim, je donnai un coup de coude dans le carreau d'un boulanger ; j'empoignai un pain, et le boulanger m'empoigna ; je ne mangeai pas le pain, et j'eus les galères à perpétuité, avec trois lettres de feu sur l'épaule. -- Je te montrerai, si tu veux. -- On

appelle cette justice-la la recidive. Me voila donc cheval de retour [Note : Ramene au bagne.]. On me remit a Toulon ; cette fois avec les bonnets verts [Note : Les condamnés a perpetuite.]. Il fallait m'évader. Pour cela, je n'avais que trois murs a percer, deux chaines a couper, et j'avais un clou. Je m'évadai. On tira le canon d'alerte ; car, nous autres, nous sommes comme les cardinaux de Rome, habillés de rouge, et on tire le canon quand nous partons. Leur poudre alla aux moineaux. Cette fois, pas de passeport jaune, mais pas d'argent non plus. Je rencontrais des camarades qui avaient aussi fait leur temps ou casse leur ficelle. Leur coire [Note : Leur chef.] me proposa d'être des leurs ; on faisait la grande soulasse sur le trimar [Note : On assassinait sur les grands chemins.]. J'acceptai, et je me mis a tuer pour vivre. C'était tantot une diligence, tantot une chaise de poste, tantot un marchand de boeufs a cheval. On prenait l'argent, on laissait aller au hasard la bete ou la voiture, et l'on enterrait l'homme sous un arbre, en ayant soin que les pieds ne sortissent pas ; et puis on dansait sur la fosse, pour que la terre ne parut pas fraîchement remuée. J'ai vieilli comme cela, gitant dans les broussailles, dormant aux belles étoiles, traqué de bois en bois, mais du moins libre et a moi. Tout a une fin, et autant celle-la qu'une autre. Les marchands de lacets [Note : Les gendarmes.], une belle nuit, nous ont pris au collet. Mes fanandels [Note : Camarades.] se sont sauvés ; mais moi, le plus vieux, je suis resté sous la griffe de ces chats a chapeaux galonnés. On m'a amené ici. J'avais déjà passé par tous les échelons de l'échelle, excepté un. Avoir volé un mouchoir ou tué un homme, c'était tout un pour moi désormais ; il y avait encore une recidive a m'appliquer. Je n'avais plus qu'a passer par le faucheur [Note : Le bourreau.]. Mon affaire a été courte. Ma foi, je commençais a vieillir et a n'être plus bon a rien. Mon pere a épousé la veuve [Note : A été pendu.], moi je me retire a l'abbaye de Mont'-a-Regret [Note : La guillotine.]. -- Voila, camarade.

J'étais resté stupide en l'écoutant. Il s'est remis a rire plus haut encore qu'en commençant, et a voulu me prendre la main. J'ai reculé avec horreur.

-- L'ami, m'a-t-il dit, tu n'as pas l'air brave. Ne va pas faire le singe devant la carline [Note : Le poltron devant la mort.]. Vois-tu, il y a un mauvais moment a passer sur la placarde [Note : Place de Greve.] ; mais cela est sitôt fait ! Je voudrais être la pour te montrer la culbute. Mille dieux ! j'ai envie de ne pas me pourvoir, si l'on veut me faucher aujourd'hui avec toi. Le même pretre nous servira a tous deux ; ca m'est égal d'avoir tes restes. Tu vois que je suis un bon garçon. Hein ! dis, veux-tu ? d'amitié !

Il a encore fait un pas pour s'approcher de moi.

-- Monsieur, lui ai-je répondu en le repoussant, je vous remercie.

Nouveaux éclats de rire a ma réponse.

-- Ah ! ah ! monsieur, vous saluez [Note : Vous.] êtes un marquis ! c'est un marquis !

Je l'ai interrompu :

-- Mon ami, j'ai besoin de me recueillir, laissez-moi.

La gravite de ma parole l'a rendu pensif tout a coup. Il a remue sa tete grise et presque chauve ; puis, creusant avec ses ongles sa poitrine velue, qui s'offrait nue sous sa chemise ouverte :

-- Je comprends, a-t-il murmure entre ses dents ; au fait, le sanglier [Note : Le pretre.] !...

Puis, apres quelques minutes de silence :

-- Tenez, m'a-t-il dit presque timidement, vous etes un marquis, c'est fort bien ; mais vous avez la une belle redingote qui ne vous servira plus a grand'chose ! Le taule la prendra. Donnez-la-moi, je la vendrai pour avoir du tabac.

J'ai ote ma redingote et je la lui ai donnee. Il s'est mis a battre des mains avec une joie d'enfant. Puis, voyant que j'etais en chemise et que je grelottais :

-- Vous avez froid, monsieur, mettez ceci ; il pleut, et vous seriez mouille ; et puis il faut etre decemment sur la charrette.

En parlant ainsi, il otait sa grosse veste de laine grise et la passait dans mes bras. Je le laissais faire.

Alors j'ai ete m'appuyer contre le mur, et je ne saurais dire quel effet me faisait cet homme. Il s'etait mis a examiner la redingote que je lui avais donnee, et poussait a chaque instant des cris de joie.

-- Les poches sont toutes neuves ! le collet n'est pas use ! J'en aurai au moins quinze francs. Quel bonheur ! du tabac pour mes six semaines !

La porte s'est rouverte. On venait nous chercher tous deux ; moi, pour me conduire a la chambre ou les condammes attendent l'heure ; lui, pour le mener a Bicetre. Il s'est place en riant au milieu du piquet qui devait l'emmener, et il disait aux gendarmes :

-- Ah ca ! ne vous trompez pas ; nous avons change de pelure, monsieur et moi ; mais ne me prenez pas a sa place. Diable ! cela ne m'arrangerait pas, maintenant que j'ai de quoi avoir du tabac !

XXIV

Ce vieux scelerat, il m'a pris ma redingote, car je ne la lui ai pas

donnee, et puis il m'a laisse cette guenille, sa veste infame. De qui vais-je avoir l'air ?

Je ne lui ai pas laisse prendre ma redingote par insouciance ou par charite. Non ; mais parce qu'il etait plus fort que moi. Si j'avais refuse, il m'aurait battu avec ses gros poings.

Ah bien oui, charite ! j'etais plein de mauvais sentiments. J'aurais voulu pouvoir l'etrangler de mes mains, le vieux voleur ! pouvoir le piler sous mes pieds !

Je me sens le coeur plein de rage et d'amertume. Je crois que la poche au fiel a creve. La mort rend mechant.

XXV

Ils m'ont amene dans une cellule ou il n'y a que les quatre murs, avec beaucoup de barreaux a la fenetre et beaucoup de verrous a la porte, cela va sans dire.

J'ai demande une table, une chaise, et ce qu'il faut pour ecrire. On m'a apporte tout cela.

Puis j'ai demande un lit. Le guichetier m'a regarde de ce regard etonne qui semble dire : -- A quoi bon ?

Cependant ils ont dresse un lit de sangle dans le coin. Mais en meme temps un gendarme est venu s'installer dans ce qu'ils appellent ma chambre. Est-ce qu'ils ont peur que je ne m'etrangle avec le matelas ?

XXVI

Il est dix heures.

O ma pauvre petite fille ! encore six heures, et je serai mort ! Je serai quelque chose d'immonde qui trainera sur la table froide des amphitheatres ; une tete qu'on moulera d'un cote, un tronc qu'on dissequera de l'autre ; puis de ce qui restera, on en mettra plein une biere, et le tout ira a Clamart.

Voila ce qu'ils vont faire de ton pere, ces hommes dont aucun ne me hait, qui tous me plaignent et tous pourraient me sauver. Ils vont me tuer. Comprends-tu cela, Marie ? Me tuer de sang-froid, en ceremonie, pour le bien de la chose ! Ah ! grand Dieu !

Pauvre petite ! ton pere, qui t'aimait tant, ton pere qui baisait ton petit cou blanc et parfume, qui passait la main sans cesse dans les boucles de tes cheveux comme sur de la soie, qui prenait ton joli visage rond dans sa main, qui te faisait sauter sur ses genoux, et le soir joignait tes deux petites mains pour prier Dieu !

Qui est-ce qui te fera tout cela maintenant ? Qui est-ce qui t'aimera ? Tous les enfants de ton age auront des peres, excepte toi. Comment te deshabitueras-tu, mon enfant, du Jour de l'An, des etrennes, des beaux joujoux, des bonbons et des baisers ? -- Comment te deshabitueras-tu, malheureuse orpheline, de boire et de manger ?

Oh ! si ces jures l'avaient vue, au moins, ma jolie petite Marie, ils auraient compris qu'il ne faut pas tuer le pere d'un enfant de trois ans.

Et quand elle sera grande, si elle va jusque-la, que deviendra-t-elle ? Son pere sera un des souvenirs du peuple de Paris. Elle rougira de moi et de mon nom ; elle sera meprisee, repoussee, vile a cause de moi, de moi qui l'aime de toutes les tendresses de mon coeur. O ma petite Marie bien-aimee ! Est-il bien vrai que tu auras honte et horreur de moi ?

Miserable ! quel crime j'ai commis, et quel crime je fais commettre a la societe !

Oh ! est-il bien vrai que je vais mourir avant la fin du jour ? Est-il bien vrai que c'est moi ? Ce bruit sourd de cris que j'entends au dehors, ce flot de peuple joyeux qui deja se hate sur les quais, ces gendarmes qui s'appretent dans leurs casernes, ce pretre en robe noire, cet autre homme aux mains rouges, c'est pour moi ! c'est moi qui vais mourir ! moi, le meme qui est ici, qui vit, qui se meut, qui respire, qui est assis a cette table, laquelle ressemble a une autre table, et pourrait aussi bien etre ailleurs ; moi, enfin, ce moi que je touche et que je sens, et dont le vetement fait les plis que voila !

XXVII

Encore si je savais comment cela est fait et de quelle facon on meurt la-dessus ! mais, c'est horrible, je ne le sais pas.

Le nom de la chose est effroyable, et je ne comprends point comment j'ai pu jusqu'a present l'ecrire et le prononcer.

La combinaison de ces dix lettres, leur aspect, leur physionomie est bien faite pour reveiller une idee epouvantable, et le medecin de malheur qui a invente la chose avait un nom predestine.

L'image que j'y attache, a ce mot hideux, est vague, indeterminee, et d'autant plus sinistre. Chaque syllabe est comme une piece de la machine. J'en construis et j'en demolis sans cesse dans mon esprit la monstrueuse charpente.

Je n'ose faire une question la-dessus, mais il est affreux de ne savoir ce que c'est, ni comment s'y prendre. Il parait qu'il y a une bascule et qu'on vous couche sur le ventre... -- Ah ! mes cheveux blanchiront avant que ma tete ne tombe !

## XXVIII

Je l'ai cependant entrevue une fois.

Je passais sur la place de Greve, en voiture, un jour, vers onze heures du matin. Tout a coup la voiture s'arreta.

Il y avait foule sur la place. Je mis la tete a la portiere. Une populace encombra la Greve et le quai, et des femmes, des hommes, des enfants etaient debout sur le parapet. Au-dessus des tetes, on voyait une espece d'estrade en bois rouge que trois hommes echafaudaient.

Un condamne devait etre execute le jour meme, et l'on batissait la machine. Je detournai la tete avant d'avoir vu. A cote de la voiture, il y avait une femme qui disait a un enfant :

-- Tiens, regarde ! le couteau coule mal, ils vont graisser la rainure avec un bout de chandelle.

C'est probablement la qu'ils en sont aujourd'hui. Onze heures viennent de sonner. Ils graissent sans doute la rainure.

Ah ! cette fois, malheureux, je ne detournerai pas la tete.

## XXIX

O ma grace ! ma grace ! on me fera peut-etre grace. Le roi ne m'en veut pas. Qu'on aille chercher mon avocat ! vite l'avocat ! Je veux bien des galeres. Cinq ans de galeres, et que tout soit dit -- ou vingt ans -- ou a perpetuite avec le fer rouge. Mais grace de la vie !

Un forcat, cela marche encore, cela va et vient, cela voit le soleil.

XXX

Le pretre est revenu.

Il a des cheveux blancs, l'air tres doux, une bonne et respectable figure ; c'est en effet un homme excellent et charitable. Ce matin, je l'ai vu vider sa bourse dans les mains des prisonniers. D'ou vient que sa voix n'a rien qui emeuve et qui soit emu ? D'ou vient qu'il ne m'a rien dit encore qui m'ait pris par l'intelligence ou par le coeur ?

Ce matin, j'etais egare. J'ai a peine entendu ce qu'il m'a dit. Cependant ses paroles m'ont semble inutiles, et je suis reste indifferent ; elles ont glisse comme cette pluie froide sur cette vitre glacee.

Cependant, quand il est rentre tout a l'heure pres de moi, sa vue m'a fait du bien. C'est parmi tous ces hommes le seul qui soit encore homme pour moi, me suis-je dit. Et il m'a pris une ardente soif de bonnes et consolantes paroles.

Nous nous sommes assis, lui sur la chaise, moi sur le lit. Il m'a dit : -- Mon fils... Ce mot m'a ouvert le coeur. Il a continue :

-- Mon fils, croyez-vous en Dieu ?

-- Oui, mon pere, lui ai-je repondu.

-- Croyez-vous en la sainte eglise catholique, apostolique et romaine ?

-- Volontiers, lui ai-je dit.

-- Mon fils, a-t-il repris, vous avez l'air de douter.

Alors il s'est mis a parler. Il a parle longtemps ; il a dit beaucoup de paroles ; puis, quand il a cru avoir fini, il s'est leve et m'a regarde pour la premiere fois depuis le commencement de son discours, en m'interrogeant :

-- Eh bien ?

Je proteste que je l'avais ecoute avec avidite d'abord, puis avec attention, puis avec devouement. Je me suis leve aussi.

-- Monsieur, lui ai-je repondu, laissez-moi seul, je vous prie.

Il m'a demande :

-- Quand reviendrais-je ?

-- Je vous le ferai savoir.

Alors il est sorti sans rien dire, mais en hochant la tete, comme se disant a lui-meme :

-- Un impie !

Non, si bas que je sois tombe, je ne suis pas un impie, et Dieu m'est temoin que je crois en lui. Mais que m'a-t-il dit, ce vieillard ? rien de senti, rien d'attendri, rien de pleure, rien d'arrache de l'ame, rien qui vint de son coeur pour aller au mien, rien qui fut de lui a moi. Au contraire, je ne sais quoi de vague, d'inaccentue, d'applicable a tout et a tous ; emphatique ou il eut ete besoin de profondeur, plat ou il eut fallu etre simple ; une espece de sermon sentimental et d'elegie theologique. Ca et la, une citation latine en latin. Saint Augustin, Saint Gregoire, que sais-je ? Et puis, il avait l'air de reciter une lecon deja vingt fois recitee, de repasser un theme, oblitere dans sa memoire a force d'etre su. Pas un regard dans l'oeil, pas un accent dans la voix, pas un geste dans les mains.

Et comment en serait-il autrement ? Ce pretre est l'aumonier en titre de la prison. Son etat est de consoler et d'exhorter, et il vit de cela. Les forcats, les patients sont du ressort de son eloquence. Il les confesse et les assiste, parce qu'il a sa place a faire. Il a vieilli a mener des hommes mourir. Depuis longtemps il est habitue a ce qui fait frissonner les autres ; ses cheveux, bien poudres a blanc, ne se dressent plus ; le baigne et l'echafaud sont de tous les jours pour lui. Il est blase. Probablement il a son cahier ; telle page les galeriens, telle page les condammes a mort. On l'avertit la veille qu'il y aura quelqu'un a consoler le lendemain a telle heure ; il demande ce que c'est, galerien ou supplicie, et relit la page ; et puis il vient. De cette facon, il advient que ceux qui vont a Toulon et ceux qui vont a la Greve sont un lieu commun pour lui, et qu'il est un lieu commun pour eux.

Oh ! qu'on m'aille donc, au lieu de cela, chercher quelque jeune vicaire, quelque vieux cure, au hasard, dans la premiere paroisse venue ; qu'on le prenne au coin de son feu, lisant son livre et ne s'attendant a rien, et qu'on lui dise :

-- Il y a un homme qui va mourir, et il faut que ce soit vous qui le consoliez. Il faut que vous soyez la quand on lui liera les mains, la quand on lui coupera les cheveux ; que vous montiez dans sa charrette avec votre crucifix pour lui cacher le bourreau ; que vous soyez cahote avec lui par le pave jusqu'a la Greve ; que vous traversiez avec lui l'horrible foule buveuse de sang ; que vous l'embrassiez au pied de l'echafaud, et que vous restiez jusqu'a ce que la tete soit ici et le corps la.

Alors, qu'on me l'amene, tout palpitant, tout frissonnant de la tete aux pieds ; qu'on me jette entre ses bras, a ses genoux ; et il pleurera, et nous pleurerons, et il sera eloquent, et je serai console, et mon coeur se degonflera dans le sien, et il prendra mon

ame, et je prendrai son Dieu.

Mais, ce bon vieillard, qu'est-il pour moi ? que suis-je pour lui ? Un individu de l'espece malheureuse, une ombre comme il en a deja tant vu, une unite a ajouter au chiffre des executions.

J'ai peut-etre tort de le repousser ainsi ; c'est lui qui est bon et moi qui suis mauvais. Helas ! ce n'est pas ma faute. C'est mon souffle de condamne qui gate et fletrit tout.

On vient de m'apporter de la nourriture ; ils ont cru que je devais avoir besoin. Une table delicate et recherchee, un poulet, il me semble, et autre chose encore. Eh bien ! j'ai essaye de manger ; mais, a la premiere bouchee, tout est tombe de ma bouche, tant cela m'a paru amer et fetide !

XXXI

Il vient d'entrer un monsieur, le chapeau sur la tete, qui m'a a peine regarde, puis a ouvert un pied-de-roi et s'est mis a mesurer de bas en haut les pierres du mur, parlant d'une voix tres haute pour dire tantot : c'est cela ; tantot : ce n'est pas cela.

J'ai demande au gendarme qui c'etait. Il parait que c'est une espece de sous-architecte employe a la prison.

De son cote, sa curiosite s'est eveillee sur mon compte. Il a echange quelques demi-mots avec le porte-clefs qui l'accompagnait ; puis a fixe un instant les yeux sur moi, a secoue la tete d'un air insouciant, et s'est remis a parler a haute voix et a prendre des mesures.

Sa besogne finie, il s'est approche de moi en me disant avec sa voix eclatante :

-- Mon bon ami, dans six mois cette prison sera beaucoup mieux.

Et son geste semblait ajouter :

-- Vous n'en jouirez pas, c'est dommage.

Il souriait presque. J'ai cru voir le moment ou il allait me railler doucement, comme on plaisante une jeune mariee le soir de ses noces.

Mon gendarme, vieux soldat a chevrons, s'est charge de la reponse.

-- Monsieur, lui a-t-il dit, on ne parle pas si haut dans la chambre d'un mort.

L'architecte s'en est alle.

Moi, j'étais la, comme une des pierres qu'il mesurait.

XXXII

Et puis, il m'est arrive une chose ridicule.

On est venu relever mon bon vieux gendarme, auquel, ingrat egoïste que je suis, je n'ai seulement pas serré la main. Un autre l'a remplacé, homme à front déprimé, des yeux de boeuf, une figure inepte.

Au reste, je n'y avais fait aucune attention. Je tournais le dos à la porte, assis devant la table ; je tâchais de rafraîchir mon front avec ma main, et mes pensées troublaient mon esprit.

Un léger coup, frappe sur mon épaule, m'a fait tourner la tête. C'était le nouveau gendarme, avec qui j'étais seul.

Voici à peu près de quelle façon il m'a adressé la parole.

-- Criminel, avez-vous bon cœur ?

-- Non, lui ai-je dit.

La brusquerie de ma réponse a paru le déconcerter. Cependant il a repris en hésitant :

-- On n'est pas méchant pour le plaisir de l'être.

-- Pourquoi non ? ai-je répliqué. Si vous n'avez que cela à me dire, laissez-moi. Ou voulez-vous en venir ?

-- Pardon, mon criminel, a-t-il répondu. Deux mots seulement. Voici. Si vous pouviez faire le bonheur d'un pauvre homme, et que cela ne vous coûtât rien, est-ce que vous ne le feriez pas ?

J'ai haussé les épaules.

-- Est-ce que vous arrivez de Charenton ? Vous choisissez un singulier vase pour y puiser du bonheur. Moi, faire le bonheur de quelqu'un !

Il a baissé la voix et pris un air mystérieux, ce qui n'allait pas à sa figure idiote.

-- Oui, criminel, oui bonheur, oui fortune. Tout cela me sera venu de vous. Voici. Je suis un pauvre gendarme. Le service est lourd, la paye est légère ; mon cheval est à moi et me ruine. Or, je mets à la loterie pour contre-balancer. Il faut bien avoir une industrie. Jusqu'ici il ne m'a manqué pour gagner que d'avoir de bons numéros. J'en cherche

partout de surs ; je tombe toujours a cote. Je mets le 76 ; il sort le 77. J'ai beau les nourrir, ils ne viennent pas...

-- Un peu de patience, s'il vous plait ; je suis a la fin.

-- Or, voici une belle occasion pour moi. Il parait, pardon, criminel, que vous passez aujourd'hui. Il est certain que les morts qu'on fait perir comme cela voient la loterie d'avance. Promettez-moi de venir demain soir, qu'est-ce que cela vous fait ? me donner trois numeros, trois bons. Hein ? -- Je n'ai pas peur des revenants, soyez tranquille. -- Voici mon adresse : Caserne Popincourt, escalier A, n deg.26, au fond du corridor. Vous me reconnaitrez bien, n'est-ce pas ? -- Venez meme ce soir, si cela vous est plus commode.

J'aurais dedaigne de lui repondre, a cet imbecile, si une esperance folle ne m'avait traverse l'esprit. Dans la position desesperee ou je suis, on croit par moments qu'on briserait une chaine avec un cheveu.

-- Ecoute, lui ai-je dit en faisant le comedien autant que le peut faire celui qui va mourir, je puis en effet te rendre plus riche que le roi, te faire gagner des millions. A une condition.

Il ouvrait des yeux stupides.

-- Laquelle ? laquelle ? tout pour vous plaire, mon criminel.

-- Au lieu de trois numeros, je t'en promets quatre. Change d'habits avec moi.

-- Si ce n'est que cela ! s'est-il ecrie en defaisant les premieres agrafes de son uniforme.

Je m'etais leve de ma chaise. J'observais tous ses mouvements, mon coeur palpitait. Je voyais deja les portes s'ouvrir devant l'uniforme de gendarme, et la place, et la rue, et le Palais de Justice derriere moi !

Mais il s'est retourne d'un air indecis.

-- Ah ca ! ce n'est pas pour sortir d'ici ?

J'ai compris que tout etait perdu. Cependant j'ai tente un dernier effort, bien inutile et bien insense !

-- Si fait, lui ai-je dit, mais ta fortune est faite... Il m'a interrompu.

-- Ah bien non ! tiens ! et mes numeros ! Pour qu'ils soient bons, il faut que vous soyez mort.

Je me suis rassis, muet et plus desespere de toute l'esperance que j'avais eue.

XXXIII

J'ai ferme les yeux, et j'ai mis les mains dessus, et j'ai tache d'oublier, d'oublier le present dans le passe. Tandis que je reve, les souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse me reviennent un a un, doux, calmes, riants, comme des iles de fleurs sur ce gouffre de pensees noires et confuses qui tourbillonnent dans mon cerveau.

Je me revois enfant, ecolier rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes freres dans la grandeallee verte de ce jardin sauvage ou ont coule mes premieres annees, ancien enclos de religieuses que domine de sa tete de plomb le sombre dome du Val-de-Grace.

Et puis, quatre ans plus tard, m'y voila encore, toujours enfant, mais deja reveur et passionne. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin.

La petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et doree, ses levres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, Pepa.

Nos meres nous ont dit d'aller courir ensemble : nous sommes venus nous promener.

On nous a dit de jouer, et nous causons, enfants du meme age, non du meme sexe.

Pourtant, il n'y a encore qu'un an, nous courions, nous luttions ensemble. Je disputais a Pepita la plus belle pomme du pommier ; je la frappais pour un nid d'oiseau. Elle pleurait ; je disais : C'est bien fait ! et nous allions tous deux nous plaindre ensemble a nos meres, qui nous donnaient tort tout haut et raison tout bas.

Maintenant elle s'appuie sur mon bras et je suis tout fier et tout emu. Nous marchons lentement, nous parlons bas. Elle laisse tomber son mouchoir ; je le lui ramasse. Nos mains tremblent en se touchant. Elle me parle des petits oiseaux, de l'etoile qu'on voit la-bas, du couchant vermeil derriere les arbres, ou bien de ses amies de pension, de sa robe et de ses rubans. Nous disons des choses innocentes, et nous rougissons tous deux. La petite fille est devenue jeune fille.

Ce soir-la -- c'etait un soir d'ete --, nous etions sous les marronniers, au fond du jardin. Apres un de ces longs silences qui remplissaient nos promenades, elle quitta tout a coup mon bras, et me dit : Courons !

Je la vois encore ; elle etait tout en noir, en deuil de sa grand'mere. Il lui passa par la tete une idee d'enfant, Pepa redevint Pepita, elle me dit : Courons !

Et elle se mit a courir devant moi avec sa taille fine comme le corset d'une abeille et ses petits pieds qui relevaient sa robe jusqu'a mi-jambe. Je la poursuivis, elle fuyait ; le vent de sa course soulevait par moments sa pelerine noire, et me laissait voir son dos brun et frais.

J'etais hors de moi. Je l'atteignis pres du vieux puisard en ruine ; je la pris par la ceinture, du droit de victoire, et je la fis asseoir sur un banc de gazon ; elle ne resista pas. Elle etait essoufflee et riait. Moi, j'etais serieux, et je regardais ses prunelles noires a travers ses cils noirs.

-- Asseyez-vous la, me dit-elle. Il fait encore grand jour, lisons quelque chose. Avez-vous un livre ?

J'avais sur moi le tome second des Voyages de Spallanzani. J'ouvris au hasard, je me rapprochai d'elle, elle appuya son epaule a mon epaule, et nous nous mimes a lire chacun de notre cote, tout bas, la meme page. Avant de tourner le feuillet, elle etait toujours oblige de m'attendre. Mon esprit allait moins vite que le sien.

-- Avez-vous fini ? me disait-elle, que j'avais a peine commence.

Pendant nos tetes se touchaient, nos cheveux se melaient, nos haleines peu a peu se rapprocherent, et nos bouches tout a coup.

Quand nous voulumes continuer notre lecture, le ciel etait etoile.

-- Oh ! maman, maman, dit-elle en rentrant, si tu savais comme nous avons couru !

Moi, je gardais le silence.

-- Tu ne dis rien, me dit ma mere, tu as l'air triste.

J'avais le paradis dans le coeur.

C'est une soiree que je me rappellerai toute ma vie.

Toute ma vie !

XXXIV

Une heure vient de sonner. Je ne sais laquelle : j'entends mal le marteau de l'horloge. Il me semble que j'ai un bruit d'orgue dans les oreilles ; ce sont mes dernieres pensees qui bourdonnent.

A ce moment supreme ou je me recueille dans mes souvenirs, j'y

retrouve mon crime avec horreur ; mais je voudrais me repentir davantage encore. J'avais plus de remords avant ma condamnation ; depuis, il semble qu'il n'y ait plus de place que pour les pensees de mort. Pourtant, je voudrais bien me repentir beaucoup.

Quand j'ai reve une minute a ce qu'il y a de passe dans ma vie, et que j'en reviens au coup de hache qui doit la terminer tout a l'heure, je frissonne comme d'une chose nouvelle. Ma belle enfance ! ma belle jeunesse ! etoffe doree dont l'extremite est sanglante. Entre alors et a present il y a une riviere de sang ; le sang de l'autre et le mien.

Si on lit un jour mon histoire, apres tant d'annees d'innocence et de bonheur, on ne voudra pas croire a cette annee execrable, qui s'ouvre par un crime et se clot par un supplice ; elle aura l'air depareillee.

Et pourtant, miserables lois et miserables hommes, je n'etais pas un mechant !

Oh ! mourir dans quelques heures, et penser qu'il y a un an, a pareil jour, j'etais libre et pur, que je faisais mes promenades d'automne, que j'errais sous les arbres, et que je marchais dans les feuilles !

XXXV

En ce moment meme, il y a tout aupres de moi, dans ces maisons qui font cercle autour du Palais et de la Greve, et partout dans Paris, des hommes qui vont et viennent, causent et rient, lisent le journal, pensent a leurs affaires ; des marchands qui vendent ; des jeunes filles qui preparent leurs robes de bal pour ce soir ; des meres qui jouent avec leurs enfants !

XXXVI

Je me souviens qu'un jour, etant enfant, j'allai voir le bourdon de Notre-Dame.

J'etais deja etourdi d'avoir monte le sombre escalier en colimacon, d'avoir parcouru la frele galerie qui lie les deux tours, d'avoir eu Paris sous les pieds, quand j'entrai dans la cage de pierre et de charpente ou pend le bourdon avec son battant, qui pese un millier.

J'avancai en tremblant sur les planches mal jointes, regardant a distance cette cloche si fameuse parmi les enfants et le peuple de Paris, et ne remarquant pas sans effroi que les auvents couverts d'ardoises qui entourent le clocher de leurs plans inclines etaient au

niveau de mes pieds. Dans les intervalles, je voyais, en quelque sorte a vol d'oiseau, la place du Parvis-Notre-Dame, et les passants comme des fourmis.

Tout a coup l'enorme cloche tinta ; une vibration profonde remua l'air, fit osciller la lourde tour. Le plancher sautait sur les poutres. Le bruit faillit me renverser ; je chancelai, pret a tomber, pret a glisser sur les auvents d'ardoises en pente. De terreur, je me couchai sur les planches, les serrant etroitement de mes deux bras, sans parole, sans haleine, avec ce formidable tintement dans les oreilles, et, sous les yeux, ce precipice, cette place profonde ou se croisaient tant de passants paisibles et envies.

Eh bien ! il me semble que je suis encore dans la tour du bourdon. C'est tout ensemble un etourdissement et un eblouissement. Il y a comme un bruit de cloche qui ebranle les cavites de mon cerveau, et autour de moi je n'apercois plus cette vie plane et tranquille que j'ai quittee, et ou les autres hommes cheminent encore, que de loin et a travers les crevasses d'un abime.

XXXVII

L'Hotel de Ville est un edifice sinistre.

Avec son toit aigu et roide, son clocheton bizarre, son grand cadran blanc, ses etages a petites colonnes, ses mille croisees, ses escaliers uses par les pas, ses deux arches a droite et a gauche, il est la, de plain-pied avec la Greve ; sombre, lugubre, la face toute rongee de vieillesse, et si noir qu'il est noir au soleil.

Les jours d'execution, il vomit des gendarmes de toutes ses portes, et regarde le condamne avec toutes ses fenetres.

Et le soir, son cadran, qui a marque l'heure, reste lumineux sur sa facade tenebreuse.

XXXVIII

Il est une heure et quart.

Voici ce que j'eprouve maintenant :

Une violente douleur de tete. Les reins froids, le front brulant. Chaque fois que je me leve ou que je me penche, il me semble qu'il y a un liquide qui flotte dans mon cerveau, et qui fait battre ma cervelle

contre les parois du crane.

J'ai des tressaillements convulsifs, et de temps en temps la plume tombe de mes mains comme par une secousse galvanique.

Les yeux me cuisent comme si j'étais dans la fumée.

J'ai mal dans les coudes.

Encore deux heures et quarante-cinq minutes, et je serai guéri.

XXXIX

Ils disent que ce n'est rien, qu'on ne souffre pas, que c'est une fin douce, que la mort de cette façon est bien simplifiée.

Eh ! qu'est-ce donc que cette agonie de six semaines et ce râle de tout un jour ? Qu'est-ce que les angoisses de cette journée irréparable, qui s'écoule si lentement et si vite ? Qu'est-ce que cette échelle de tortures qui aboutit à l'échafaud ?

Apparemment ce n'est pas la souffrir.

Ne sont-ce pas les mêmes convulsions, que le sang s'épuise goutte à goutte, ou que l'intelligence s'éteigne pensée à pensée ?

Et puis, on ne souffre pas, en sont-ils sûrs ? Qui le leur a dit ? Conte-t-on que jamais une tête coupée se soit dressée sanglante au bord du panier et qu'elle ait crié au peuple : Cela ne fait pas de mal !

Y a-t-il des morts de leur façon qui soient venus les remercier et leur dire : C'est bien inventé. Tenez-vous-en là. La mécanique est bonne.

Est-ce Robespierre ? Est-ce Louis XVI ?...

Non, rien ! moins qu'une minute, moins qu'une seconde, et la chose est faite. -- Se sont-ils jamais mis, seulement en pensée, à la place de celui qui est là, au moment où le lourd tranchant qui tombe mord la chair, rompt les nerfs, brise les vertèbres... Mais quoi ! une demi-seconde ! la douleur est escamotée...

Horreur !

XL

Il est singulier que je pense sans cesse au roi. J'ai beau faire, beau secouer la tête, j'ai une voix dans l'oreille qui me dit toujours :

-- Il y a dans cette même ville, à cette même heure, et pas bien loin d'ici, dans un autre palais, un homme qui a aussi des gardes à toutes ses portes, un homme unique comme toi dans le peuple, avec cette différence qu'il est aussi haut que tu es bas. Sa vie entière, minute par minute, n'est que gloire, grandeur, délices, enivrement. Tout est autour de lui amour, respect, vénération. Les voix les plus hautes deviennent basses en lui parlant et les fronts les plus fiers ploient. Il n'a que de la soie et de l'or sous les yeux. À cette heure, il tient quelque conseil de ministres ou tous sont de son avis, ou bien songe à la chasse de demain, au bal de ce soir, sur que la fête viendra à l'heure, et laissant à d'autres le travail de ses plaisirs. Eh bien ! cet homme est de chair et d'os comme toi !

-- Et pour qu'à l'instant même l'horrible échafaud s'écroulat, pour que tout te fut rendu, vie, liberté, fortune, famille, il suffirait qu'il écrivit avec cette plume les sept lettres de son nom au bas d'un morceau de papier, ou même que son carrosse rencontrât ta charrette !

-- Et il est bon, et il ne demanderait pas mieux peut-être, et il n'en sera rien !

XLI

Eh bien donc ! ayons courage avec la mort, prenons cette horrible idée à deux mains, et considérons-la en face. Demandons-lui compte de ce qu'elle est, sachons ce qu'elle nous veut, retournons-la en tous sens, épelons l'énigme, et regardons d'avance dans le tombeau.

Il me semble que, dès que mes yeux seront fermes, je verrai une grande clarté et des abîmes de lumière ou mon esprit roulera sans fin. Il me semble que le ciel sera lumineux de sa propre essence, que les astres y feront des taches obscures, et qu'au lieu d'être comme pour les yeux vivants des paillettes d'or sur du velours noir, ils sembleront des points noirs sur du drap d'or.

Ou bien, misérable que je suis, ce sera peut-être un gouffre hideux, profond, dont les parois seront tapissées de ténèbres, et où je tomberai sans cesse en voyant des formes remuer dans l'ombre.

Ou bien, en m'éveillant après le coup, je me trouverai peut-être sur quelque surface plane et humide, rampant dans l'obscurité et tournant sur moi-même comme une tête qui roule. Il me semble qu'il y aura un grand vent qui me poussera, et que je serai heurté ça et là par d'autres têtes roulantes. Il y aura par places des mares et des

ruisseaux d'un liquide inconnu et tiède ; tout sera noir. Quand mes yeux, dans leur rotation, seront tournés en haut, ils ne verront qu'un ciel d'ombre, dont les couches épaisses peseront sur eux, et au loin dans le fond de grandes arches de fumée plus noires que les ténèbres. Ils verront aussi voltiger dans la nuit de petites étincelles rouges, qui, en s'approchant, deviendront des oiseaux de feu. Et ce sera ainsi toute l'éternité.

Il se peut bien aussi qu'à certaines dates les morts de la Grève se rassemblent par de noires nuits d'hiver sur la place qui est à eux. Ce sera une foule pâle et sanglante, et je n'y manquerai pas. Il n'y aura pas de lune, et l'on parlera à voix basse. L'Hotel de Ville sera là, avec sa façade vermoulue, son toit déchiqueté, et son cadran qui aura été sans pitié pour tous. Il y aura sur la place une guillotine de l'enfer ou un démon exécutera un bourreau ; ce sera à quatre heures du matin. A notre tour nous ferons foule autour.

Il est probable que cela est ainsi. Mais si ces morts-là reviennent, sous quelle forme reviennent-ils ? Que gardent-ils de leur corps incomplet et mutilé ? Que choisissent-ils ? Est-ce la tête ou le tronc qui est spectre ?

Helas ! qu'est-ce que la mort fait avec notre âme ? quelle nature lui laisse-t-elle ? qu'a-t-elle à lui prendre ou à lui donner ? ou la met-elle ? lui prête-t-elle quelquefois des yeux de chair pour regarder sur la terre et pleurer ?

Ah ! un prêtre ! un prêtre qui sache cela ! Je veux un prêtre, et un crucifix à baiser !

Mon Dieu, toujours le même !

XLII

Je l'ai prié de me laisser dormir, et je me suis jeté sur le lit.

En effet, j'avais un flot de sang dans la tête, qui m'a fait dormir. C'est mon dernier sommeil, de cette espèce.

J'ai fait un rêve.

J'ai rêvé que c'était la nuit. Il me semblait que j'étais dans mon cabinet avec deux ou trois de mes amis, je ne sais plus lesquels.

Ma femme était couchée dans la chambre à coucher, à côté, et dormait avec son enfant.

Nous parlions à voix basse, mes amis et moi, et ce que nous disions nous effrayait.

Tout a coup il me sembla entendre un bruit quelque part dans les autres pieces de l'appartement ; un bruit faible, etrange, indetermine.

Mes amis avaient entendu comme moi. Nous ecoutames ; c'etait comme une serrure qu'on ouvre sourdement, comme un verrou qu'on scie a petit bruit.

Il y avait quelque chose qui nous glaçait ; nous avions peur. Nous pensames que peut-etre c'etaient des voleurs qui s'etaient introduits chez moi, a cette heure si avancee de la nuit.

Nous resolumes d'aller voir. Je me levai, je pris la bougie. Mes amis me suivaient, un a un.

Nous traversames la chambre a coucher, a cote. Ma femme dormait avec son enfant.

Puis nous arrivames dans le salon. Rien. Les portraits etaient immobiles dans leurs cadres d'or sur la tenture rouge. Il me sembla que la porte du salon a la salle a manger n'etait point a sa place ordinaire.

Nous entrames dans la salle a manger ; nous en fimes le tour. Je marchais le premier. La porte sur l'escalier etait bien fermee, les fenetres aussi. Arrive pres du poele, je vis que l'armoire au linge etait ouverte, et que la porte de cette armoire etait tiree sur l'angle du mur, comme pour le cacher.

Cela me surprit. Nous pensames qu'il y avait quelqu'un derriere la porte.

Je portai la main a cette porte pour refermer l'armoire ; elle resista. Etonne, je tirai plus fort, elle ceda brusquement, et nous decouvrimes une petite vieille, les mains pendantes, les yeux fermes, immobile, debout, et comme collee dans l'angle du mur.

Cela avait quelque chose de hideux, et mes cheveux se dressent d'y penser.

Je demandai a la vieille :

-- Que faites-vous la ?

Elle ne repondit pas.

Je lui demandai :

-- Qui etes-vous ?

Elle ne repondit pas, ne bougea pas, et resta les yeux fermes.

Mes amis dirent :

-- C'est sans doute la complice de ceux qui sont entrés avec de mauvaises pensées ; ils se sont échappés en nous entendant venir ; elle n'aura pu fuir, et s'est cachée là.

Je l'ai interrogée de nouveau ; elle est demeurée sans voix, sans mouvement, sans regard.

Un de nous l'a poussée à terre, elle est tombée.

Elle est tombée tout d'une pièce, comme un morceau de bois, comme une chose morte.

Nous l'avons remuée du pied, puis deux de nous l'ont relevée et de nouveau appuyée au mur. Elle n'a donné aucun signe de vie. On lui a crié dans l'oreille, elle est restée muette comme si elle était sourde.

Cependant, nous perdions patience, et il y avait de la colère dans notre terreur. Un de nous m'a dit :

-- Mettez-lui la bougie sous le menton.

Je lui ai mis la mèche enflammée sous le menton. Alors elle a ouvert un œil à demi, un œil vide, terne, affreux, et qui ne regardait pas.

J'ai ôté la flamme et j'ai dit :

-- Ah ! enfin ! répondras-tu, vieille sorcière ? Qui es-tu ?

L'œil s'est refermé comme de lui-même.

-- Pour le coup, c'est trop fort, ont dit les autres. Encore la bougie ! encore ! il faudra bien qu'elle parle.

J'ai replacé la lumière sous le menton de la vieille.

Alors, elle a ouvert ses deux yeux lentement, nous a regardés tous les uns après les autres, puis, se baissant brusquement, a soufflé la bougie avec un souffle glacial. Au même moment j'ai senti trois dents aiguës s'imprimer sur ma main dans les ténèbres.

Je me suis réveillée, frissonnant et baignée d'une sueur froide.

Le bon aumônier était assis au pied de mon lit, et lisait des prières.

-- Ai-je dormi longtemps ? lui ai-je demandé.

-- Mon fils, m'a-t-il dit, vous avez dormi une heure. On vous a amené votre enfant. Elle est là dans la pièce voisine qui vous attend. Je n'ai pas voulu qu'on vous éveille.

-- Oh ! ai-je crie. Ma fille ! qu'on m'amene ma fille !

XLIII

Elle est fraiche, elle est rose, elle a de grands yeux, elle est belle !

On lui a mis une petite robe qui lui va bien.

Je l'ai prise, je l'ai enlevee dans mes bras, je l'ai assise sur mes genoux, je l'ai baissee sur ses cheveux.

Pourquoi pas avec sa mere ? -- Sa mere est malade, sa grand'mere aussi. C'est bien.

Elle me regardait d'un air etonne. Caressee, embrassee, devoree de baisers et se laissant faire, mais jetant de temps en temps un coup d'oeil inquiet sur sa bonne, qui pleurait dans le coin.

Enfin j'ai pu parler.

-- Marie ! ai-je dit, ma petite Marie !

Je la serrais violemment contre ma poitrine enflee de sanglots. Elle a pousse un petit cri.

-- Oh ! vous me faites du mal, monsieur, m'a-t-elle dit.

Monsieur ! il y a bientot un an qu'elle ne m'a vu, la pauvre enfant. Elle m'a oublie, visage, parole, accent ; et puis, qui me reconnaitrait avec cette barbe, ces habits et cette paleur ? Quoi ! deja efface de cette memoire, la seule ou j'eusse voulu vivre ! Quoi ! deja plus pere ! etre condamne a ne plus entendre ce mot, ce mot de la langue des enfants, si doux qu'il ne peut rester dans celle des hommes : papa !

Et pourtant l'entendre de cette bouche, encore une fois, une seule fois, voila tout ce que j'eusse demande pour les quarante ans de vie qu'on me prend.

-- Ecoute, Marie, lui ai-je dit en joignant ses deux petites mains dans les miennes, est-ce que tu ne me connais point ?

Elle m'a regarde avec ses beaux yeux, et a repondu :

-- Ah bien non !

-- Regarde bien, ai-je repete. Comment, tu ne sais pas qui je suis ?

-- Si, a-t-elle dit. Un monsieur.

Helas ! n'aimer ardemment qu'un seul être au monde, l'aimer avec tout son amour, et l'avoir devant soi, qui vous voit et vous regarde, vous parle et vous répond et ne vous connaît pas ! Ne vouloir de consolation que de lui, et qu'il soit le seul qui ne sache pas qu'il vous en faut parce que vous allez mourir !

-- Marie, ai-je repris, as-tu un papa ?

-- Oui, monsieur, a dit l'enfant.

-- Eh bien, où est-il ?

Elle a levé ses grands yeux étonnés.

-- Ah ! vous ne savez donc pas ? il est mort.

Puis elle a crié ; j'avais failli la laisser tomber.

-- Mort ! disais-je. Marie, sais-tu ce que c'est qu'être mort ?

-- Oui, monsieur, a-t-elle répondu. Il est dans la terre et dans le ciel.

Elle a continué d'elle-même :

-- Je prie le bon Dieu pour lui matin et soir sur les genoux de maman.

Je l'ai baisée au front.

-- Marie, dis-moi ta prière.

-- Je ne peux pas, monsieur. Une prière, cela ne se dit pas dans le jour. Venez ce soir dans ma maison ; je la dirai.

C'était assez de cela. Je l'ai interrompue.

-- Marie, c'est moi qui suis ton papa.

-- Ah ! m'a-t-elle dit.

J'ai ajouté : -- Veux-tu que je sois ton papa ? L'enfant s'est détournée.

-- Non, mon papa était bien plus beau.

Je l'ai couverte de baisers et de larmes. Elle a cherché à se dégager de mes bras en criant :

-- Vous me faites mal avec votre barbe.

Alors, je l'ai replacée sur mes genoux, en la couvrant des yeux, et

puis je l'ai questionnée.

-- Marie, sais-tu lire ?

-- Oui, a-t-elle répondu. Je sais bien lire. Maman me fait lire mes lettres.

-- Voyons, lis un peu, lui ai-je dit en lui montrant un papier qu'elle tenait chiffonné dans une de ses petites mains.

Elle a hoché sa jolie tête.

-- Ah bien ! je ne sais lire que des fables.

-- Essaie toujours. Voyons, lis.

Elle a déployé le papier, et s'est mise à épeler avec son doigt :

-- A, R, ar, R, E, T, ret, ARRET...

Je lui ai arraché cela des mains. C'est ma sentence de mort qu'elle me lisait. Sa bonne avait eu le papier pour un sou. Il me coûtait plus cher, à moi.

Il n'y a pas de paroles pour ce que j'éprouvais. Ma violence l'avait effrayée ; elle pleurait presque. Tout à coup elle m'a dit :

-- Rendez-moi donc mon papier ; tiens ! c'est pour jouer.

Je l'ai remise à sa bonne.

-- Emportez-la.

Et je suis retombée sur ma chaise, sombre, désespérée. À présent ils devraient venir ; je ne tiens plus à rien ; la dernière fibre de mon cœur est brisée. Je suis bon pour ce qu'ils vont faire.

XLIV

Le prêtre est bon, le geôlier aussi. Je crois qu'ils ont versé une larme quand j'ai dit qu'on m'emportait mon enfant.

C'est fait. Maintenant il faut que je me roidisse en moi-même, et que je pense fermement au bourreau, à la charrette, aux gendarmes, à la foule sur le pont, à la foule sur le quai, à la foule aux fenêtres, et à ce qu'il y aura d'express pour moi sur cette lugubre place de Grève, qui pourrait être pavée des têtes qu'elle a vu tomber.

Je crois que j'ai encore une heure pour m'habituer à tout cela.

XLV

Tout ce peuple rira, battra des mains, applaudira. Et parmi tous ces hommes, libres et inconnus des geoliers, qui courent pleins de joie a une execution, dans cette foule de tetes qui couvrira la place, il y aura plus d'une tete predestinee qui suivra la mienne tot ou tard dans le panier rouge. Plus d'un qui y vient pour moi y viendra pour soi.

Pour ces etres fatals il y a sur un certain point de la place de Greve un lieu fatal, un centre d'attraction, un piege. Ils tournent autour jusqu'a ce qu'ils y soient.

XLVI

Ma petite Marie ! -- On l'a remmenee jouer ; elle regarde la foule par la portiere du fiacre, et ne pense deja plus a ce monsieur.

Peut-etre aurais-je encore le temps d'ecrire quelques pages pour elle, afin qu'elle les lise un jour, et qu'elle pleure dans quinze ans pour aujourd'hui.

Oui, il faut qu'elle sache par moi mon histoire, et pourquoi le nom que je lui laisse est sanglant.

XLVII

MON HISTOIRE.

Note de l'editeur. -- On n'a pu encore retrouver les feuillets qui se rattachaient a celui-ci. Peut-etre, comme ceux qui suivent semblent l'indiquer, le condamne n'a-t-il pas eu le temps de les ecire. Il etait tard quand cette pensee lui est venue.

XLVIII

D'une chambre de l'Hotel de Ville.

De l'Hotel de Ville !... -- Ainsi j'y suis. Le trajet execrable est fait. La place est la, et au-dessous de la fenetre l'horrible peuple qui aboie, et m'attend, et rit.

J'ai eu beau me roidir, beau me crispier, le coeur m'a failli. Quand j'ai vu au-dessus des tetes ces deux bras rouges avec leur triangle noir au bout, dressés entre les deux lanternes du quai, le coeur m'a failli. J'ai demande a faire une derniere declaration. On m'a depose ici, et l'on est alle chercher quelque procureur du roi. Je l'attends, c'est toujours cela de gagner.

Voici.

Trois heures sonnaient, on est venu m'avertir qu'il etait temps. J'ai tremble, comme si j'eusse pense a autre chose depuis six heures, depuis six semaines, depuis six mois. Cela m'a fait l'effet de quelque chose d'inattendu.

Ils m'ont fait traverser leurs corridors et descendre leurs escaliers. Ils m'ont pousse entre deux guichets du rez-de-chaussee, salle sombre, étroite, voutee, a peine eclairee d'un jour de pluie et de brouillard. Une chaise etait au milieu. Ils m'ont dit de m'asseoir ; je me suis assis.

Il y avait pres de la porte et le long des murs quelques personnes debout, outre le pretre et les gendarmes, et il y avait aussi trois hommes.

Le premier, le plus grand, le plus vieux, etait gras et avait la face rouge. Il portait une redingote et un chapeau a trois cornes deforme. C'etait lui.

C'etait le bourreau, le valet de la guillotine. Les deux autres etaient ses valets, a lui.

A peine assis, les deux autres se sont approches de moi, par derriere, comme des chats ; puis tout a coup j'ai senti un froid d'acier dans mes cheveux, et les ciseaux ont grince a mes oreilles.

Mes cheveux, coupes au hasard, tombaient par mechés sur mes epaules, et l'homme au chapeau a trois cornes les epoussetait doucement avec sa grosse main.

Autour, on parlait a voix basse.

Il y avait un grand bruit au dehors, comme un fremissement qui ondulait dans l'air. J'ai cru d'abord que c'etait la riviere ; mais, a des rires qui eclataient, j'ai reconnu que c'etait la foule.

Un jeune homme, pres de la fenetre, qui ecrivait, avec un crayon, sur un portefeuille, a demande a un des guichetiers comment s'appelait ce qu'on faisait la.

-- La toilette du condamne, a repondu l'autre.

J'ai compris que cela serait demain dans le journal.

Tout a coup l'un des valets m'a enleve ma veste, et l'autre a pris mes deux mains qui pendaient, les a ramenees derriere mon dos, et j'ai senti les noeuds d'une corde se rouler lentement autour de mes poignets rapproches. En meme temps, l'autre detachait ma cravate. Ma chemise de batiste, seul lambeau qui me restait du moi d'autrefois, l'a fait en quelque sorte hesiter un moment ; puis il s'est mis a en couper le col.

A cette precaution horrible, au saisissement de l'acier qui touchait mon cou, mes coudes ont tressailli, et j'ai laisse echapper un rugissement etouffe. La main de l'executeur a tremble.

-- Monsieur, m'a-t-il dit, pardon ! Est-ce que je vous ai fait mal ?

Ces bourreaux sont des hommes tres doux. La foule hurlait plus haut au dehors. Le gros homme au visage bourgeonne m'a offert a respirer un mouchoir imbibe de vinaigre.

-- Merci, lui ai-je dit de la voix la plus forte que j'ai pu, c'est inutile ; je me trouve bien.

Alors l'un d'eux s'est baisse et m'a lie les deux pieds, au moyen d'une corde fine et lache, qui ne me laissait a faire que de petits pas. Cette corde est venue se rattacher a celle de mes mains.

Puis le gros homme a jete la veste sur mon dos, et a noue les manches ensemble sous mon menton. Ce qu'il y avait a faire la etait fait.

Alors le pretre s'est approche avec son crucifix.

-- Allons, mon fils, m'a-t-il dit.

Les valets m'ont pris sous les aisselles. Je me suis leve, j'ai marche. Mes pas etaient mous et flechissaient comme si j'avais eu deux genoux a chaque jambe.

En ce moment la porte exterieure s'est ouverte a deux battants. Une clameur furieuse et l'air froid et la lumiere blanche ont fait irruption jusqu'a moi dans l'ombre. Du fond du sombre guichet, j'ai vu brusquement tout a la fois, a travers la pluie, les mille tetes hurlantes du peuple entassees pele-mele sur la rampe du grand escalier du Palais ; a droite, de plain-pied avec le seuil, un rang de chevaux de gendarmes, dont la porte basse ne me decouvrait que les pieds de devant et les poitrails ; en face, un detachement de soldats en bataille ; a gauche, l'arriere d'une charrette, auquel s'appuyait une roide echelle. Tableau hideux, bien encadre dans une porte de prison.

C'est pour ce moment redoute que j'avais garde mon courage. J'ai fait

trois pas, et j'ai paru sur le seuil du guichet.

-- Le voila ! le voila ! a crie la foule. Il sort ! enfin !

Et les plus pres de moi battaient des mains. Si fort qu'on aime un roi, ce serait moins de fete.

C'etait une charrette ordinaire, avec un cheval etique, et un charretier en sarrau bleu a dessins rouges, comme ceux des maraichers des environs de Bicetre.

Le gros homme en chapeau a trois cornes est monte le premier.

-- Bonjour, monsieur Samson ! criaient des enfants pendus a des grilles.

Un valet l'a suivi.

-- Bravo, Mardi ! ont crie de nouveau les enfants.

Ils se sont assis tous deux sur la banquette de devant.

C'etait mon tour. J'ai monte d'une allure assez ferme.

-- Il va bien ! a dit une femme a cote des gendarmes.

Cet atroce eloge m'a donne du courage. Le pretre est venu se placer aupres de moi. On m'avait assis sur la banquette de derriere, le dos tourne au cheval. J'ai fremi de cette derniere attention.

Ils mettent de l'humanite la dedans.

J'ai voulu regarder autour de moi. Gendarmes devant, gendarmes derriere ; puis de la foule, de la foule, et de la foule ; une mer de tetes sur la place.

Un piquet de gendarmerie a cheval m'attendait a la porte de la grille du Palais.

L'officier a donne l'ordre. La charrette et son cortege se sont mis en mouvement, comme poussees en avant par un hurlement de la populace.

On a franchi la grille. Au moment ou la charrette a tourne vers le Pont-au-Change, la place eclate en bruit, du pave aux toits, et les ponts et les quais ont repondu a faire un tremblement de terre.

C'est la que le piquet qui attendait s'est rallie a l'escorte.

-- Chapeaux bas ! chapeaux bas ! criaient mille bouches ensemble. Comme pour le roi.

Alors j'ai ri horriblement aussi, moi, et j'ai dit au pretre :

-- Eux les chapeaux, moi la tete.

On allait au pas.

Le quai aux Fleurs embaumait ; c'est jour de marche. Les marchandes ont quitte leurs bouquets pour moi.

Vis-a-vis, un peu avant la tour carree qui fait le coin du Palais, il y a des cabarets, dont les entresols etaient pleins de spectateurs heureux de leurs belles places, surtout des femmes. La journee doit etre bonne pour les cabaretiers.

On louait des tables, des chaises, des echafaudages, des charrettes. Tout pliait de spectateurs. Des marchands de sang humain criaient a tue-tete :

-- Qui veut des places ?

Une rage m'a pris contre ce peuple. J'ai eu envie de leur crier :

-- Qui veut la mienne ?

Cependant la charrette avançait. A chaque pas qu'elle faisait, la foule se demolissait derriere elle, et je la voyais de mes yeux egares qui s'allait reformer plus loin sur d'autres points de mon passage.

En entrant sur le Pont-au-Change, j'ai par hasard jete les yeux a ma droite en arriere. Mon regard s'est arrete sur l'autre quai, au-dessus des maisons, a une tour noire, isolee, herissee de sculptures, au sommet de laquelle je voyais deux monstres de pierre assis de profil. Je ne sais pourquoi j'ai demande au pretre ce que c'etait que cette tour.

-- Saint-Jacques-la-Boucherie, a repondu le bourreau.

J'ignore comment cela se faisait ; dans la brume, et malgre la pluie fine et blanche qui rayait l'air comme un reseau de fils d'araignee, rien de ce qui se passait autour de moi ne m'a echappe. Chacun de ces details m'apportait sa torture. Les mots manquent aux emotions.

Vers le milieu de ce Pont-au-Change, si large et si encombre que nous cheminions a grand'peine, l'horreur m'a pris violemment. J'ai craint de defaillir, derniere vanite ! Alors je me suis etourdi moi-meme pour etre aveugle et pour etre sourd a tout, excepte au pretre, dont j'entendais a peine les paroles, entrecoupees de rumeurs.

J'ai pris le crucifix et je l'ai baise.

-- Ayez pitie de moi, ai-je dit, o mon Dieu ! Et j'ai tache de m'abimer dans cette pensee.

Mais chaque cahot de la dure charrette me secouait. Puis tout a coup je me suis senti un grand froid. La pluie avait traverse mes

vetements, et mouillait la peau de ma tete a travers mes cheveux coupes et courts.

-- Vous tremblez de froid, mon fils ? m'a demande le pretre.

-- Oui, ai-je repondu.

Helas ! pas seulement de froid.

Au detour du pont, des femmes m'ont plaint d'etre si jeune.

Nous avons pris le fatal quai. Je commençais a ne plus voir, a ne plus entendre. Toutes ces voix, toutes ces tetes aux fenetres, aux portes, aux grilles des boutiques, aux branches des lanternes ; ces spectateurs avides et cruels ; cette foule ou tous me connaissent et ou je ne connais personne ; cette route pavee et muree de visages humains... J'etais ivre, stupide, insense. C'est une chose insupportable que le poids de tant de regards appuyes sur vous.

Je vacillais donc sur le banc, ne pretant meme plus d'attention au pretre et au crucifix.

Dans le tumulte qui m'enveloppait, je ne distinguais plus les cris de pitie des cris de joie, les rires des plaintes, les voix du bruit ; tout cela etait une rumeur qui resonait dans ma tete comme dans un echo de cuivre.

Mes yeux lisaient machinalement les enseignes des boutiques.

Une fois l'etrange curiosite me prit de tourner la tete et de regarder vers quoi j'avançais. C'etait une derniere bravade de l'intelligence. Mais le corps ne voulut pas ; ma nuque resta paralysee et d'avance comme morte.

J'entrevis seulement de cote, a ma gauche, au-dela de la riviere, la tour de Notre-Dame, qui, vue de la, cache l'autre. C'est celle ou est le drapeau. Il y avait beaucoup de monde, et qui devait bien voir.

Et la charrette allait, allait, et les boutiques passaient, et les enseignes se succedaient, ecrites, peintes, dorees, et la populace riait et trepignait dans la boue, et je me laissais aller, comme a leurs reves ceux qui sont endormis.

Tout a coup la serie des boutiques qui occupait mes yeux s'est coupee a l'angle d'une place ; la voix de la foule est devenue plus vaste, plus glapissante, plus joyeuse encore ; la charrette s'est arreee subitement, et j'ai failli tomber la face sur les planches. Le pretre m'a soutenu. -- Courage ! a-t-il murmure. Alors on a apporte une echelle a l'arriere de la charrette ; il m'a donne le bras, je suis descendu, puis j'ai fait un pas, puis je me suis retourne pour en faire un autre, et je n'ai pu. Entre les deux lanternes du quai j'avais vu une chose sinistre.

Oh ! c'était la realite !

Je me suis arrete, comme chancelant deja du coup.

-- J'ai une derniere declaration a faire ! ai-je crie faiblement.

On m'a monte ici.

J'ai demande qu'on me laissat ecrire mes dernieres volontes. Ils m'ont delie les mains, mais la corde est ici, toute prete, et le reste est en bas.

XLIX

Un juge, un commissaire, un magistrat, je ne sais de quelle espece, vient de venir. Je lui ai demande ma grace en joignant les deux mains et en me trainant sur les deux genoux. Il m'a repondu, en souriant fatalement, si c'est la tout ce que j'avais a lui dire.

-- Ma grace ! ma grace ! ai-je repete, ou, par pitie, cinq minutes encore !

Qui sait ? elle viendra peut-etre ! Cela est si horrible, a mon age, de mourir ainsi ! Des graces qui arrivent au dernier moment, on l'a vu souvent. Et a qui fera-t-on grace, monsieur, si ce n'est a moi ?

Cet execrable bourreau ! il s'est approche du juge pour lui dire que l'execution devait etre faite a une certaine heure, que cette heure approchait, qu'il etait responsable, que d'ailleurs il pleut et que cela risque de se rouiller.

-- Eh, par pitie ! une minute pour attendre ma grace ! ou je me defends, je mords !

Le juge et le bourreau sont sortis. Je suis seul. Seul avec deux gendarmes.

Oh ! l'horrible peuple avec ses cris d'hyene ! -- Qui sait si je ne lui echapperai pas ? si je ne serai pas sauve ? si ma grace ?... Il est impossible qu'on ne me fasse pas grace !

Ah ! les miserables ! il me semble qu'on monte l'escalier...

QUATRE HEURES.

## NOTES

### DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

1829

Nous donnons ci-jointe, pour les personnes curieuses de cette sorte de littérature, la chanson d'argot avec l'explication en regard, d'après une copie que nous avons trouvée dans les papiers du condamné, et dont ce fac-simile reproduit tout, orthographe et écriture. La signification des mots était écrite de la main du condamné ; il y a aussi dans le dernier couplet deux vers intercalés qui semblent de son écriture ; le reste de la plainte est d'une autre main. Il est probable que, frappé de cette chanson, mais ne se la rappelant qu'imparfaitement, il avait cherché à se la procurer, et que copie lui en avait été donnée par quelque calligraphe de la geôle.

La seule chose que ce fac-simile ne reproduise pas, c'est l'aspect du papier de la copie, qui est jaune, sordide et rompu à ses plis.

### NOTES DU DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE

1881

Le manuscrit original du Dernier Jour d'un condamné porte en marge de la première page :

Mardi 14 octobre 1828.

Au bas de la dernière page :

Nuit du 25 décembre 1828 au 26. -- 3 heures du matin.

\*\*\* END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK, LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNE \*\*\*

This file should be named 7ldrj10.txt or 7ldrj10.zip  
Corrected EDITIONS of our eBooks get a new NUMBER, 7ldrj11.txt  
VERSIONS based on separate sources get new LETTER, 7ldrj10a.txt

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the US unless a copyright notice is included. Thus, we usually do not keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

We are now trying to release all our eBooks one year in advance

of the official release dates, leaving time for better editing.  
Please be encouraged to tell us about any error or corrections,  
even years after the official publication date.

Please note neither this listing nor its contents are final til  
midnight of the last day of the month of any such announcement.  
The official release date of all Project Gutenberg eBooks is at  
Midnight, Central Time, of the last day of the stated month. A  
preliminary version may often be posted for suggestion, comment  
and editing by those who wish to do so.

Most people start at our Web sites at:

<http://gutenberg.net> or

<http://promo.net/pg>

These Web sites include award-winning information about Project  
Gutenberg, including how to donate, how to help produce our new  
eBooks, and how to subscribe to our email newsletter (free!).

Those of you who want to download any eBook before announcement  
can get to them as follows, and just download by date. This is  
also a good way to get them instantly upon announcement, as the  
indexes our cataloguers produce obviously take a while after an  
announcement goes out in the Project Gutenberg Newsletter.

<http://www.ibiblio.org/gutenberg/etext04> or

<ftp://ftp.ibiblio.org/pub/docs/books/gutenberg/etext04>

Or /etext03, 02, 01, 00, 99, 98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90

Just search by the first five letters of the filename you want,  
as it appears in our Newsletters.

Information about Project Gutenberg (one page)

We produce about two million dollars for each hour we work. The  
time it takes us, a rather conservative estimate, is fifty hours  
to get any eBook selected, entered, proofread, edited, copyright  
searched and analyzed, the copyright letters written, etc. Our  
projected audience is one hundred million readers. If the value  
per text is nominally estimated at one dollar then we produce \$2  
million dollars per hour in 2002 as we release over 100 new text  
files per month: 1240 more eBooks in 2001 for a total of 4000+  
We are already on our way to trying for 2000 more eBooks in 2002  
If they reach just 1-2% of the world's population then the total  
will reach over half a trillion eBooks given away by year's end.

The Goal of Project Gutenberg is to Give Away 1 Trillion eBooks!  
This is ten thousand titles each to one hundred million readers,  
which is only about 4% of the present number of computer users.

Here is the briefest record of our progress (\* means estimated):

eBooks Year Month

1 1971 July  
10 1991 January  
100 1994 January  
1000 1997 August  
1500 1998 October  
2000 1999 December  
2500 2000 December  
3000 2001 November  
4000 2001 October/November  
6000 2002 December\*  
9000 2003 November\*  
10000 2004 January\*

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been created to secure a future for Project Gutenberg into the next millennium.

We need your donations more than ever!

As of February, 2002, contributions are being solicited from people and organizations in: Alabama, Alaska, Arkansas, Connecticut, Delaware, District of Columbia, Florida, Georgia, Hawaii, Illinois, Indiana, Iowa, Kansas, Kentucky, Louisiana, Maine, Massachusetts, Michigan, Mississippi, Missouri, Montana, Nebraska, Nevada, New Hampshire, New Jersey, New Mexico, New York, North Carolina, Ohio, Oklahoma, Oregon, Pennsylvania, Rhode Island, South Carolina, South Dakota, Tennessee, Texas, Utah, Vermont, Virginia, Washington, West Virginia, Wisconsin, and Wyoming.

We have filed in all 50 states now, but these are the only ones that have responded.

As the requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund raising will begin in the additional states. Please feel free to ask to check the status of your state.

In answer to various questions we have received on this:

We are constantly working on finishing the paperwork to legally request donations in all 50 states. If your state is not listed and you would like to know if we have added it since the list you have, just ask.

While we cannot solicit donations from people in states where we are not yet registered, we know of no prohibition against accepting donations from donors in these states who approach us with an offer to donate.

International donations are accepted, but we don't know ANYTHING about

how to make them tax-deductible, or even if they CAN be made deductible, and don't have the staff to handle it even if there are ways.

Donations by check or money order may be sent to:

Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
PMB 113  
1739 University Ave.  
Oxford, MS 38655-4109

Contact us if you want to arrange for a wire transfer or payment method other than by check or money order.

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation has been approved by the US Internal Revenue Service as a 501(c)(3) organization with EIN [Employee Identification Number] 64-622154. Donations are tax-deductible to the maximum extent permitted by law. As fund-raising requirements for other states are met, additions to this list will be made and fund-raising will begin in the additional states.

We need your donations more than ever!

You can get up to date donation information online at:

<http://www.gutenberg.net/donation.html>

\*\*\*

If you can't reach Project Gutenberg,  
you can always email directly to:

Michael S. Hart <[hart@pobox.com](mailto:hart@pobox.com)>

Prof. Hart will answer or forward your message.

We would prefer to send you information by email.

**\*\*The Legal Small Print\*\***

(Three Pages)

**\*\*\*START\*\*THE SMALL PRINT!\*\*FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*\*START\*\*\***

Why is this "Small Print!" statement here? You know: lawyers. They tell us you might sue us if there is something wrong with your copy of this eBook, even if you got it for free from someone other than us, and even if what's wrong is not our fault. So, among other things, this "Small Print!" statement disclaims most of our liability to you. It also tells you how you may distribute copies of this eBook if you want to.

**\*BEFORE!\* YOU USE OR READ THIS EBOOK**

By using or reading any part of this PROJECT GUTENBERG-tm eBook, you indicate that you understand, agree to and accept this "Small Print!" statement. If you do not, you can receive a refund of the money (if any) you paid for this eBook by sending a request within 30 days of receiving it to the person you got it from. If you received this eBook on a physical medium (such as a disk), you must return it with your request.

**ABOUT PROJECT GUTENBERG-TM EBOOKS**

This PROJECT GUTENBERG-tm eBook, like most PROJECT GUTENBERG-tm eBooks, is a "public domain" work distributed by Professor Michael S. Hart through the Project Gutenberg Association (the "Project"). Among other things, this means that no one owns a United States copyright on or for this work, so the Project (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth below, apply if you wish to copy and distribute this eBook under the "PROJECT GUTENBERG" trademark.

Please do not use the "PROJECT GUTENBERG" trademark to market any commercial products without permission.

To create these eBooks, the Project expends considerable efforts to identify, transcribe and proofread public domain works. Despite these efforts, the Project's eBooks and any medium they may be on may contain "Defects". Among other things, Defects may take the form of incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other eBook medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

**LIMITED WARRANTY; DISCLAIMER OF DAMAGES**

But for the "Right of Replacement or Refund" described below, [1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to

receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

#### INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

#### DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as \*EITHER\*:

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline ( ) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors); OR

[\*] You provide, or agree to also provide on request at

no additional cost, fee or expense, a copy of the eBook in its original plain ASCII form (or in EBCDIC or other equivalent proprietary form).

[2] Honor the eBook refund and replacement provisions of this "Small Print!" statement.

[3] Pay a trademark license fee to the Foundation of 20% of the gross profits you derive calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. If you don't derive profits, no royalty is due. Royalties are payable to "Project Gutenberg Literary Archive Foundation" the 60 days following each date you prepare (or were legally required to prepare) your annual (or equivalent periodic) tax return. Please contact us beforehand to let us know your plans and to work out the details.

WHAT IF YOU \*WANT\* TO SEND MONEY EVEN IF YOU DON'T HAVE TO?

Project Gutenberg is dedicated to increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form.

The Project gratefully accepts contributions of money, time, public domain materials, or royalty free copyright licenses.

Money should be paid to the:

"Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

If you are interested in contributing scanning equipment or software or other items, please contact Michael Hart at:  
hart@pobox.com

[Portions of this eBook's header and trailer may be reprinted only when distributed free of all fees. Copyright (C) 2001, 2002 by Michael S. Hart. Project Gutenberg is a TradeMark and may not be used in any sales of Project Gutenberg eBooks or other materials be they hardware or software or any other related product without express permission.]

\*END THE SMALL PRINT! FOR PUBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

UBLIC DOMAIN EBOOKS\*Ver.02/11/02\*END\*

#### DISCLAIMER OF DAMAGES

But for the "Right of Replacement or Refund" described below,

[1] Michael Hart and the Foundation (and any other party you may

receive this eBook from as a PROJECT GUTENBERG-tm eBook) disclaims

all liability to you for damages, costs and expenses, including

legal fees, and [2] YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE OR UNDER STRICT LIABILITY, OR FOR BREACH OF WARRANTY OR CONTRACT, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES, EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGES.

If you discover a Defect in this eBook within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending an explanatory note within that time to the person you received it from. If you received it on a physical medium, you must return it with your note, and such person may choose to alternatively give you a replacement copy. If you received it electronically, such person may choose to alternatively give you a second opportunity to receive it electronically.

THIS EBOOK IS OTHERWISE PROVIDED TO YOU "AS-IS". NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, ARE MADE TO YOU AS TO THE EBOOK OR ANY MEDIUM IT MAY BE ON, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR A PARTICULAR PURPOSE.

Some states do not allow disclaimers of implied warranties or the exclusion or limitation of consequential damages, so the above disclaimers and exclusions may not apply to you, and you may have other legal rights.

## INDEMNITY

You will indemnify and hold Michael Hart, the Foundation, and its trustees and agents, and any volunteers associated with the production and distribution of Project Gutenberg-tm texts harmless, from all liability, cost and expense, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following that you do or cause: [1] distribution of this eBook, [2] alteration, modification, or addition to the eBook, or [3] any Defect.

## DISTRIBUTION UNDER "PROJECT GUTENBERG-tm"

You may distribute copies of this eBook electronically, or by disk, book or any other medium if you either delete this "Small Print!" and all other references to Project Gutenberg, or:

[1] Only give exact copies of it. Among other things, this requires that you do not remove, alter or modify the eBook or this "small print!" statement. You may however, if you wish, distribute this eBook in machine readable binary, compressed, mark-up, or proprietary form, including any form resulting from conversion by word processing or hypertext software, but only so long as

**\*EITHER\*:**

[\*] The eBook, when displayed, is clearly readable, and

does \*not\* contain characters other than those intended by the author of the work, although tilde (~), asterisk (\*) and underline ( \_ ) characters may be used to convey punctuation intended by the author, and additional characters may be used to indicate hypertext links; OR

[\*] The eBook may be readily converted by the reader at no expense into plain ASCII, EBCDIC or equivalent form by the program that displays the eBook (as is the case, for instance, with most word processors);  
OR

[\*] You provide, or agree to also provide on requ